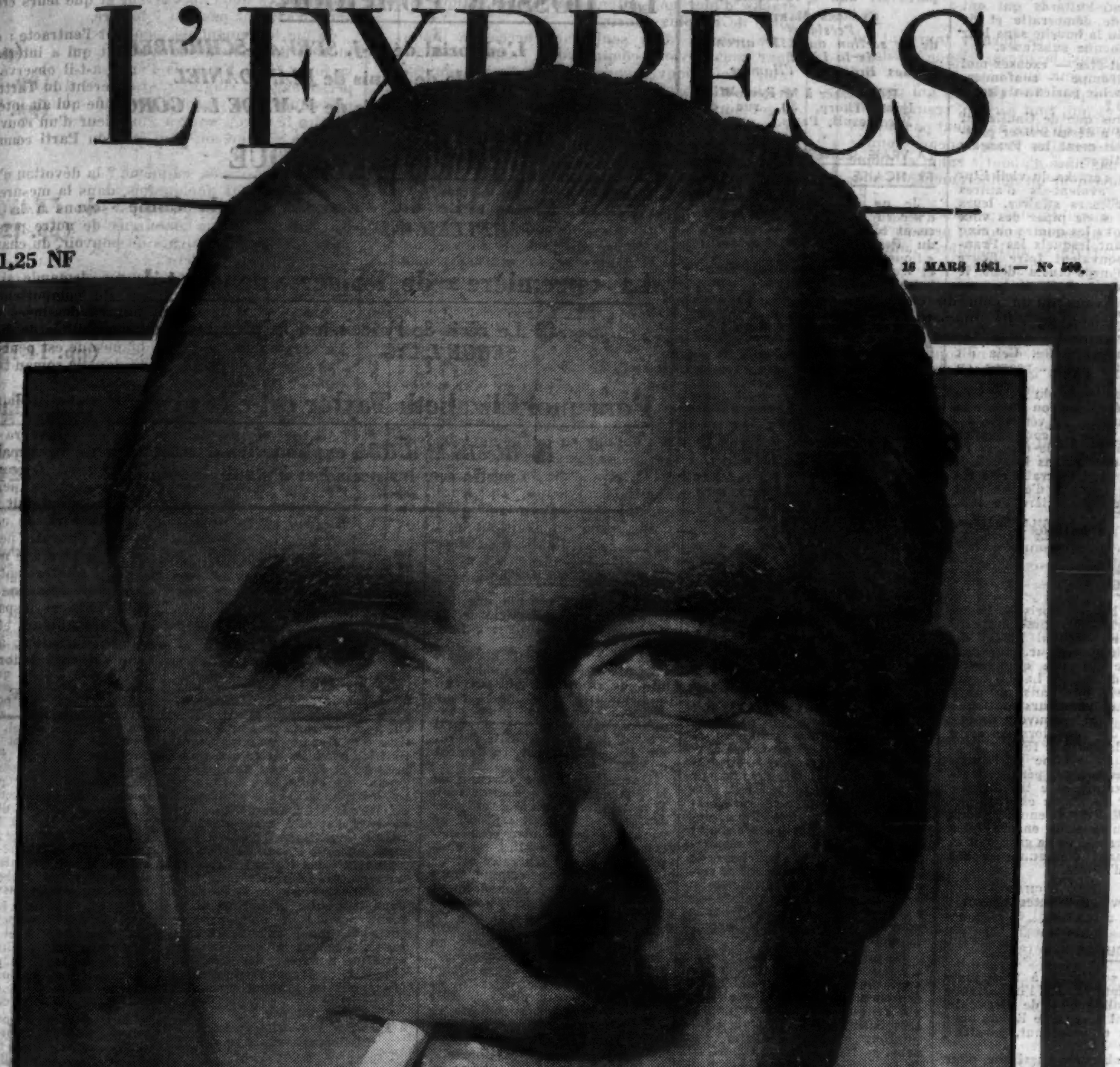
LE DOSSIER POMPIDOU

(pp. 3, 5, 6, 7, 8)

L'EXPRESS

1,25 NF

16 MARS 1961. — N° 509.



(A.F.P.)

M. GEORGES POMPIDOU.

« Ne prenons jamais nos mesures en nous basant sur les buts que nous pouvons atteindre, mais sur ceux qu'il nous faut atteindre. » (Bismarck.)

Cette semaine :

LE DOSSIER POMPIDOU

● L'éditorial de *J.-J. SERVAN-SCHREIBER* (p. 3)
● Le câble de Tunis de *JEAN DANIEL* (pp. 5-6)
● L'enquête à Paris de *P.-M. DE LA GORCE* (pp. 7-8)

LA CHINE ET L'AMÉRIQUE

● La suite du « Rapport sur la Chine » de *FRANÇOIS MITTERRAND* (pp. 12-13)

La « première » de l'Eiger vue au télescope

● Le récit de l'ascension la plus audacieuse de l'année, par *SERGE LANG* (pp. 14-15-16)

Pourquoi Elizabeth Taylor est-elle si souvent malade?

● *ROSIE MAUREL* explique les découvertes de la psychosomatie sur les maladies à staphylocoques (pp. 24-25)

LA VERITABLE DEMOCRATIE

Avec raison, vous parlez de ces quarante-huitards qui ont les mots de démocratie et de peuple plein la bouche sans leur accorder aucune substance.

Mais peut-être — excusez-moi si je me trompe — confondez-vous oligarchie parlementaire et démocratie ?

Vous dites que de Gaulle est déjà arrivé à désintéresser presque complètement les Français de la politique.

Mais les « cracks du vieil hippodrome » avaient-ils d'autres soucis que leurs affaires, leurs ambitions et de piper des voix une fois tous les quatre ou cinq ans, pendant lesquels les Français ne pouvaient faire figure que de sourds-muets dont le porte-monnaie était sans cesse dévalorisé ?

Il n'était alors même pas question de ces référendums qui, venant d'en-haut, ressortissent plutôt au plébiscite. Cela dit sans mettre leur à-propos en doute.

Des deux côtés du rideau de fer, j'ai vécu ce qu'on appelle la « démocratie »... La véritable démocratie, je ne l'ai connue qu'en Suisse, où le peuple dispose de ces deux droits sans lesquels il n'est pas de démocratie : le référendum (venant d'en-bas) et l'initiative en matière de lois.

EMILE CASSE,
Le Havre.

LE TRAVAIL DE GRENOBLE

Si j'ai bien compris M. François Mauriac, le régime gaulliste représente pour lui l'idéal du régime démocratique. Me permet-il de lui dire que je ne suis pas d'accord ? La démocratie n'existe pas dans un pays où 27.184.407 électeurs sont sans influence sur le pouvoir de décision d'un seul lorsque cette décision les engage tous.

Quant au régime parlementaire, vous le jugez périmé, inefficace. Examinez le travail politique et juridique effectué par l'assemblée de Grenoble, vous verrez qu'on peut encore faire du bon travail en se groupant et en daignant communiquer ses idées à d'autres.

RENÉ RICHAND,
Arvieux (Hautes-Alpes).

LES COLLOQUES

Vous soulignez à très juste titre l'intérêt et l'importance du « colloque » de Grenoble, succédant à ceux de Royaumont et d'Aix et précédant, paraît-il, celui de Lille.

Vous observez aussi que, pour un Français qui s'y intéresse, 99 sont gentiment incités... à ne pas « se mêler de ce qui ne les regarde pas »...

Certes ! Mais la faute en est-elle seulement à la radio, à la presse, etc. ?

Qu'ont fait, que font, les éminents organisateurs de ces colloques pour recruter des participants, ce qui serait peut-être un premier moyen (non pas, évidemment, le seul) de remuer un peu plus l'opinion publique ?

Pourriez-vous nous dire s'il existe un organisme permanent, un secrétariat, à l'adresse duquel sont reçues les adhésions, à tout le moins un centre où des éclaircissements sont fournis à ceux qui voudraient, sous une forme ou sous une autre, participer aux « colloques » ?

GEORGES MARTY
Président
de la section du XIVe arrond.
de la Ligue
des Droits de l'Homme

[S'adresser à Me René-William Thorp, 30, rue de Miromesnil, Paris.]

LA VRAIE JEUNESSE FRANÇAISE

Je ne suis absolument pas d'accord avec Michèle Manceaux lorsqu'elle écrit, à propos du Festival de Rock'n roll : « Pourtant, c'est bien ici Paris, et c'est bien la jeunesse française. »

Non, madame, ce n'est pas Paris, et encore moins la jeunesse française, c'est la lie de la jeunesse française, il ne faut pas confondre. La jeunesse française — la vraie — on ne la trouve pas au Palais des Sports en train de crier, de se déhancher, vêtue à dessein de façon idiote et extravagante (sans savoir pourquoi). Non, madame, la vraie jeunesse française, on la trouve dans les lycées, les ateliers, les usines, les facultés et aussi... en Algérie, sans qu'elle sache si ce qu'elle y fait a vraiment un sens et si oui... lequel ?...

J.-C. BUROT,
étudiant en médecine,
Paris.

LE PROCES BOISGONTIER

Le procès de Pierre Boisgontier marque un tournant dans l'histoire du long combat de l'objection de conscience. Boisgontier, d'une part, réalise un pont entre l'objection à fondement uniquement religieux et les soucis humanitaires qui animèrent d'autres groupes. En outre, on débouche directement sur le service civil : ce ne sont plus les notables extérieurs qui, restant sur le plan juridique, demandent un statut légal. Ce sont les jeunes eux-mêmes, responsables, qui se placent hors de la légalité et commencent ce service civil. Des adultes, alors, partagent la responsabilité de cette désobéissance, et tous poursuivront leur effort jusqu'à la victoire.

Ce procès est aussi le premier d'une série d'une dizaine, car ils sont maintenant une dizaine à marcher dans cette ligne. Il a été rendu plus éclatant par la très belle personnalité de Boisgontier, sa solidité, son bon sens, sa ténacité sans orgueil et la qualité des témoins. Les procès suivants auront des couleurs différentes. Par exemple, on sortira du milieu étudiant et on verra des ouvriers attelés à cette œuvre. Il faut bien dire aussi l'importance d'un public sympathisant dans des procès de ce genre, qui se déroulent souvent dans une salle retirée d'un tribunal de province : pour les témoins comme pour la défense. C'est un soutien et un encouragement à déposer jusqu'au bout malgré les interruptions d'une accusation mal à l'aise.

B. DE CAZENAVE,
Nîmes.

PROTESTATION D'UNE PHARMACIENNE

J'ai ressenti comme une injure personnelle l'article de J.-M. Domenach intitulé : « Derrière le scandale ».

Pour votre collaborateur, l'architecte Pouillon n'est en effet qu'un bouc émissaire, un malchanceux qui paie pour d'autres beaucoup plus coupables que lui parce qu'il n'avait pas la possibilité de voler les gens aussi facilement qu'eux.

Que n'a-t-il donc « vendu de la pharmacie » — comme moi. Il n'aurait eu qu'à « majorer ses prix », il aurait « profité de sa marge bénéficiaire pour inscrire ses somptuosités au chapitre des frais généraux » !

J'ai toujours, comme mes confrères, exercé honnêtement mon métier dans le respect des lois et des règlements en vigueur — et Dieu sait s'ils sont particulièrement nombreux en ce qui concerne la pharmacie.

Je n'admets donc pas qu'on puisse — sans mauvaise foi — assimiler mon activité à celle de Pouillon qui a commis ce que « Le Monde » du 25 février appelait des « malversations en tous genres ».

Madame ROUHAUD,
Pharmacienne,
Chauvigny (Vienne).

L'ALIMENT NORMAL

Votre article sur les magasins de régime m'a bien amusé en tant qu'il révèle votre état d'esprit vis-à-vis de ces questions.

On sent à travers ces deux pages que pour vous, les végétariens sont de doux maniaques un peu « illuminés » et que le point de vue « ligne » prime tout le reste. Si vous aviez lu les livres publiés depuis quelques années sur la falsification des aliments courants, en vue d'un plus grand bénéfice des producteurs et des marchands, vous auriez compris (peut-être) que chercher des aliments sains, élevés avec le minimum d'engrais, conservés avec le minimum de produits chimiques, colorants, conservateurs, etc., n'est pas le fait de maniaques, mais de gens qui, ayant réfléchi à la question, croient à juste titre que si nous sommes avant tout les produits de ce que nous pensons et de ce que nous mangeons, le choix des aliments ne doit pas dépendre seulement de leur valeur énergétique ou de leur sapidité mais de leur valeur biologique (lisez « Aliment normal, source de vie » de Mahé, éditions Horay). Certains mouvements désintéressés travaillent dans ce sens, à répandre dans le public la notion d'aliment normal et donnent une sorte de label aux fabricants qui s'engagent à observer un certain nombre de normes. (Association française de recherches pour un aliment normal : AFRAN.)

E. BERGE,
Masseur kinésithérapeute,
St-Germain-en-Laye.

TOUJOURS LE DOUBLAGE

Je ne suis pas d'accord avec Morvan Lebesque, qui ne conteste pas, en soi, le procédé du doublage. Il n'y a pas de bon ou de mauvais doublage : il y a original, et traduction. Le reste n'est que technique, soit pour améliorer le sous-titrage, soit en introduisant un commentaire « off » dans la langue du spectateur.

Mais si Visconti a choisi Delon et Girardot pour son film, après Granger et Marais (« Senso », « Nuits blanches »), c'est parce qu'il croyait que ses acteurs incarnaient ses personnages, et croyait pouvoir en tirer le maximum. Je ne doute pas qu'il y ait réussi. Pour cela, il n'était nullement nécessaire que les acteurs s'expriment dans leur langue maternelle ; d'abord, ils n'ont pas tourné leurs scènes directement en français : sous la direction de Visconti, ils étaient les personnages, au tournage ; mais au moment de la post-synchronisation, ils ne pouvaient que lire un texte, avec quelques efforts méritoires, mais insuffisants.

Dans « Senso », « La Strada », « Il Bidone », Farley Granger, Anthony Quinn et Broderick Crawford ne parlaient pas anglais ; mais on ne s'apercevait presque pas du doublage italien, car cela allait de soi avec le contexte italien des films.

Je me sens un peu gêné en essayant de réveiller l'opinion sur un sujet somme toute secondaire, alors qu'on dit cette opinion « déconnectée » des problèmes majeurs. Mais si nous étions une trentaine à descendre les Champs-Elysées en criant : « Rocco » en V.O. ! », on se ferait aussi bien ramasser que si l'on criait autre chose...

H. CARASSO,
Paris.

RESEAU FOURNIER

● *Lecteurs de la région parisienne.* — Le Groupe C (13e, 14e, 15e arrondissements) organise la prochaine réunion le mardi 21 mars, à 21 heures, à l'adresse habituelle. Invitations : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées.

— Le Groupe C (5e, 6e, 7e arrondissements) organise sa prochaine réunion le lundi 20 mars à 20 h 30 précises. Invitations : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées.

● *Communiqué.* — Réunion à Nantes, organisée par la section locale du P.S.U., le mardi 21 mars, salle Colbert, à 20 h. 45, avec le président Pierre Mendès France.

FORUMS REGIONAUX

● *Allier.* — Le Forum de Moulins organise une conférence-débat le jeudi 16 mars, à 20 h. 45, salle de l'Université Populaire, avec le concours de Mme Masse, secrétaire générale honoraire de la Sauvegarde de l'enfance de la Seine, sur : « Le contrôle des naissances ».

Le Forum de Montluçon organise, le lundi 20 mars, à 20 h. 45, salle du Vieux-Château, une conférence-débat sur : « L'évolution de la classe ouvrière », avec la participation de Serge Mallet.

Le Forum de Vichy organise une conférence-débat, le vendredi 17 mars, à 20 h. 30, Grande salle des Fêtes de Vichy, avec Mme Masse sur : « Le contrôle des naissances », avec projection d'un court métrage.

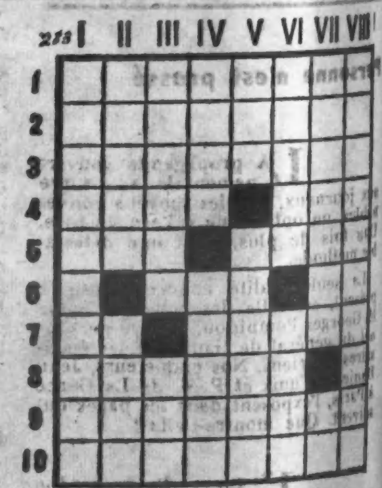
● *Basses-Pyrénées.* — Le Forum de Biarritz-Bayonne organise, le samedi 18 mars, à 21 h., salle de réunion du Musée basque de Bayonne, une conférence-débat sur : « L'école laïque, école du peuple », avec la participation de Robert Escarpit.

● *Hérault.* — Le lundi 20 mars, à 21 h., Palais d'Hiver, rue Mareschal, le Forum de Montpellier organise une conférence-débat sous la présidence de M. H. Grosse, sur le thème : « L'U.R.S.S. est-elle une démocratie ? », avec M. Alain Le Léap.

● *Hautes-Alpes.* — Le Forum de Gap reçoit, le vendredi 17 mars, salle des Fêtes de Gap, à 21 h., M. Harris Puisais, qui parlera de : « L'alternative au régime gaulliste ».

● *Communiqué.* — Le vendredi 17 mars, à 21 h., à la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, 1, rue Victor-Cousin, Paris (5e), l'Association Frédéric et Irène Joliot-Curie organise, sous la présidence de M. J. Pérès, doyen de la Faculté des Sciences, une soirée en hommage aux deux savants, avec la lecture de textes d'Irène Joliot-Curie et de poèmes, et la projection d'extraits de films : « La Vie commence demain », de Nicole Vedrès, et « Pile et Cyclotron », réalisé par la Société Chimique de France.

Mots croisés n° 283



Horizontalement. — 1. Ce gouverneur de la Gaule a donné son nom à de drôles d'individus. — 2. Repousse. — 3. Père par surnom, évoque un jeune par son nom et un dur par son prénom. — 4. Désigne abréviativement une façon de composer. Désinence pour troisièmes personnes. — 5. Répété dans plus d'un refrain, sans sens précis. Moins intéressant que l'essence, le gaz ou le coke. — 6. Précède un effort qui, pour n'être pas rémunéré, n'en est pas moins exécuté avec plaisir. En anglais ou en allemand, le même son s'obtient, en intervertissant les lettres. — 7. Dans Weber, mais pas dans Brahms. Suit trop souvent une prise de pouvoir. — 8. Ne va pas à l'allure souhaitée. — 9. Sans prolongement. — 10. Le colon peut en subir les effets.

Verticalement. — I. C'est à la droite qu'aboutit la cave. — II. Réduit le rythme. On lui doit notamment Saint-Paul. — III. Fut respecté par Léon, ainsi que ses frères. Traité de grand avec quelque ironie. — IV. Ne protégea pas Athalie. S'en prend au sommet. — V. Toute petite monnaie japonaise. Objectif possible de congé d'été ou d'hiver. — VI. N'arrêta pas les Wisigoths. On ne lui doit pas que l'Aurore. — VII. Façon de moins en moins manuelle. En épelant, n'accepte pas la révélation. — VIII. Le sommeil peut avoir pour elle de graves inconvénients.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	P	D	E	N	A	C
2	A	M	O	R	T	I	R	A
3	R	O	D	E	E	■	R	U
4	M	U	A	S	■	C	E	T
5	A	R	I	S	T	O	T	E
6	G	E	R	A	I	S	■	R
7	N	U	E	■	L	E	V	I
8	O	S	■	A	L	T	O	S
9	L	E	V	R	E	T	T	E
10	E	S	T	C	R	E	E	E

Solution du n° 282.

Coupables de contacts avec le F.L.N. !

**(7e année)
332e semaine
de la guerre
d'Algérie.**

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Personne n'est pressé

LA propagande gouvernementale a susurré aux journaux, par les moyens convenables, un optimisme à l'eau de rose. Une fois de plus, c'est une détestable méthode.

La seule réalité concrète, jusqu'à présent, est celle des échanges entre M. Georges Pompidou, envoyé personnel du général de Gaulle, et les émissaires algériens. Nos enquêteurs, Jean Daniel à Tunis et P.-M. de La Gorce à Paris, l'exposent dans les pages qui suivent. Que montre-t-elle ?

1° Entre M. Pompidou et ses interlocuteurs, ce qui a été résolu, c'est le problème de Melun : celui de la procédure. Les Algériens réclamaient à Melun : pas de préalable du cessez-le-feu, liberté de déplacement et d'expression pendant les négociations, élargissement de Ben Bella. Cela leur avait été brutalement refusé il y a neuf mois (pourquoi ? quelle justification à ces neuf mois de guerre inutile ?), et leur est aujourd'hui concédé. Moyennant quoi, la négociation va pouvoir s'engager. Les problèmes de fond ont dû être laissés de côté — ce qui n'a rien en soi d'étonnant à ce stade, mais :

2° Il est déjà apparu que la méthode dite de l'autodétermination, lancée officiellement par le général de Gaulle et acceptée par tout le monde, précisément parce qu'elle n'engageait à rien, devait être abandonnée. On est convenu que la seule hypothèse sérieuse était celle où la France et le G.P.R.A. se mettraient d'accord à la fois sur les institutions provisoires (menant au cessez-le-feu) et sur le statut définitif de l'Algérie qui sera ensuite soumis à la ratification du vote populaire. C'est un grand progrès : on est passé d'un slogan de propagande, l'autodétermination, à une vision réaliste, la nécessité de la négociation politique sur le fond. Mais on imagine les mille problèmes extrêmement délicats et complexes qu'il va falloir aborder et résoudre. Autant d'occasions d'accrochages, de conflits, de sabotages.

Certes, c'est là le lot de toute négociation. Mais, jusqu'à présent, on prétendait l'éviter. On devait se mettre d'accord sur les seuls moyens de procéder à un référendum entre trois options simples (intégration, association, indépendance) et passer au vote. On sait maintenant qu'il s'agit de tout autre chose : régler point par point le passage, pour l'Algérie, de l'état de départements français à celui de nation indépendante, et établir les futurs liens de cette nation avec la France. C'est une immense affaire, dont on a seulement abordé les prémices.

3° Enfin : personne n'est pressé. C'est là le plus préoccupant.

Le G.P.R.A. n'est pas pressé. En faisant le bilan des deux dernières années, il constate que chaque fois qu'il a refusé de s'engager dans la voie offerte par de Gaulle, et préféré attendre, il a gagné du terrain.

Depuis le premier appel, fin 1958, à la « paix des braves » (avec le drapeau blanc des parlementaires d'armistice et le passage obligatoire par l'ambassade de France à Tunis) jusqu'à la rencontre Pompidou-Boumendjel en Suisse ce mois-ci, les exigences gaullistes ont été abandonnées une par une.

La reddition des armes, la transformation du F.L.N. en un parti politique parmi les autres, la table ronde des tendances, la négociation limitée à l'armistice, l'organisation par la France d'institutions mixtes (la 3e force), tous ces préalables proclamés par le général de Gaulle (afin de ne pas *« bâtir l'organisation extérieure de la rébellion en représentant de l'Algérie »*) ont été l'un après l'autre mis au vestiaire, tandis que les « couteaux » ne le sont toujours pas. Autant d'avantages concédés, sans contrepartie, au G.P.R.A. Comment ne se sentirait-il pas en position de force, et pourquoi serait-il donc pressé d'aboutir alors que le processus gaulliste de liquidation progressive des exigences lui accorde peu à peu ce qu'il demande ?

LE général de Gaulle n'est pas pressé non plus. Certes, il est nécessaire à son prestige et, si l'on peut dire, à sa politique, que la paix en Algérie paraisse se rapprocher. C'est la mission qu'il s'est publiquement donnée, c'est le rôle que les puissances mondiales attendent qu'il joue, c'est la raison de la confiance qu'il a demandée à l'opinion française. A tous égards, il lui faut donc aller dans ce sens. Mais pourquoi se hâter ? Il appréhende gravement le lendemain de la paix. Il a dit, la semaine dernière, devant cinquante personnes, à l'Elysée : *« L'Algérie ? Bien sûr, ça va finir... »* (un temps). *Mais après ?* (et sur un ton de réel dégoût) *Ah après ! On retournera à la po-li-tique ! »*

La politique, c'est-à-dire le contraire du gaullisme. Pour orienter la production industrielle, organiser les marchés agricoles, renouveler les écoles, construire des logements, pour faire de la po-li-ti-que, on n'a pas besoin d'un Héros. Pour jouer une partie difficile et secrète sur la carte du monde, impressionner un adversaire, mettre fin à une guerre, un grand homme paraît indispensable. Le grand homme le sait.

ET puis, il sait bien que, la paix une fois faite, après tant d'années de guerre et d'atouts gâchés, le bilan public ne sera pas glorieux. Le temps qui a été perdu sera payé cher, les Français s'en apercevront le jour de l'addition. L'Algérie indépendante, Ferhat Abbas installé à Alger, ce sera un choc auquel les déclarations officielles auront fort peu préparé l'opinion de la métropole, moins encore celle de l'Armée et des Européens d'Algérie...

Pour éviter que la conclusion, lorsqu'elle interviendra, ne ressemble trop à une liquidation, quelles cartes le Chef de l'Etat a-t-il conservées entre ses mains au moment où il aborde, enfin, la négociation ? Une : son prestige personnel. Ce n'est pas négligeable. C'est peu à côté des forces politiques réelles, en France et dans le monde, qu'il a l'une après l'autre jetées par-dessus bord pour « gagner du temps ».

Faut-il donc ne pas engager la négociation, sous prétexte qu'elle se présente beaucoup moins bien que si le général et ses prédécesseurs avaient devancé l'événement au lieu d'être constamment à la traîne, dans l'attente du fait accompli ? Tout au contraire, évidemment : dans six mois ou dans un an, ce serait pire encore.

Mais il faut se rendre compte que depuis décembre dernier (voyage du général de Gaulle en Algérie et premières émeutes musulmanes dans les villes, drapeau F.L.N. en tête), les dés sont jetés. Ce qu'on appelle encore la négociation sera, pour l'essentiel, le procès-verbal de succès de la lutte des nationalistes algériens.

C'EST d'ailleurs la politique classique, constante, de la droite en France : ne pas choisir, laisser l'événement trancher. MM. Laniel et Bidault sur l'Indochine ; MM. Triboulet et Faure sur le Maroc, ont, à leur manière, illustré cette méthode dite, curieusement, « conservatrice ». Le général de Gaulle en est l'expression plus altière. La différence n'est que dans la forme. Encore faudrait-il, pour qu'il y en ait une, se hâter maintenant d'aboutir et cesser toute propagande qui, en entretenant des illusions, rendra plus amère la déception qui sanctionnera brutalement les années d'immobilisme et provoquera en France de profonds remous.

Cette hâte est peu probable, nous l'avons vu. Mais c'est l'espoir qui nous reste. Car si en 1961 l'affaire n'est pas réglée, MM. Salan et Lagaillarde auront un avenir politique ailleurs qu'à Madrid.

J.-J. S.-S.

FONCTIONNAIRES

L'intérêt général

Les fonctionnaires revendiquent. Mais peut-on vraiment les augmenter ?

M. DEBRE a une règle d'or, qu'il vient de rappeler : les augmentations de salaires ne doivent pas dépasser 4 % par an pour les salariés des secteurs privé et public, 6 % pour les fonctionnaires. Faute de pouvoir imposer cette règle à tout le monde (les salaires ont augmenté de 7 à 8 % l'année dernière), le gouvernement, de même que ses prédécesseurs, l'impose à ses 1.100.000 salariés.

La conséquence, c'est que les salariés non fonctionnaires du secteur public gagnent, à qualification égale, 15 à 50 % de plus que les fonctionnaires, les salariés du secteur privé jusqu'au double ; et que la fonction publique, devenant un repoussoir, se vide de ses meilleurs éléments, souffre d'une crise aiguë de recrutement, fait appel, pour boucher les trous, à un nombre croissant d'auxiliaires non qualifiés (dans l'enseignement notamment), ce qui entraîne une détérioration grave des structures, des compétences et de l'autorité de l'Etat.

C'est l'Etat, en vérité, que les fonctionnaires défendent en revendiquant, par des grèves qui, après celles de mardi dernier, iront en s'amplifiant si satisfaction ne leur est pas donnée, une revalorisation de leurs traitements. Ceux-ci méritent d'être connus. Ils étaient, au début de cette année, au niveau suivant (en anciens francs, le premier chiffre indiquant les traitements nets réels de début, le second ceux de fin de carrière) :

Il n'est pas surprenant dans ces conditions que, dans toutes les administrations et pour tous les postes de la hiérarchie, le nombre de candidats se présentant à des concours soit fréquemment inférieur au nombre des postes à pourvoir. Au dernier concours d'entrée à la Direction Générale des Impôts, il y avait 158 candidats pour 400 postes vacants (contre 1.519 candidats pour le même nombre de postes, il y a dix ans). Le traitement de début d'un instituteur étant inférieur à celui d'un ouvrier non qualifié de l'automobile, la qualité des candidats au concours d'entrée des écoles normales a subi une détérioration si forte qu'il devient impossible de pourvoir les postes prévus, eux-mêmes en nombre très insuffisant.

Une sous-consommation

Le gouvernement reconnaît d'ailleurs les dangers de la situation actuelle et le bien-fondé des revendications des fonctionnaires. Pourquoi ne leur donne-t-il pas satisfaction ? Manquerait-il d'argent ? Non : le poids du budget par rapport au produit national est en diminution de 1 % (soit 2,3 milliards de NF), « l'impasse budgétaire » n'a jamais été aussi faible (5 milliards de NF, en 1960, contre 7 en 1959).

Loin de souffrir d'inflation, l'économie française, dans son ensemble, souffre d'une sous-consommation générale. La production globale n'est supérieure que de 3 % à celle d'il y a un an. La capacité de production des industries textile, agricole, électro-ménagère, de la chaussure, de l'ameublement, de l'automobile et du cycle, est largement inemployée. Ce marasme, dû à l'insuffisance du pouvoir d'achat des ménages, entraîne une stagnation des investissements productifs extrêmement dangereuse dans la perspective du Marché Commun : en deux ans, la production d'équipements pour les industries légères n'a augmenté que de 2 à 3 %, celle pour les industries lourdes de 6,5 %. Entre 1959 et 1960, les investissements industriels ont augmenté de 6,5 % seulement en France, contre 11 % en Allemagne, 12 % en Belgique, 14 % aux Pays-Bas, 16 % en Italie. Le retard relatif de la France, déjà sensible il y a deux ans, continue de s'accentuer.

L'avarice gouvernementale à l'égard des fonctionnaires n'a pas même le mérite d'enrayer les hausses de prix. Au contraire, certaines hausses, dans les industries de transformation, sont dues précisément au sous-emploi d'un équipement récent dont l'amortissement pèse d'autant plus lourdement sur les prix de revient que le niveau d'activité est plus faible. Une relance de la consommation intérieure, d'autant plus nécessaire que le commerce extérieur plafonne, serait donc doublement bénéfique : elle permettrait de stabiliser et même d'abaisser les prix dans plusieurs secteurs, grâce au plein emploi de la capacité productive ; et elle assurerait un essor de l'investissement productif et, par suite, une compétitivité accrue des produits français.

La politique d'Eisenhower

Le relèvement substantiel des traitements des fonctionnaires, outre sa nécessité politique, morale et sociale, est de tous les moyens de relance le meilleur dont dispose le gouvernement : il permet d'injecter dans l'économie un supplément substantiel de pouvoir d'achat, sans que cette injection (à la différence des hausses de salaires dans l'industrie) ait un effet direct et immédiat sur les prix de revient industriels ou agricoles.

Le conservatisme financier du gouvernement, sa fascination sur un équilibre comptable qui, à lui seul, n'a jamais empêché les hausses de prix, ressemblent étrangement à la politique économique de feu le gouvernement Eisenhower ; et le relèvement des traitements des fonctionnaires est par excellence le moyen de relance qu'aurait utilisé un gouvernement comme celui de M. Kennedy.

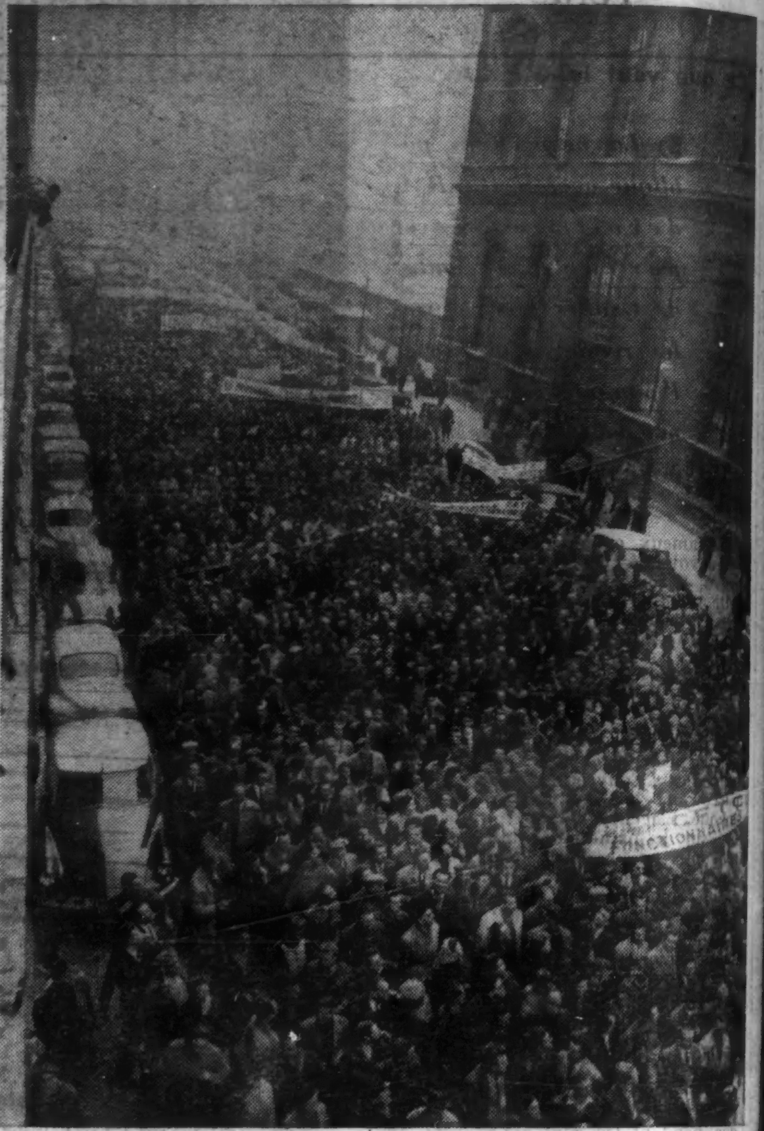
Rarement des grévistes, en défendant leur intérêt propre, auront défendu, autant que cette semaine, l'intérêt général de la nation et de l'Etat sous d'aussi nombreux rapports.

M. B.

SALAIRES DES FONCTIONNAIRES (en ancien frcs par mois)

	PARIS	PROVINCE
I. TITULAIRES DU CERTIFICAT D'ETUDES :		
Plantons, chefs d'équipe, etc.	33.700 - 41.000	30.900 - 38.000
Facteurs P.T.T., douaniers en uniforme, etc.	38.700 - 45.000	35.500 - 42.000
II. TITULAIRES DU BREVET ELEMENTAIRE		
Guichetiers P.T.T., commis du Trésor, etc.	39.900 - 62.700	36.000 - 57.300
III. BACHELIERS :		
Instituteurs, contrôleurs des P.T.T. ou des Contributions, etc.	48.500 - 100.400	43.500 - 94.000
IV. LICENCIES :		
Professeurs du secondaire ou du technique, magistrats, inspecteurs des P.T.T., ingénieurs, etc.	52.000 - 152.000	47.000 - 140.000
V. DIPLOMES DES GRANDES ECOLES :		
Professeurs agrégés, magistrats, ingénieurs en chef, inspecteurs principaux, etc.	86.800 - 200.000	82.000 - 180.000

En fait, un dixième seulement des fonctionnaires gagnent plus de 100.000 F, la grande masse (60 %) gagnent moins de 60.000 F. Une infirmière, à Paris, ayant la charge de 40 malades le matin, 80 l'après-midi et 160 la nuit, gagne 48.800 F. Un dessinateur d'études au C.N.R.S. débute à 60.000 F et un ingénieur à 80.700 F.



(Dalmas)

LA MANIFESTATION DES FONCTIONNAIRES, RUE DE RIVOLI.
1.100.000 *salariés ; 1 million de grévistes.*

FIAT
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2100
Vous les verrez toutes et pourrez toutes les essayer
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17e
ETOILE 11-52

VACANCES SENSATIONNELLES ! INOUBLIABLES !
1e DUREE DE 15 A 25 JOURS - DEPARTS JUILLET ET AOUT
par BATEAU de MARSEILLE ou de VENISE
MARSEILLE - GENES - NAPLES - LE PIREE - ISTANBUL - ODESSA (YALTA, SOTCHI)
(séjour en U.R.S.S. de 4 à 11 jours)
RETOUR POUR LA PREMIERE FOIS DANS L'HISTOIRE par bateaux fluviaux ultra-modernes et confortables au départ d'ODESSA-ISMAIL en remontant le DANUBE, traversant les régions pittoresques d'U.R.S.S., ROUMANIE, BULGARIE, YOUGOSLAVIE, HONGRIE, TCHECOSLOVAQUIE, AUTRICHE pour arriver à VIENNE. Organisons même voyage en sens inverse
Prix à partir : 3e classe 1.300 NF - 2e 1.570 NF - 1re 1.950 NF (séjour en U.R.S.S. compris)
Hâtez-vous de réserver vos places
2e DUREE DE 24 A 32 JOURS - DEPARTS DEUX FOIS PAR MOIS
par BATEAU du HAVRE
LE HAVRE - LONDRES - COPENHAGUE - STOCKHOLM - HELSINKI - LENINGRAD (3 jours) MOSCOU (4 jours) - TIFLIS (Caucase) - SOTCHI (la Riviera russe : 5 jours) - ODESSA (ISTANBUL - LE PIREE - NAPLES - GENES - MARSEILLE) ou (LE PIREE - DURAZZO RIJEKA - VENISE) Même voyage en sens inverse
Prix à partir : 3e cl. 2.490 NF - 2e 2.825 NF - 1re 3.225 NF - Luxe 4.235 NF (U.R.S.S. comp.)
Réservez vos places dès à présent
AMERICAN LLOYD - 7, rue Auber, PARIS-9e - RIC. 63-69

MILLE IDÉES de VACANCES
Il vient de paraître un catalogue-vacances en couleurs qui, par sa présentation et son contenu, est sans conteste, un des meilleurs documents vacances édités actuellement en France.
Toutes les formules de vacances (très bien classées) y figurent :
HOTELS PLEINE DETENTE
VILLAGES JOIE DE VIVRE
SEJOURS PROMENADES
CIRCUITS DECOUVERTES
GRANDES CROISIERES
On y apprend, par exemple, qu'il est possible de passer 15 jours aux Baléares, en Italie ou au Tyrol pour moins de 345 NF (voyage compris). qu'il existe également des vols spéciaux d'AVIONS-CLUB vers Palma, Ajaccio, le Moyen Orient, les Canaries, etc., permettant de bénéficier de 40 à 50 % de réduction (ainsi 15 jours en Grèce avec A et R avion pour 920 NF tout compris).
On ne peut que conseiller très vivement de réclamer :
LA BROCHURE n° 67 au CLUB FRANÇAIS DU TOURISME, 29, rue des Pyramides, Paris (1er).
(Joindre 3 timbres pour frais d'envoi). Lic. GFV 400.

TUNIS

Ce que veut le G.P.R.A.

La négociation publique avec le G.P.R.A. devait commencer par une rencontre de Gaulle-Abbas. Après les rendez-vous secrets Pompidou - Boumendjel, le scénario a été modifié.

LE fameux calendrier paraît donc devoir être observé comme prévu. Il sera publiquement annoncé cette semaine que des délégués algériens, probablement conduits par M. Belkacem Krim, rencontreront les délégués français, conduits par M. Joxe, vers le 20 ou le 21 mars, dans une ville de la frontière franco-suisse.

Le calendrier est bien observé mais non la procédure. Si les négociations officielles s'ouvrent, c'est surtout parce que les contacts secrets ont échoué. L'accord n'ayant pu être réalisé sur le principe d'une trêve, la rencontre au sommet de Gaulle-Ferhat Abbas est ajournée. Elle n'aura lieu qu'au moment où l'accord politique aura permis un cessez-le-feu.

Depuis quelques jours on parlait du désaccord sur la trêve comme d'une impasse. En fait, à aucun moment, les délégués algériens n'ont eu l'impression que l'exigence française pouvait empêcher une rencontre officielle au niveau ministériel. Au contraire (et c'est d'ailleurs bien cet état d'esprit qui a suscité un véritable dégel du G.P.R.A.), chaque fois que, pendant les contacts secrets, on s'est heurté à un obstacle grave, M. Georges Pompidou a fait entendre que l'on n'était plus à Melun, que l'on se réunissait pour préparer la paix et qu'il convenait donc de rechercher les moyens de tourner l'obstacle. C'est pourquoi on vit enfin les politiques du F.L.N., qui se révèlent très durs, prendre acte du désir de la France d'arriver à la négociation.

Une seule collectivité

Il reste que cette négociation va s'ouvrir sur le principe même de la discussion prioritaire ou non du cessez-le-feu. Car ce problème n'est formel qu'en apparence. Il recouvre d'importantes questions de fond.

Ce qui justifie un optimisme prudent, c'est qu'une rupture à l'échelon ministériel, comme me l'a dit un membre du G.P.R.A., serait trop grave et reporterait d'une année au moins d'éventuelles et nouvelles négociations. Il faut donc qu'on ait déjà prévu des positions de repli. Mais, pour le moment, le problème reste entier et voici comment on l'envisage :

(Kahia)

M. BELKACEM KRIM (A DROITE) AVEC JEAN DANIEL.
L'itinéraire et le physique de Krouchtchev.

On connaît les positions des deux parties sur la trêve, mais il semble que le refus du F.L.N. n'ait pas été toujours bien compris. Si l'on s'en tenait aux explications habituelles, il serait normal que ce refus soit impopulaire même parmi ceux qui, depuis six ans, s'attachent à comprendre la Révolution algérienne.

Un ministre a eu beau jeu de dire ainsi à son interlocuteur tunisien : « *Je croyais avec naïveté que c'était le F.L.N. qui allait exiger de nous la trêve. Car, enfin, ce sont surtout les Musulmans qui meurent en Algérie.* » Une autre personnalité, neutre celle-là, a déclaré que le F.L.N. ne connaissait pas sa propre force. « *En effet,* affirmait-elle, *il y a eu un temps où la révolution algérienne ne s'incarnait que dans les formations militaires. A cette époque, il était normal de préserver l'esprit de ses formations et de redouter la désagrégation consécutive à tout armistice. Mais maintenant ? Comment le F.L.N. ne voit-il pas que sa révolution n'est plus seulement dans les maquis mais qu'elle est partout ? Comment ne pas admettre cette évidence devant laquelle le chef de l'Etat français s'est lui-même incliné en reconnaissant que toute l'Algérie est derrière le G.P.R.A. ? Dans ces conditions, une trêve ne saurait démobiliser aucune énergie.* »

Ce sont en effet des questions qui peuvent venir à l'esprit lorsqu'on ne tient pas compte des caractéristiques déterminantes de la révolution algérienne ni, surtout, des événements récents. Il est bien vrai que ce sont surtout les Musulmans qui meurent en Algérie dans une proportion effarante. Mais enfin cela fait plus de six ans que la guerre dure et on ne voit pas pourquoi les sacrifices d'aujourd'hui seraient plus pénibles aux responsables que ceux d'hier si ces responsables estiment que ces sacrifices font avancer la solution. Un jeune leader avec qui je viens de m'entretenir de cette question m'a déclaré : « *Ce qui justifie le peu de prix que nous paraissons attacher à la vie humaine et, en l'occurrence, à celle des autres, ce n'est pas notre légendaire fatalisme arabe ; ce sont en réalité deux choses : la première, c'est que chacun de nous, qui ne nous battons pas actuellement, est prêt à donner tout de suite et sans hésiter sa propre vie. Ensuite, c'est que tous les individus algériens se sont fondus dans une seule collectivité plus ou moins révolutionnaire et qui est tendue vers un objectif. C'est de cette collectivité que nous sommes responsables et non des individus.* »

Pas de temps mort

Mais si les éléments sont réunis pour atteindre le but ? Est-il vrai que le F.L.N. ne connaisse pas lui-même ses propres forces ? Je l'ai cru. Je ne le crois plus. Si le G.P.R.A. veut conserver intacte l'énergie de la tension de son armée jusqu'au dernier moment, ce n'est pas du tout qu'il doute encore des réactions des populations algériennes ou qu'il redoute les manœuvres de division à l'intérieur de ces populations.

Le ralliement des parlementaires musulmans leur ôterait sur ce point le moindre souci s'ils s'en faisaient encore. C'est parce que l'armée n'est pas seulement pour eux un instrument de guerre : c'est l'outil qui devra servir à organiser l'ordre révolutionnaire et à canaliser toutes les forces disparates et anarchiques qui éclateront çà et là dans tout le territoire algérien. Cette mission, le F.L.N. ne veut pas la laisser à la France seule. C'est pourquoi il ne doit pas y avoir

→

SPORT SERVICE
ACTUALITÉS
VACANCES - ETE
Le soleil arrive en avance sur le calendrier. Profitez-en pour penser à vos vacances : cette année SPORT SERVICE a fait éditer un splendide catalogue en quatre couleurs pour les campeurs-pique-niqueurs amateurs de grand air. Demandez-le nous. Nous vous l'expédierons gratuitement. Dites-nous aussi quels articles parmi la liste ci-dessous vous intéressent.
BATEAUX - NAUTISME - MOTEURS
TENNIS
CARAVANES
PORTIQUES - AGRES - PING-PONG
SPORT SERVICE
47, rue Réaumur - PARIS (3e) - ARC. 36-45
Métro : Réaumur-Sébastopol

JOSEPH ROVAN
Une idée neuve :
LA DÉMOCRATIE
" Voici enfin un démocrate qui a l'audace d'être optimiste. "
P. Viansson-Ponté
(LE MONDE)
6,50 nf (+ t.l.)
SEUIL

PÉKIN • DELHI • KABOUL
MOSCOU • LÉNINGRAD • KIEV •
3h30
vol direct
en TU 104 A
confort
rapidité
départ
du Bourget :
mardi-jeudi
à partir du
1er avril
3-4 services
par semaine
paris moscou
renseignements :
aeroflot
AVI 24-45 et AUT 57-13
vente et réservation de places :
AIR-FRANCE - BAL 70-50
et toutes agences de voyages

de temps mort entre l'arrêt des hostilités et l'administration révolutionnaire en exercice. C'est évidemment un problème nouveau et sans précédent en Afrique française qui se présente aujourd'hui. Le rêve de de Gaulle (qui fut d'ailleurs celui d'autres leaders français) qui consiste à donner à la France toute la responsabilité de la construction de l'Etat algérien, quitte à tout donner et à procurer toute l'aide nécessaire, ce rêve est utopique.

Comme des mercenaires

Il vaut mieux s'en convaincre avant les négociations. Cela est essentiel et précisément l'issue de ces négociations en dépend. C'est ainsi. Le peuple qui, par la fameuse nature des choses, est le plus lié à la France devient aujourd'hui celui qui entend le plus agir seul. Cela ne veut pas dire (à mon avis, au contraire) que ce peuple arrivera à des résultats opposés à ce que nous admirons dans le génie français. Cela veut dire qu'après cent trente ans de dépersonnalisation et six années d'une terrible guerre pour conquérir une identité, le peuple algérien entend prendre en main, et lui seul, son destin.

Tous ces mots qui sont parfois galvaudés prennent une densité particulière dans la bouche des jeunes responsables que j'ai rencontrés. Ils disent : *« Même à supposer que nous abandonnions notre devoir, qui consiste à redouter le pire de la part de de Gaulle, même si nous étions complètement convaincus de la volonté du gouvernement français d'aller jusqu'au bout, comme on a dit, de la décolonisation, nous ne pourrions pas accepter une trêve qui ne prévoit encore aucun statut pour notre armée, ne lui assigne aucune mission et suspend son activité comme si c'était une armée de mercenaires ou une armée de métier. »*

La France, heureusement, ne s'est pas butée et a tourné la difficulté en déclarant que la négociation aurait tout de même lieu mais que la rencontre de Gaulle-Abbas serait ajournée puisque la trêve n'était pas acceptée. Cela dit, cette rencontre n'aura jamais lieu si l'Elysée poursuit son rêve d'assimiler l'Algérie à un Etat de l'Afrique Noire et de tenter par tous les moyens de revenir au processus de décolonisation qui a abouti à la Communauté. Je ne dis pas que ce processus est en soi blâmable. Je dis qu'il n'est absolument pas applicable à l'Algérie.

C'est pourquoi on se demande, à Tunis et dans tous les milieux, si les négociateurs français, malgré la bonne volonté qu'ils manifestent aujourd'hui, sont suffisamment informés d'un problème plus complexe que tous les autres.

(Kahia.)

MM. Lakhdar Ben Tobbal et Ahmed Boumendjel.
« Même si nous étions complètement convaincus... »

Les maladies infantiles

Un entretien de Gaulle-Abbas eût permis un échange plus direct et aurait eu pour effet de réduire la part inévitable de tactique et d'arrière-pensées qui est le lot de toute négociation. Il y a des choses qui peuvent paraître ailleurs raisonnables et que le F.L.N. ne fera jamais. Quoi qu'ait fait M. Bourguiba, l'approche algérienne de la décolonisation ne ressemble en rien à l'approche tunisienne. Il faut prendre ces leaders du G.P.R.A. tels qu'ils sont, tels que la France les a faits, tels qu'ils ont été transformés par la guerre.

On dit souvent qu'ils sont cinq à déterminer toute la stratégie et toute la politique du G.P.R.A. sous la présidence de Ferhat Abbas : ce sont Boussouf, Krim, Ben Tobbal, Ben Bella et Boudiaf. En attendant que ces deux derniers soient libérés, c'est sur le fameux triumvirat que les regards sont fixés. Ils ont tous les trois moins de quarante ans. Ils sont tous les trois d'anciens M.T.L.D.) et tous trois se sont insurgés contre Messali. Aucun des trois n'a jamais mis les pieds sur le sol de France. Tous trois, enfin, se sont d'abord affirmés dans la clandestinité puis dans les maquis et ont survécu à la guerre et aux purges intérieures.

La révolution, cette mangeuse d'hommes, leur a au contraire permis de mieux dessiner leur personnalité. Malgré des différences considérables de tempérament, ils ont encore un point commun essentiel : ils croient que l'Algérie n'est pas un pays comme les autres, qu'elle n'a pas été une colonie comme les autres, qu'à l'intérieur du monde arabe — dont ils se sentent plus ou moins solidaires — la révolution algérienne va exprimer la réalité la plus audacieuse, la plus avancée et la plus moderne. Bref, ils croient à une spécificité algérienne. Ce ne serait pas intéressant s'il ne s'agissait que de l'intensité chauvine commune à toutes les insurrections. C'est rassurant parce que c'est une possibilité pour l'Algérie de ne pas traverser les habituelles maladies infantiles de l'indépendance et de ne pas s'installer dans les ornières où stagnent trop d'Etats d'Afrique ou du Moyen-Orient auxquels la surenchère extérieure tient lieu de politique.

Pour résoudre les gigantesques problèmes qui vont se poser à eux, je ne pense pas que ces trois hommes soient parfaitement armés. J'estime simplement qu'ils sont lucides, et c'est déjà beaucoup.

Maquisard depuis treize ans

S'il est confirmé que Belkacem Krim conduira la délégation algérienne, alors on pourra être sûr que la France aura en face d'elle une véritable synthèse de toutes les aspirations et de toutes les nuances du F.L.N. Krim a fait partie de toutes les organisations de la révolution. L'organisation secrète, le C.R.U.A., le C.C.E., le F.L.N., le C.N.R.A., et enfin le G.P.R.A. Il a raconté, il y a deux ans (dans un numéro de « L'Express » qui a été saisi), comment il était devenu maquisard et qu'il l'avait été depuis treize ans, c'est-à-dire six ans avant le 1er novembre 1954. Petit de taille, trapu, solide et calme, le regard perçant et rusé, Belkacem Krim s'est complètement transformé depuis le jour où il m'avait accordé cet entretien. Son itinéraire comme son physique font irrésistiblement penser à ceux de Krouchtchev. C'était un paysan révolutionnaire qui ne parvenait pas à vivre ailleurs que dans sa Kabylie aride et acariâtre. C'est devenu un familier des conférences internationales et un voyageur avide. Son expérience aux Affaires étrangères l'a contraint à sortir d'un silence méfiant où il se complaisait. Lui qui ne sortait du mutisme que pour faire des récits de combats dans les montagnes, le voici qui expose avec une astucieuse aisance les grandes lignes de force de la politique internationale. Comme chez Krouchtchev, le fonds paysan et la doctrine révolutionnaire restent toujours présents. Ses références sont sa jeunesse montagnarde et la ligne politique du premier C.R.U.A. Mais, de plus, aujourd'hui, il aborde la négociation avec un dossier qu'il a lui-même garni. Il arrive du Caire où il a passé de longues heures avec Nasser. Il n'y est pas allé, comme avant, pour le consulter, mais, cette fois, pour l'informer. Juste assez pour obtenir l'autorisation de dire que : « Tous les Etats arabes appuient inconditionnellement le G.P.R.A.. » C'est-à-dire, en clair, que Nasser ne fera rien pour faire obstacle aux négociations, ne favorisera pas une dissidence du genre youssefiste si la paix intervient et, surtout, facilitera le transit des armes de l'Est si la négociation échoue.

L'opinion française

Ayant obtenu ce feu vert, Krim n'en avait que plus d'aisance, lundi à midi, pour attendre à l'aérodrome le retour triomphal de Bourguiba. Depuis deux ans, c'est pour Krim un perpétuel jeu d'équilibre entre Tunisiens et Marocains, Tunisiens et Egyptiens, Yougoslaves et Chinois, Russes et Chinois, Américains et Tchèques, et, enfin, entre toutes les tendances rivales de l'Afrique noire. Sans doute, plus la guerre durait, plus l'option devenait antioccidentale et, disons, guinéenne. Mais, même à ce moment, il s'agissait de rester ouvert à tous. Ce qui fut fait avec une décisive efficacité auprès de l'administration du président Kennedy. Depuis six mois environ, Krim s'est réintéressé à l'opinion française. Si l'attitude pacifiste de cette opinion est maintenant soulignée dans tous les communiqués du G.P.R.A., ce n'est pas seulement par tactique, c'est aussi parce que le peuple algérien doit être préparé à la réconciliation avec le peuple français et que le réveil de l'opinion française vient à point pour favoriser cette entreprise. Belkacem Krim aborde la négociation en connaissant parfaitement les cartes internationales du G.P.R.A. Il sait que le temps a travaillé pour lui. Il sait aussi qu'on en est arrivé au point où la France peut perdre complètement sans que le F.L.N. n'y récolte nécessairement que des gains. Il fallait aller jusqu'au bout de la voie qui mène à l'internationalisation et s'arrêter juste en deçà. C'est ce qui a été fait. Si la négociation se révèle infructueuse, il n'y aura plus de recours que dans une acceptation de l'aide sino-soviétique et dans l'extension du conflit.

Avec lui seul

Krim est partisan d'une négociation qui permette la coopération. A Casablanca, il a entendu avec stupéfaction Nasser lui-même déclarer en parlant du Congo : *« Le chaos survient lorsque le colonisé rompt trop brutalement avec le colonisateur. »* Au cours de la même conférence, il a entendu Sekou Touré exposer la conception marxiste, ou plutôt krouchtchevienne, de la forme moderne de l'impérialisme — le néo-colonialisme économique — et il en a tiré des enseignements décisifs. Il

HERTZ
l'organisation de location de voitures
la plus perfectionnée du monde,
vous offre :
L'assurance gratuite conducteur, famille, passagers
Une flotte de voitures dernier modèle
Un service international de réservation
Réservez votre voiture de Tourisme à :
Paris : 43, rue Beyen, ETO 65-75 - 48 bis, rue Custine, ORN 15-63
Nice . Le California Park, Prom. des Anglais, tél. 667-01
Bordeaux : 165, rue Croix de Seguey, tél. 48-50-45
Aéroports : Orly - Le Bourget - Nice - Bordeaux-Mérignac - Lyon - Bastia et dans les principales villes de France.
Service HERTZ avec chauffeur : PAS 75-15
d H 16
Louez donc HERTZ dans votre ville.

PAQUES
EMBAUMEES et FLEURIES
BALEARES - MAROC
Vendredi Saint à Malaga
GRENADE
PAQUES A BARCELONE
Croisière du m/s « CABO SAN ROQUE »
18.000 t. entièrement climatisé
Départ de Nice-Villefranche le 26 mars
Retour à Nice-Villefranche le 3 avril
Renseignements et inscriptions :
Toutes Agences de Voyages agréées et
LUCIEN RODRIGUES - ELY. S.A.
Agents maritimes depuis 1826
PARIS 11, rue Tronchet ANJ. 53.30 - 57.85
MARSEILLE 5, rue Beauvau Tél. 20.81.49

"...A VOS MESURES"
Styles : Français, Anglais, Italien
TISSUS ANGLAIS
Peigné Pure Laine
Le costume 358 NF
Le complet (avec gilet) 396 NF
LENCHENER'S
14, Bd HAUSSMANN
Métro : Richelieu-Drouot

connait aussi la situation de la France dans le concert des nations. Il parle peu. Il ne se paie pas de mots. Il est moins sectaire, moins procédurier et moins tatillon que ses collègues de formation purement politique. Il a confiance en lui.

La France a, en Algérie, des intérêts considérables et des droits que personne ne peut lui contester. Pour défendre les uns et faire prévaloir les autres, il est bien normal qu'elle ait dans une négociation sa propre tactique en face de l'adversaire qui aura la sienne. Il n'est donc pas question de se méfier à priori d'une tactique et de justifier systématiquement l'autre. Mais, dans cette immense partie qui s'annonce, ce que l'on peut souhaiter c'est que la délégation française s'attache d'abord à comprendre la psychologie des Algériens. Tantôt on déclare qu'ils n'ont pas d'Etat et qu'ils parlent comme s'ils en avaient un, et tantôt on leur reproche de ne pas se conduire comme des hommes d'Etat qui traitent pied à pied et avec une décontraction complète des problèmes d'intérêt commun. On fait tout pour montrer qu'on veut les réduire à la faiblesse et on feint de regretter ensuite qu'ils ne se sentent pas assez forts. En ce moment, la meilleure tactique consisterait à prouver d'abord au G.P.R.A. qu'on tire les conclusions de sa représentativité, c'est-à-dire que l'on entend traiter avec lui seul de l'avenir algérien. Si toutes les questions sont agitées dans cet esprit, je sais, après mes entretiens de cette semaine, que les surprises seront positives pour tous.

JEAN DANIEL.

PARIS

Le dossier Pompidou

● ***Pourquoi le général de Gaulle a choisi comme émissaire secret son ancien directeur de cabinet et comment celui-ci s'est acquitté de sa mission.***

DES les premiers jours de février, le général de Gaulle savait à quoi s'en tenir. A l'Elysée, on était en possession de textes écrits contenant l'essentiel des positions du F.L.N. sur une éventuelle négociation avec la France. Par quelles voies ces textes étaient-ils parvenus au chef de l'Etat et à ses collaborateurs ? Quand, à l'époque, on interrogeait les rares personnalités susceptibles d'être au courant des contacts franco-algériens, on se heurtait simplement à des sourires chaque fois qu'il était question des innombrables voyageurs, journalistes, littérateurs, hommes politiques ou hommes d'affaires dont on signalait la présence à Tunis. Les sourires officiels étaient justifiés. C'est en Suisse que les premières notes algériennes ont été remises aux représentants français. A ce moment, l'interlocuteur algérien auquel ceux-ci ont affaire est M. Saad Dahleb, secrétaire général au ministère des Affaires étrangères du G.P.R.A., qui réside habituellement en Suisse.

Nous sommes au début de février. Au vu des textes qui lui ont été communiqués, le général de Gaulle juge une négociation possible. Le jour où il se décide — c'est un jour historique dans l'affaire de la guerre d'Algérie — n'est pas exactement connu, mais, aux alentours du 7 février, un conseiller d'ambassade de 43 ans, M. Bruno de Leusse, que ses fonctions officielles n'appellent pas apparemment à s'occuper encore de la négociation, fait le voyage de Rome. Cette fois, l'interlocuteur algérien est M. Taïeb Boulharouf, ancien chef de la Fédération de France du F.L.N. Pourquoi le diplomate classique et le militant clandestin de la révolution anticolonialiste se rencontrent-ils donc ? Aussitôt que M. de Leusse regagne Paris, le G.P.R.A. est prévenu : la France accepte l'ouverture de pourparlers secrets en vue d'une négociation.

L'Auvergnat solide

Cette fois, nous ne sommes pas à Melun. Impossible pour le représentant français de se rendre deux fois par jour à l'Hôtel Matignon ou à l'Elysée prendre les consignes et, comme M. Roger Moris, répéter presque mot à mot les propos qu'on l'a instruit de tenir. L'homme qui devra représenter la France au départ de l'une des négociations les plus difficiles de notre histoire diplomatique devra pouvoir parler, expliquer, discuter, ne se laisser tenter ni par l'impatience, ni par la possibilité d'une manœuvre ; si possible, même, il devra plaire, tant est capitale, dans ce type de pourparlers, la part des sympathies personnelles. Sans doute M. Georges Pompidou n'est-il plus, dans l'Etat, que membre du Comité constitutionnel : cette haute dignité ne lui donne, en principe, nullement accès aux affaires politiques courantes. Pourtant, M. Pompidou n'a sans doute pas été surpris que le général de Gaulle ait pensé à lui. Si, après avoir été son directeur de cabinet, à la Présidence du Conseil, il a quitté son « patron », devenu Président de la République, M. Pompidou est demeuré un familier du Chef de l'Etat. Souvent, on voit à l'Elysée sa haute et forte silhouette de « grand commis ». Le général de Gaulle l'a tenu au courant de quelques-unes des principales affaires de l'Etat. Il sait tout du dossier algérien (et du dossier saharien). Ce n'est pas un homme politique et ce n'est plus un haut fonctionnaire, mais nul n'ignore — à Tunis pas plus qu'ailleurs — qu'il est l'un des deux ou trois hommes les plus proches du Chef de l'Etat. N'ayant pas de charge officielle, il fait l'objet de beaucoup moins de curiosité publique qu'un ministre, un directeur de cabinet ou un secrétaire général de ministère. Et puis, on connaît sa situation dans le monde des affaires, on peut deviner que, derrière lui, il n'y a pas seulement un gouvernement — qui passera — mais une classe dirigeante — qui ne passera pas.

M. Pompidou ne détesterait pas, sans doute, que ses amis disent qu'en lui demeure toujours l'Auvergnat solide qu'il est par ses origines. Quelques-uns le trouvent autoritaire et rude, d'autres sympathique, amusant et bienveillant. Les uns et les autres ont raison : le bon souvenir qu'ont gardé de lui ses élèves du lycée Henri IV ou de l'Institut d'Etudes politiques le prouve. Des journalistes déjà chevronnés se souviennent des anecdotes incroyablement comiques qu'il racontait sur le voyage du général de Gaulle à Moscou, en 1944. Et l'on imagine sa gaieté quand, il y a trois semaines, un ami qui n'avait pas à être dans la confidence des négociations, parlant des contacts secrets, suggérait : *« On n'en est sans doute qu'au stade des émissaires subalternes... »*

On peut dire que les très sages propriétaires de la banque Rothschild ont fait un bon choix en distinguant cet universitaire, passé du cabinet du général de Gaulle au Conseil d'Etat, quand ils décidèrent de l'introduire dans leurs affaires. M. Pompidou y fit une carrière rapide. Sa réussite paraît même avoir été exceptionnelle si l'on songe que c'est pour lui que fut créé le poste de « directeur général » de la célèbre banque ; ceux qui l'ont précédé dans ces fonctions ne s'appelaient auparavant que « fondé

→

de pouvoir de MM. de Rothschild ». M. Pompidou eut, à ce poste nouveau, à s'occuper de délicates négociations avec les représentants de pays du Proche-Orient (il s'agissait déjà, parfois, de questions pétrolières) : ses amis disent aujourd'hui qu'il en aura retiré l'expérience des discussions « méditerranéennes » où il faut savoir faire face à des flots de paroles pendant des jours et des nuits. Sans doute a-t-on trop tendance, dans certains milieux, à confondre la diplomatie traditionnelle des Etats arabes et le sens politique des modernes chefs de l'insurrection algérienne, mais après tout, connaître l'une n'empêche pas de comprendre l'autre.

Le général de Gaulle avait une dernière raison de choisir M. Pompidou. Celui-ci est discret. Cette qualité est devenue rare dans la plupart des cercles politiques. Sans illusion sur le maintien durable du secret des négociations, le chef de l'Etat souhaitait du moins que le silence fût respecté le plus longtemps possible. Ce même souci a dicté le choix du lieu de la rencontre.

Une capitale du Proche-Orient aurait présenté l'avantage de mettre les émissaires à l'abri des curiosités, mais la longueur des distances, la difficulté des communications firent écarter ce choix. Il fallait un pays voisin de la France. L'Allemagne était impossible pour des raisons de dignité nationale française par rapport à l'opinion d'outre-Rhin. On hésita entre l'Italie et la Suisse. Mais il apparut que, de toute façon, une certaine complicité bienveillante était très souhaitable de la part du gouvernement dont le territoire allait servir de lieu de rencontre pour des pourparlers qu'on voulait encore secrets. C'est ce qui a décidé du choix d'une ville suisse. Le gouvernement helvétique s'est, en effet, montré disposé à fournir toute l'aide matérielle nécessaire au déroulement des discussions : discrétion aux frontières, hospitalité dans des bâtiments appartenant à l'Etat, protection policière...

Par le train

Pour comble de sûreté, il fut décidé que M. Pompidou ferait le voyage seul et par le train : les rumeurs de pourparlers et l'activité habituelle des Algériens en Suisse risquaient, en effet, d'attirer l'attention des journalistes ou des agents de renseignements sur les arrivées dans tous les aéroports. C'est ainsi que M. Pompidou vint au rendez-vous fixé. Son interlocuteur algérien, cette fois, était M. Ahmed Boumendjel, qui fut celui de M. Roger Moris à l'hôtel de la préfecture de Melun. Du côté français, M. Bruno de Leusse, arrivé à un autre moment que M. Pompidou, lui servit d'assistant et fit l'aller et retour de Paris : sa participation aux négociations fut « officialisée » par une décision parue au « Journal officiel », dans les premiers jours de mars, le nommant chargé des affaires politiques au ministère des Affaires algériennes. Du côté F.L.N., on retrouva aux côtés de M. Boumendjel. MM. Saad Dahleb et Taïeb Boulharouf. On sait maintenant que les discussions se déroulèrent en deux étapes, l'une vers le 20-21 février, l'autre vers le 7 mars.

Au moment de les entamer, M. Pompidou connaissait le dossier de la négociation par les rapports qu'avait reçus l'Elysée, au début de février, et au vu desquels le général de Gaulle avait décidé d'ouvrir des pourparlers. Comment se présentait ce dossier ?

En premier lieu, le F.L.N. admettait que, pendant la période transitoire allant du cessez-le-feu à l'autodétermination, l'Algérie soit gouvernée par des institutions provisoires et associée avec la France sur certains points précis. Il s'agissait là, dit-on aujourd'hui à Paris, d'une position relativement proche de la position française telle qu'elle avait été affirmée plusieurs fois, publiquement, par le général de Gaulle, en particulier dans son discours du 4 novembre. Il n'était pas question, ajoute-t-on, de revenir sur le principe de l'autodétermination, et depuis les événements de décembre, on n'hésite plus à reconnaître que l'autodétermination consacrera l'indépendance de cette République algérienne dont le chef de l'Etat disait « qu'elle se ferait bien un jour ou l'autre ». Dans ces conditions, ce que souhaitait le gouvernement, c'était que soient organisés, en Algérie, les pouvoirs publics de façon à éviter le risque d'une débandade des Européens et d'un effondrement administratif du pays. Une étape, aussi longue que possible selon le point de vue français, ménagerait les transitions. Quant aux liens d'association avec la métropole, surtout en matière économique et monétaire, les positions française et algérienne étaient, en pratique, communes : pour le gouvernement, l'association qui fonctionnera pendant la période transitoire devra presque nécessairement être maintenue après l'autodétermination tant « par la nature des choses », que pour éviter la désorganisation de l'économie algérienne ; le F.L.N., de son côté, a intérêt à ne pas démentir les espérances françaises tout en sachant que, l'indépendance acquise, il aura les mains libres pour décider en fonction des seuls intérêts algériens.

(A.D.P.)

M. Georges Pompidou avec un ami (*).
Une question de style.

Le point de vue du G.P.R.A. sur le problème de la minorité européenne a été jugé acceptable, à Paris, dès le milieu de février. Dans l'état actuel des choses, après les pourparlers de Suisse, deux points sont acquis : les Européens d'Algérie, sans perdre, naturellement, leur citoyenneté française, participeront à toutes les institutions provisoires. Aucune option de nationalité ne sera demandée avant l'autodétermination. La question de savoir si cette option sera indispensable, et dans quels délais, ne semble pas encore définitivement tranchée.

Le problème du Sahara

Ce qui reste à traiter par les futurs négociateurs, c'est d'abord la question des responsabilités politiques en Algérie, durant la période transitoire. La participation du F.L.N. est considérée, de toute façon, comme essentielle. Reste à savoir quelle en sera l'ampleur, en particulier dans le domaine de l'administration et de la police.

Cependant, les instructions de l'Elysée faisaient obligation à M. Pompidou d'aborder deux points, concernant le statut politique de l'Algérie après l'autodétermination et dans le cas où celle-ci aurait consacré l'indépendance.

Le général de Gaulle entendait que soit reconnu le droit absolu pour tous les habitants de l'Algérie, qu'ils soient européens, israélites ou musulmans, de conserver la citoyenneté française, s'ils le désirent, quelle que soit l'issue du référendum. Les représentants du F.L.N., semble-t-il, n'y ont pas fait d'objection : sans doute, pour eux, les musulmans qui voudraient demeurer français sont-ils ceux dont le rôle, durant la guerre, empêcherait qu'ils aient leur place dans l'Algérie indépendante.

Sur un second point, le gouvernement français voulait, dès maintenant, « prendre ses précautions ». L'expérience des indépendances africaines a appris que les nouveaux Etats sont nécessairement hostiles au maintien de la présence militaire des anciens colonisateurs sur leur territoire. L'Algérie devenue indépendante, toutes les positions militaires françaises risquaient d'être liquidées du jour au lendemain. C'est pour cette raison que M. Pompidou a parlé, à propos de Mers-El-Kébir, du « statut de Gibraltar ». Gibraltar, en effet, est hors de la souveraineté espagnole. Mers-El-Kébir, soustrait à la souveraineté algérienne, serait resté sous la mainmise française même si l'Algérie devient indépendante. La réponse de ses interlocuteurs F.L.N. fut catégorique : Mers-El-Kébir fait partie de l'Algérie. Mais au dernier stade des pourparlers, il apparaissait qu'un compromis était facile à trouver : la base ferait l'objet d'un bail à long terme au bénéfice de la France.

La position de l'Elysée sur le cessez-le-feu a fait, comme on le sait, l'objet d'interminables discussions. M. Pompidou a expliqué à M. Boumendjel qu'il était impossible au général de Gaulle de renier ce qu'il avait dit à d'innombrables reprises : qu'il ne parlerait pas aux chefs du F.L.N. tant que l'on continuerait à se tuer. Dans ces conditions, une trêve qui permettrait de passer outre au préalable du cessez-le-feu et limiterait la responsabilité des deux commandements en cas de « sabotage » était la bonne solution. M. Pompidou s'est évertué à prouver que la trêve était objectivement plus favorable à l'A.L.N. qu'à l'Armée française. Il a insisté, d'autre part, sur l'importance que le général de Gaulle y attache. « *Il en fait une question personnelle* », a-t-il dit. Du désaccord qui demeure, M. Pompidou n'en déduit pas que la question du cessez-le-feu fasse obstacle à la réussite des pourparlers. En réalité, selon lui, un seul problème demeure non résolu : celui du Sahara.

La balle qui foudroie

Pratiquement, la question est de savoir si, à un stade quelconque de la négociation, un accord se fera, reconnaissant l'appartenance du Sahara à l'Algérie, mais donnant à la France — et éventuellement à d'autres Etats — des garanties économiques sérieuses. Dans certains milieux français, on espère bien qu'un tel compromis se fera, à un moment donné. Mais en attendant, le raisonnement des négociateurs français est le suivant : si le Sahara était considéré comme une partie de l'Algérie, l'autodétermination, c'est-à-dire la possibilité d'une indépendance totale, s'appliquerait du même coup aux départements sahariens ; le F.L.N. ne voulant pas aliéner par avance l'indépendance économique de l'Algérie, plus rien ne serait garanti à la France après l'autodétermination, ni les droits des compagnies pétrolières, ni l'acheminement du pétrole vers le marché français, ni la protection des investissements passés ou futurs au Sahara... Pour le gouvernement, par conséquent, la négociation sur le Sahara doit nécessairement être distincte de celle sur l'Algérie : on semble résolu, à Paris, à s'accrocher au principe de cette distinction.

Tel est l'état du dossier que M. Pompidou a refermé en revenant de son dernier voyage en Suisse. On pourrait s'inquiéter devant les désaccords qui subsistent mais, en même temps, on hésite à croire que tant d'efforts pour rapprocher, par la discussion, les points de vue opposés aient été dépensés en vain. On appliquera peut être un jour aux démarches de M. Pompidou la comparaison que ce normalien fit, dans un volume des classiques Hachette, à propos du style d'André Malraux : « *C'est le rythme de la mitrailleuse par rafales où tant de balles paraissent perdues, qui s'expliquent et se justifient par celle qui foudroie.* » Espérons que les voyages de M. Pompidou se justifieront par la rencontre de négociateurs qui, eux, feront la paix.

PAUL-MARIE DE LA GORCE

(*) M. André Malraux, ministre des Affaires culturelles.

LA SEULE MACHINE A COPIER "PORTABLE"

L'"ADJOINTE"

"L'Adjointe" portable est la seule machine à copier de bureau que l'on hésite pas à installer à la moindre occasion ; par exemple, pour une réunion ou une conférence. Son encombrement, en effet, est extrêmement réduit, son poids raisonnable et elle ne contient aucun liquide, aucun révélateur !

Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.

Pub. Y. Yval

MACHINES

Thermo-Fax

MINNESOTA DE FRANCE
135, bd Sérurier, PARIS-19 - BOL 71-19 - BOT 42-80
42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

CENTRES REGIONAUX :
LILLE (Nord), 63, boulevard de la Liberté - LYON (Rhône), 5, place des Cordeliers (2e)

PARLEMENT

Le chemin sans retour

● *Il y a moins de trois ans, un jeune avocat de Batna entrait au « Comité de Salut public » aux côtés du général Massu. Cette semaine...*

Il y a moins de trois ans, pendant les semaines insurrectionnelles de mai 1958, un jeune avocat musulman de Batna siégeait au Comité de Salut public d'Algérie et du Sahara, aux côtés du général Massu et de M. Soustelle. Quelques mois plus tard, à Paris, il participait à la création de l'U.N.R. et prenait place parmi les membres du bureau directeur de ce parti.

Elu député de Batna sur la même liste que le général Renucci, il se signalait à l'Assemblée par son intégrationnisme farouche et ses condamnations sans appel des « exilés de Tunis » (le F.L.N.). Il y a quelques semaines encore, c'était son nom qui revenait le plus souvent quand ministres ou hauts fonctionnaires évoquaient en privé la mise sur pied de l'Exécutif algérien entériné par référendum le 8 janvier dernier.

Aujourd'hui, M. Ali Mallem vient d'être exclu de l'U.N.R., comme M. Benhacine, député de Constantine, pour une raison précise : il est accusé d'avoir rallié le G.P.R.A.

Ça va être ton tour

La bombe a éclaté mercredi dernier quand les parlementaires membres du Rassemblement démocratique algérien rendirent publique une déclaration signée de trente d'entre eux. Dans ce texte, ils réclamaient des négociations *« officielles et directes, sans préalable ni condition, entre le gouvernement français et le G.P.R.A. »* Mais surtout ils récusaient d'avance *« tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, pourraient s'immiscer dans la négociation, susciter des tendances ou une quelconque troisième force »* et dénonçaient de même *« la complète absence de représentativité de ceux qui cherchent à s'imposer autour d'une table ronde »*...

Ainsi, ceux-là mêmes qui devaient dans un premier temps réaliser l'intégration puis dans un second construire sans le F.L.N. une République algérienne associée à la France (bref, la fameuse troisième force) s'effacent totalement en face du G.P.R.A. et des combattants des maquis.

Comment en sont-ils arrivés là ? Je le leur ai demandé cette semaine. Au restaurant de l'Assemblée, l'un d'eux m'a dit :

« Peu avant notre réunion, un haut personnage français a reçu M. Ali Mallem. La discussion a été très tendue. Et à un moment donné l'interlocuteur du député de Batna l'a exhorté: « Choisissez entre de Gaulle et le F.L.N. ! » Ali Mallem a répondu : « Je choisis « mon pays. » Voyez-vous, tout est là. Nous étions hors jeu, bannis dans notre propre communauté... cela ne pouvait pas durer... »

A la même table, M. Benhacine, député de Constantine, enchaîne :

« Les dirigeants de l'U.N.R. m'ont exclu de leur parti. D'accord. Mais ce qu'ils ne peuvent pas faire, ce qu'ils ne peuvent plus faire, c'est m'exclure de ma patrie, l'Algérie. Plus rien d'autre ne compte pour moi... »

Les uns et les autres ont acquis à la fois de la fougue et de la sérénité. J'ai du mal à les reconnaître. Au cours de conversations encore récentes, les mêmes hommes multipliaient les réserves, les réticences, biaisant dans les réponses.

Petits fonctionnaires, anciens officiers ou sous-officiers, ils étaient arrivés au Palais-Bourbon sans formation politique, élus par l'armée dans les équivoques des slogans de mai : *« La France de Dunkerque à Tamanrasset »* et *« de Gaulle c'est la paix »*. Ils étaient *« ceux avec lesquels la France ferait le reste »* :

« Aujourd'hui nous avons compris.

(J. Marquis.)

M. Ali Mallem.
« Vote, toi, si tu veux ; moi, je ne vote pas. »

Nous avons été les jouets d'une politique qui passait loin, très loin au-dessus de nos têtes. On nous a pressés comme des citrons chaque fois qu'on avait besoin de nous, et puis on nous oubliait jusqu'à la prochaine fois. Dites-moi un peu ce que nous étions.

« Tenez, vous avez vu, cette semaine, le tapage qu'on fait à Alger parce que huit plastiqueurs européens ont été arrêtés. Commission de sauvegarde et branle-bas de combat. Et nous alors ? Et nos frères qui ont disparu et disparaissent par centaines, c'étaient quoi ? La dernière fois que je suis allé voir le général de ma région pour me plaindre d'une arrestation d'un de mes amis, il m'a dit :

« Toi, on te connaît, tu es aussi un « fellagha, et si tu ne te tiens pas tran- « quille ça va être ton tour. »

« Voilà ce qu'il m'a dit et il ne s'est pas gêné pour arrêter des maires ou des conseillers municipaux. Sans parler de nos collègues qui ont été obligés de déménager parce qu'ils ont peur non du F.L.N. mais de l'armée et des harki... »

Rejoindre le peuple

En fait, la continuation de la guerre, sur place, a rapproché, bon gré, mal gré, les élus des populations. Témoins des réalités quotidiennes de la vie en Algérie, ils ne pouvaient plus être dupes des déclarations rassurantes des officiels. On le vit à la tribune du Palais-Bourbon quand M. Khorsi dénonça en termes à peine voilés les tortures, quand au Congrès d'Arcachon des députés musulmans U.N.R. dénoncèrent les exécutions sommaires et les ratissages...

Sur le plan proprement politique, la dégradation des rapports entre l'armée et les parlementaires musulmans a suivi l'évolution de la ligne parcourue par le général de Gaulle. Quand ce dernier abandonna l'intégration, l'U.N.R. appuya le « décrochage » en s'aidant des parlementaires musulmans un peu de la même manière qu'au 24 Janvier M. Delouvrier appelait les masses musulmanes à manifester contre les ultras aux cris de « Vive de Gaulle ». Mais là où le gouvernement attendait la révélation d'une troisième force, on vit apparaître le drapeau F.L.N. : les parlementaires algériens, comme ceux de tous les pays du monde, n'ont fait que suivre leurs électeurs :

« Depuis le mois de décembre, a repris un de mes interlocuteurs, *il est aveuglant que le cœur de l'Algérie est avec le F.L.N., comme il est aveuglant que la République algérienne existera. Mes yeux se sont ouverts à ce moment-là. Ou, pour être tout à fait franc, un tout petit peu plus tard, au moment du référendum. Comment ça c'est passé ? Oh ! une chose bien simple et dramatique. Ma femme, monsieur, oui, ma femme, une mère de sept enfants, m'a dit : « Vote, toi, si tu veux ; moi, je ne vote pas. » Rendez-vous compte ! Je n'avais plus d'autorité sur ma propre femme ! Et je ne dis rien des enfants... »*

« Toute notre histoire est là, enchaîne un autre. *Il nous restait à rejoindre le peuple, à notre manière, puisque nous sommes tout de même députés. On a prétendu que certains d'entre nous ont eu des contacts avec Boussouf et Ben Tobbal à Düsseldorf. C'est du roman. En revanche, il est vrai que trois d'entre nous sont allés en Suisse pour participer, disons, à des conversations entre Algériens. On n'a exercé aucune pression. Mais on nous a posé une question : « Qu'allez-vous faire maintenant pour la paix ? » Cette question rejoignait nos préoccupations profondes...*

« En réclamant une négociation exclusive entre la France et le G.P.R.A., nous ne servirons plus d'alibi ou de prétexte pour une prolongation de la guerre. Et nous entendons préparer de cette façon la réconciliation entre Algériens de toute origine... »

Fini pour nous !

Des personnalités proches du général de Gaulle affirment que ce dernier a parfaitement compris l'évolution des parlementaires algériens.

Mais il est certain que de l'Elysée, de Matignon, des services de M. Joxe, ministre des Affaires algériennes, comme des instances supérieures de l'U.N.R., les démarches se sont faites pressantes pour paralyser la prise de position des membres du Rassemblement démocratique algérien.

Ces interventions restèrent vaines.

« En vérité, conclut un de mes interlocuteurs, *on ne nous a pas caché que nous étions en train de torpiller la politique de rechange de de Gaulle en cas d'échec des négociations actuelles. Nous savons que c'est aussi ça le gaullisme. On prépare d'une main la négociation, mais de l'autre on prend des dispositions contraires. Sans doute un homme d'Etat doit tout prévoir. Mais nous ne voulons plus nous prêter à ce jeu. On comptait sur Ali Mallem et sur certains d'entre nous pour l'Exécutif, pour les « étapes » prochaines de l'Algérie algérienne, en supposant qu'un deuxième Melun finisse aussi mal que le premier. On reparlera alors du transfert du Gouvernement général au Rocher Noir, des réformes administratives à la base, etc. Fini pour nous ! Si la guerre continue, que ce soit sans notre caution ! Nous voulons cette fois-ci que le chemin des négociations et de la paix soit sans retour... »*

CLAUDE KRIEF.

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
91 Bd. HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-30

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
PRÊT A PORTER
dans la meilleure qualité anglaise
Imperméables 225 NF Pantalons flanelle 125 NF
Vestes sport 250 NF Blazers .... 265 NF
Bonneterie | grand choix de cardigans et pull-overs en laine et en pure cashmere
Chemiserie, Cravates, Chaussures, Ganterie, Parfumerie, Bagages
Parking gratuit, 7, rue Caumartin

CONSTRUCTION

Les préalables de M. Sudreau

● *Y a-t-il plusieurs manières d'assainir le marché de la construction ? Michel Bosquet expose la seule qui lui paraisse efficace.*

M. SUDREAU a fini par dire la vérité la semaine dernière, à Nice. Citons-le :

« *Un projet de loi protégeant les souscripteurs-épargnants va être déposé sur le bureau du Parlement. Ce texte est difficile à mettre au point, étant donné les intérêts énormes mis en cause et le danger que la protection de l'épargne n'entraîne l'asphyxie de la construction.* »

En clair, M. Sudreau affirme donc que c'est de deux choses l'une : ou bien on veut accélérer la construction de logements ; dans ce cas, il faut laisser la bride sur le cou aux promoteurs et entrepreneurs, et on sait comment certains en usent. Ou bien l'on veut protéger les souscripteurs-épargnants par des contrôles rigoureux de l'Etat ; dans ce cas, on risque de ne plus trouver de promoteurs et d'entrepreneurs pour construire.

Cette alternative est parfaitement connue depuis une dizaine d'années des ministères des Finances et de la Construction, du Crédit Foncier, des banques privées, des administrations préfectorales, des maires, etc. Le décret pris le 10 novembre 1954 par le gouvernement Mendès France, pour réprimer abus et fraudes, est resté lettre morte au su de tous, et particulièrement des organismes de crédit (1). Le C.N.L., puis l'Immobilière Lambert semblent avoir seulement poussé à l'extrême des pratiques fort répandues (un scandale sur la qualité, portant sur mille pavillons, est sur le point d'éclater à Massy-Palaiseau) :

● Afin de s'assurer un prêt subventionné, le promoteur habile minore son devis, « oubliant » la toiture, la chaudière du chauffage central ou les fondations. Il réclame ensuite pour celles-ci, aux souscripteurs, une « rallonge ». (Chez Lambert, la « rallonge » atteignait parfois jusqu'à 30 % du prix convenu.)

● La société promotrice achète un terrain à vil prix. L'intention de bâtir l'ayant valorisé, elle se le revend — ou le revend à une de ses filiales — à un multiple de ce prix, le prix fort étant mis à la charge des souscripteurs.

● La construction une fois achevée, la société promotrice applique aux matériaux le coefficient de hausse correspondant à la durée des travaux, bien que les matériaux aient été achetés à l'ouverture du chantier et que tels matériaux ayant fortement augmenté n'aient pas été utilisés.

Une complication absurde

● La société promotrice confie l'exécution du gros œuvre à une filiale qui, après avoir prélevé sa marge bénéficiaire, la sous-traite à un entrepreneur qui, à son tour, peut être une filiale ; celle-ci peut faire faillite plusieurs fois pour renaître sous plusieurs noms différents et encaisser plusieurs fois les bénéfices, frais d'études et frais généraux.

● Le promoteur revend aux souscripteurs au prix fort (1.000 NF, dans le cas de l'Immobilière Lambert) une place de parking pourtant déjà comprise dans le prix du terrain.

● La société promotrice vend à sa ou ses filiales des appartements ou locaux à un prix de faveur (un quart, voire un huitième du prix normal payé par les souscripteurs) pour les louer ou revendre ensuite au prix fort.

● En sus de la marge bénéficiaire contrôlée de 6 ou 10 % à laquelle elle a droit en tant que promotrice, la société immobilière prélève une « marge de commercialisation » libre lorsqu'elle vend aux souscripteurs les logements construits avec l'argent de ceux-ci et les prêts publics, etc.

Ce genre de pratiques s'effectue souvent sous le regard prétendu vigilant du Crédit Foncier, organisme sous contrôle public. La doctrine officielle étant que les ressources publiques (fournies par la collectivité) doivent servir le plus possible à financer des entreprises privées, le Crédit Foncier devient le pourvoyeur d'une nouvelle forme de capitalisme dégénéré, travaillant sans risques avec des fonds et des profits garantis par l'Etat.

Le Crédit Foncier prête, par exemple, à 3,75 %, au Sous-Comptoir des Entrepreneurs, des capitaux qu'il a lui-même empruntés à 3,50 % à la Banque de France. Le Sous-Comptoir, organisme privé sous contrôle public, principal bailleur de fonds des constructeurs de Logécos, prête à son tour, à 5,90 %, à des particuliers ou à des promoteurs auxquels l'Etat ristournera le plus souvent (par le jeu des « primes) 2,15 à 3,15 % sur le taux de leur emprunt. A quoi sert le passage obligé par le Sous-Comptoir des Entrepreneurs ? A assurer à celui-ci une rente de 2,15 % sur les quelque 1.000 milliards qu'il doit au Crédit Foncier. Même si l'Etat réemprunte au Sous-Comptoir, sous forme d'obligations, une bonne part de ses profits, il n'en reste pas moins que le système est d'une complication et d'un coût absurdes. Mais il y a pis.

Directement ou indirectement, le Crédit Foncier prête également, avec taux d'intérêt réduit, à des tiers ou à des sociétés. Ceux-ci sont tenus à amortir en trente ans au plus des logements qui dureront cent ans au moins. Grâce à quoi, n'importe qui peut devenir propriétaire en trente ans au plus d'immeubles construits avec des fonds en majorité publics et à bas taux d'intérêt — immeubles qui seront aussitôt loués avec un fort taux de rémunération des capitaux par la société ou banque immobilière qui les a empruntés à peu de frais.

La nationalisation

Mais, même lorsqu'il s'agit de particuliers, les encouragements et subventions publics à la propriété immobilière ne sont ni équitables ni logiques dans un pays en pleine transformation démographique. Au lieu de prêter à des conditions de faveur à des épargnants capables de financer 30 à 50 % du coût d'un logement (dont ils seront néanmoins propriétaires), pourquoi l'Etat ne ferait-il pas l'inverse ? Pourquoi ne se réserve-t-il pas la propriété des logements qu'il finance en majorité ? Pourquoi, au lieu de s'instituer créancier, ne s'institue-t-il pas débiteur, empruntant le montant de l'apport initial aux « souscripteurs » d'hier et d'aujourd'hui, et le leur remboursant en quinze à trente ans, de préférence en nature, c'est-à-dire en leur assurant pendant une certaine durée la jouissance gratuite d'un logement ? Ce renversement des rôles serait d'autant plus logique que la plupart des souscripteurs ne font pas construire par amour de la propriété, mais parce que la propriété immobilière est le seul moyen qui leur soit laissé de se loger.

Si cette interversion des rôles a été écartée jusqu'ici, c'est sans doute qu'elle est, comme dirait M. Sudreau, « *une affaire hautement politique* » : pas plus qu'une protection efficace des souscripteurs-épargnants, elle n'est compatible avec la libre entreprise ; elle suppose en fait que la construction devienne initiative publique, service public, qu'elle soit nationalisée et avec elle le crédit. C'est une solution que M. Sudreau a écartée en disant qu'elle « *dépassait sa personne* » et que « *seul le pays peut trancher* », en ajoutant que « *le maintien d'un secteur privé est jusqu'à nouvel ordre une nécessité absolue* ». Jusqu'à nouvel ordre. La campagne pour la nationa-

(1) « Le ministère de la Construction et le ministère des Finances ont saisi régulièrement le Parquet toutes les fois que l'importance des faits le justifiait (car il ne convenait évidemment pas d'émousser les armes disponibles en les employant dans des cas mineurs) », a déclaré M. Sudreau dans « Le Monde » du 15 mars.

Or, le ministère des Finances connaissait depuis mars 1958 les procédés du C.L.N. ; le rapport de 66 pages rédigé à cette époque par la « mission permanente du Trésor » auprès du Crédit Foncier a été escamoté, selon M. Sudreau lui-même.

Pan American :

Nouveau service
Jet quotidien
Paris - New York

VOL 119 – DÉPART 10h30

Pour le retour, inauguration d'un vol de jour Jet Clipper* : départ New York 9h45

A partir du 1er mars Pan American assure chaque jour deux services Jet Clippers à destination de New York, avec déjeuner à bord. En ajoutant un vol de jour New York-Paris à son vol de nuit déjà existant, Pan American vous permet de voyager de jour ou de nuit, à votre gré. Sur tous ces vols Jet Clippers vous avez le choix entre le service de Première Classe Président Spécial et les tarifs Économie " Rainbow ".

Confort, Service, Régularité... bénéficiez de l'inestimable expérience Pan American dans tous les domaines.

Pour tous renseignements et réservations, consultez votre Agent de Voyages ou Pan American. A Paris : 138 Champs-Elysées et 1 rue Scribe. BAL 92-00. A Nice : Hôtel Négresco Tél. 88-53-84.

ALLER	RETOUR
VOL 119	VOL 118
Paris 10h30 New York 12h30	New York 9h45 Paris 22h45
VOL 115	VOL 114
Paris 13h30 New York 15h30	New York 19h30 Paris 8h30

(HEURES LOCALES)

PAN AMERICAN
LA COMPAGNIE AÉRIENNE LA PLUS EXPÉRIMENTÉE DU MONDE

*Marque déposée

lisation de la construction peut donc s'ouvrir. Que suppose-t-elle ?

Suivons l'énumération des « préalables » cités par M. Sudreau. Il en voit trois, auxquels d'autres devront être ajoutés :

1° « *Changement du régime foncier, au moins dans les villes, la propriété du terrain étant transférée aux collectivités publiques.* » Cette mesure s'impose en tout état de cause. Dans le coût d'un logement, le prix du terrain représentait à Paris 225.000 F en 1949, il en représente actuellement le décuple : 22.500 NF à Paris, 20.000 NF à Asnières, 18.000 NF à Levallois, 15.000 NF à Ivry. Rien ne justifie cette rente de rareté sur des terrains stériles et inusables. Seul le fétichisme de la propriété peut empêcher le législateur de frapper les terrains non agricoles d'un substantiel impôt foncier d'abord, puis de se réserver sur eux un droit de préemption, soit au prix de la dernière transaction, multiplié par l'indice des prix officiels, soit, dans un avenir plus lointain, au prix qui a servi d'assiette à l'impôt foncier.

Les architectes

2° « *La transformation complète des services du ministère de la Construction et l'accroissement sensible de son personnel qualifié.* » Cette mesure également s'impose en tout état de cause. Nationaliser la construction ne consiste pas, en effet, à nationaliser avant tout les entreprises du bâtiment (bien que la création de quelques entreprises-pilotes publiques soit opportune), mais à nationaliser la promotion et les architectes.

La promotion : la planification, de préférence régionale, de la construction deviendrait possible, une programmation à long terme permettrait de coordonner l'activité des chantiers et d'appliquer un plan d'urbanisme, d'aménagement et de constructions prioritaires, élaboré et contrôlé avec la participation des organisations familiales, syndicales et d'usagers. La nationalisation de la promotion, dans le cadre d'un Service national du Logement, permettrait également de créer enfin des Centres de recherches et d'essais des techniques du bâtiment et de l'urbanisme.

Nationaliser les architectes : il faut citer ici le passage très actuel d'un livre vieux de six ans (2). « *Le statut de l'Ordre des Architectes a été établi en décembre 1940 par l'Etat corporatif de Vichy dans le plus pur style médiéval : une corporation fermée se recrutant par cooptation. L'architecte est un artiste — ainsi le définit le statut de l'Ordre — mais il n'a guère les moyens techniques d'établir un plan de travaux précis, d'en diriger l'exécution, de fournir d'avance un calcul sérieux des frais et des délais nécessaires...*

« *L'histoire du ministère de la Reconstruction n'est en grande partie qu'un long combat indécis avec l'Ordre souverain des architectes, en dehors duquel rien ne peut être projeté ou construit... Si certains architectes, comme l'affirmait un rapport sévère de l'Inspection des Finances, avaient commis des fautes professionnelles graves, négligeant la surveillance des chantiers, exagérant leurs devis... et trahissant par là le mandat public dont ils sont investis, le ministère de la Reconstruction avait beau entasser les dossiers par centaines, il ne pouvait prendre ni imposer aucune sanction... D'autre part, l'architecte est rémunéré selon un pourcentage du prix total de la construction d'où il ressort, comme le dit l'* « *Aide-Mémoire de l'Architecte* » *de Barberot, que l'* « *architecte qui s'efforce d'obtenir le rabais le plus important possible se trouve dans cette situation d'être d'autant moins rémunéré que son travail est plus considérable* ».

« *Le procédé traditionnel d'adjudication des travaux, qui ne met en compétition que des offres de rabais sur un plan établi d'avance* [*par l'architecte*], *au lieu de permettre le jeu de la concurrence entre diverses solutions d'un même problème, ne pouvait évidemment pas conduire à un changement dans les méthodes, en admettant même que les* « *soumissionnaires* » *concurrents ne se mettent jamais d'accord d'avance sur le prix à exiger.* »

(2) Herbert Lüthy, « La France à l'heure de son clocher », Calmann-Lévy, 1955.

(Agip.)

M. Buron, le général de Gaulle et M. Sudreau.
« Jusqu'à nouvel ordre. »

L'impôt sur les loyers

3° Le troisième préalable cité par M. Sudreau est : « *Un effort de crédits budgétaires beaucoup plus important que celui qui est actuellement fourni.* » Et M. Sudreau de se demander « *si le pays peut faire cet effort* » tout en exécutant d'autres tâches prioritaires.

Sans même parler de réforme fiscale et de réduction des dépenses improductives de l'Etat, la nationalisation de la construction permettra par elle-même déjà d'accroître fortement le rendement des ressources existantes. Celles-ci pourront ensuite être augmentées, comme le propose la Confédération des Locataires, par divers prélèvements (sur la Loterie, le P.M.U., les boissons alcoolisées), ainsi que par une taxe de plus-value sur les immeubles et fonds de commerce. Cette dernière proposition mériterait d'être élargie.

Dans l'ensemble, les Français sont en effet mieux logés que les Allemands ou les Britanniques. Mais leurs logements sont mal répartis. La taxe sur les logements insuffisamment occupés peut fournir des ressources substantielles ; mais surtout l'impôt sur les loyers. La doctrine officielle est, en effet, que pour habituer les Français à payer des loyers normaux, ceux des immeubles anciens doivent être majorés jusqu'à rejoindre ceux des immeubles récents. De cette manière, les propriétaires d'immeubles anciens sont assurés d'une croissance rapide de leurs revenus — revenus qu'ils utiliseront, espère-t-on, pour faire construire à l'avenir. Mais mieux vaut s'assurer qu'espérer : il serait logique que les loyers calculés en fonction de la reconstitution en trente ans du capital nécessaire à la reconstruction des immeubles existants, soient obligatoirement investis en Bons du Trésor ou même prélevés dans une très forte proportion (50 % ou plus) sous forme d'impôts. Cette dernière formule fut employée, il y a quarante ans, par les socialistes autrichiens pour financer un très important programme de construction sociale et supprimer en peu d'années la crise du logement.

Un quatrième préalable, que M. Sudreau n'a pas cité, mais dont la nécessité se dégage clairement de l'inefficience du Crédit Foncier et de ses tolérances, volontaires ou non, à l'égard des « intérêts énormes » dont parlait M. Sudreau, est la nationalisation du crédit à la construction. Il est une condition essentielle à la socialisation et même à la planification cohérente de ce secteur dans son ensemble. Une nationalisation plus générale du crédit permettrait ensuite de limiter à un très petit nombre de secteurs les autres nationalisations souhaitables.

Mais M. Sudreau a raison de dire que cela « *dépasse sa personne* » et que seul le pays peut trancher.

MICHEL BOSQUET.

VICHY-ÉTAT
rien ne vaut
votre expérience
tenez-vous en à VICHY-ÉTAT
régulatrice
des fonctions du foie et des voies biliaires
l'eau de Vichy
est recommandée par le Corps Médical
VICHY-ÉTAT combat le cholestérol
favorise la digestion
et apporte à l'organisme
les éléments vitaux dont il a besoin
pas d'alimentation rationnelle
sans VICHY-ÉTAT
VICHY ÉTAT
l'eau qui fait du bien...
CÉLESTINS
HOPITAL
GRANDE-GRILLE
CURE A L'ÉTABLISSEMENT THERMAL DE VICHY DE MAI A OCTOBRE
Wallace et Draeger

art et cheminée
30
rue
d'estienne
d'orves
montrouge
seine
alé. 03-68
Visitez notre exposition permanente

La suite du rapport sur la Chine
de FRANÇOIS MITTERRAND

LA CHINE

TRES cérémonieusement, mon interprète habituel, M. Chang Shi-chang, m'avait dit : « *Si vous y consentiez, le comité de l'Institut de politique étrangère serait heureux d'avoir cet après-midi une petite conférence avec vous.* » Plusieurs fois par semaine, une invitation du même ordre, qu'évidemment j'acceptais, m'était transmise sur le même ton, et, trois ou quatre heures d'affilée, enfoncé dans un large canapé occupant le centre d'un dispositif symétrique de fauteuils confortables, je participais à de « petites » conférences consacrées aux sujets les plus divers : organisation et rendement des communes populaires, plans quinquennaux, équipement et mécanisation de l'agriculture, production de l'acier, développement économique d'une province ou d'une commune urbaine, etc. L'Institut que préside l'ancien ministre de l'Education nationale du premier gouvernement Mao Tsé-toung, M. Chang Shi-jo, professeur d'université au vaste savoir et à l'esprit clair, praticien des affaires d'Europe et d'Amérique, où il a vécu dix années, est installé dans une maison spacieuse entourée d'un jardin et dont rien ne trouble le calme. Pas de sonneries de téléphone, pas de cliquetis de machine à écrire, pas d'éclats de voix.

Le vestibule franchi, tandis qu'on s'empresse de vous débarrasser de votre pelisse, le haut fonctionnaire ou le responsable du Parti qui a mission de conduire la discussion s'informe de la manière dont vous supportez le climat, demande si vous visitez la Chine pour la première fois et constate que plus loin est votre pays, plus vive est votre amitié, puisque plus grande a été votre peine pour venir jusque-là. Le thé servi, la conversation s'engage, toujours courtoise, jamais complaisante. Les problèmes de politique étrangère dont les Chinois aiment débattre avec leurs amis occidentaux ne coïncident pas nécessairement avec les problèmes de politique étrangère dont les Occidentaux aimeraient débattre avec leurs amis chinois. Ceux-ci attaquent sans façon sur le Laos, le Congo, Cuba, Berlin, plus discrètement sur l'Algérie. Ceux-là ont quelque peine à faire valoir l'intérêt qu'ils portent à l'état des relations sino-soviétiques, à la bombe atomique, au différend qui oppose la Chine et l'Inde au Tibet.

Précisément, ce jour-là, l'un des membres du conseil de l'Institut entama le débat d'une voix mordante : « *Ne croyez pas que ce qui nous alerte dans l'affaire laotienne ce soit le danger militaire que représente l'installation d'une nouvelle base américaine à notre frontière du Sud. Notre sécurité ne sera ni plus ni moins menacée si, au dispositif ennemi déjà en place, s'ajoute cet élément supplémentaire. D'ailleurs, une agression impérialiste irait au-devant d'une sévère déconvenue. Non. L'intervention du State Department doit être dénoncée davantage pour les intentions qu'elle révèle que pour le défi qu'elle lance. Puisque, à l'Ouest, on songe encore à encercler militairement la Chine, on conviendra que la Chine est fondée à préparer activement sa défense. D'où l'aggravation du risque de déclenchement d'un conflit mondial, conflit dont les Etats-Unis assumeraient l'entière responsabilité. Toute ingérence étrangère dans le Sud-Est asiatique accroît ce risque et entretient le climat de méfiance qui empoisonne les relations internationales.* »

Coup pour coup

Puis il se tut, se carra dans son fauteuil et, d'un mouvement de tête véhément, chercha l'acquiescement de ses collègues, qui ne le lui marchandèrent pas. Je répondis (comme je l'avais fait la veille à un banquet assorti de discours également violents à l'égard des Etats-Unis) que, bien que n'approuvant pas sur de nombreux points la politique américaine, je demeurais fidèle à l'alliance qui unit la France à la plus grande puissance occidentale ; que si, dans mon pays, je ne me privais pas de critiquer les méthodes et les objectifs du Pentagone et du State Department chaque fois que cela me paraissait juste, en Chine je croyais plus utile d'expliquer à mes amis les raisons qui font qu'une alliance vieille d'un siècle et demi reste d'actualité ; que la sagesse, enfin, était de l'orienter autrement, de peser sur elle et non de la briser.

Ma remarque, poliment écoutée, n'arrêta pas les philippiques de mes interlocuteurs. L'un évoqua le Congo, fouailla la « clique traîtresse » de Mobutu, stigmatisa « la faiblesse complice » de l'O.N.U. et accusa les Américains d'avoir diaboliquement facilité l'émancipation de l'ancienne colonie belge juste assez pour qu'elle échappe à l'autorité de Bruxelles — mais pas assez pour que, de désordre en désordre, elle ne finisse par tomber sous le contrôle de Washington. Un autre s'étonna de la passivité de la Belgique et de la France qui, évincées ici ou là par leur allié, s'accrochent à l'O.T.A.N. « *La France,* suggéra-t-il, *ne dispose peut-être pas d'une réelle indépendance puisqu'elle admet sans broncher qu'au Laos la connivence de Boun Oum et des U.S.A. lui arrache sa dernière base en Asie et que, sur son sol même, l'armée allemande occupe ses champs de manœuvre et ses camps d'entraînement.* » Puis, pour corriger son propos, il estima que la résistance du peuple français triompherait certainement de ces dangers ! Un troisième cita Mao : « *Pour remporter la victoire totale dans leur lutte pour la libération nationale, les peuples colonisés doivent diriger essentiellement la pointe du combat contre l'impérialisme américain et mener contre lui une lutte implacable en rendant coup pour coup.* »

Une bête féroce

L'insistance des dirigeants de l'Institut me surprit de prime abord. Elle ne cadrait pas avec le comportement discret et souple qu'ils avaient adopté au cours de nos précédentes discussions, alors que le sujet traité, l'économie socialiste, se prêtait davantage à l'intransigeance. Déjà, à mon arrivée à Pékin, je n'avais pas refermé la portière de la Pontiac (butin ramassé dans les bagages de Tchang Kaï-chek) qui allait me conduire de l'aéroport à mon hôtel, que mon guide questionnait : « *Que pense-t-on en France de la proposition de Norodom Sihanouk pour la réunion d'une conférence à quatorze sur le problème du Laos ?* » Et, comme j'hésitais, il avait, dans un soupir, coupé court : « *L'impérialisme américain est une bête féroce* ». Par la suite, et tout le long de mon voyage, je devais observer la même réaction : une incroyable exaspération s'empare de la Chine chaque fois que l'Amérique ou les Américains sont en cause. Le président Mao, le maréchal Chen Yi, chacun à sa manière, ont devant moi développé le même thème, qu'immanquablement j'ai retrouvé dans mes conversations avec les responsables du Parti. Dans les rues, d'immenses panneaux ; dans les usines, des affiches burlesques montrent un Oncle Sam muni de ses attributs traditionnels, haut de forme sur le crâne et cigare à la bouche, mais courbé sur un sac de dollars, engraissé, bas sur pattes et fuyant sous la poussée catégorique d'un pied prolétarien appliqué où l'on sait. Les films, les romans montrent les diplomates et les soldats américains dans des postures insolentes ou grotesques. Indiscutablement l'Etat et le Parti nourrissent la fièvre anti-américaine et ce n'est pas l'appel constant à l'amitié pour le bon peuple américain, contraint d'obéir au clan impérialiste et militariste, qui atténue les effets de cette campagne systématique.

J'en fis un soir la remarque, à Shanghaï, après les toasts d'usage du début de dîner. « *Je crois la Chine sincère lorsqu'elle proclame sa volonté pacifique. Mais dans la vigueur et la continuité de ses attaques contre l' « impérialisme américain », je déplore un excès qui ne profite à personne.*

Quatre-vingt-dix autres

— *Vous connaissez imparfaitement notre histoire* — m'objecta M. Wang Sin, importante personnalité de l'Institut. *Avant-hier je vous ai accompagné chez le président Mao. Peut-être avez-vous noté qu'ensuite je me suis effacé. Je ne voulais pas que ma présence lui rappelât des souvenirs cruels. C'est chez moi que son fils a fêté son dernier anniversaire. L'année suivante, il tombait en Corée, victime de l'impérialisme. Une victime parmi des centaines de milliers, assassinées par le Kuomintang que conseillaient, soutenaient, payaient, armaient les Américains. Qu'avons-nous fait à ces gens-là ? Ils se sont installés chez nous et n'ont pas cessé de vouloir régenter nos affaires. Pendant la guerre contre les Japonais et malgré notre juste irritation, nous avons accueilli et soigné leurs aviateurs comme des frères d'armes. Nous avons loyalement coopéré. Nous avons été très patients. Rien n'y a fait. Quand Shanghaï fut prise par nos troupes* (il m'avait montré, le matin, le pont où fut livré le dernier combat et liquidée la dernière résistance des « nationalistes ») *la flotte américaine barrait le Whampo. Elle n'osa pas se mêler à une bataille qui tournait mal pour ses amis. Mais elle contribua puissamment à contenir notre avance et permit ainsi à Tchang Kaï-chek, qui s'était replié sur Canton, de se réfugier à Formose.*

« *Les Américains occupent indûment cette île, fraction du territoire national. Ils y ont établi des bases pour engins téléguidés. Leurs avions, leurs bâtiments de guerre ont violé plus de cent fois notre espace aérien et nos eaux territoriales. Ils ont conclu un pacte militaire avec le Japon. Au Sud-Vietnam, au Siam, au Pakistan et maintenant au Laos, ils pratiquent une politique d'agression dirigée contre nous. Je sais qu'ils nous reprochent de détenir cinq de leurs concitoyens — des journalistes — que nous considérons comme des espions. En vérité nous leur en avons rendu quatre-vingt-dix autres dont on ne parle jamais plus. Or, cette concession avait été consentie afin d'obtenir le retour de plusieurs milliers d'étudiants chinois qui désirent rentrer ici. En dépit des promesses, ces étudiants n'ont pas été autorisés à quitter les Etats-Unis. Faut-il rappeler le vol de notre siège à l'O.N.U. et la politique d'encerclement diplomatique et militaire dirigée contre nous ? Les Américains ont misé sur Tchang Kaï-chek par haine du socialisme et par un complexe de domination impérialiste. Ils se sont trompés. Cela, ils ne nous le pardonnent pas. Notre premier ministre Chou En-lai a rappelé récemment que le gouvernement chinois préconise le règlement des différends internationaux par la négociation, sans recours à la force ou à la menace armée. Mais à Varsovie, des pourparlers ont été menés sans résultat pendant cinq ans entre nos ambassadeurs. Les Etats-Unis s'obstinent à occuper Formose. Tant que ce préalable ne sera pas résolu, aucun effort de conciliation n'aboutira.* »

La catégorie « touriste »

Contrairement à notre habitude, nous nous attardâmes après dîner. Quand nous nous séparâmes, un des convives, député à l'Assemblée nationale, se leva et dit avec une certaine solennité : « *Le peuple chinois veut la paix. Mais si on l'attaque, il agira — selon les propres paroles du président Mao — comme autrefois, lorsqu'en 1927 Tchang Kaï-chek lança son offensive contre-révolutionnaire.*

« *Alors le Parti communiste et le peuple chinois se redressèrent, essuyèrent les taches de sang qui maculaient leurs corps, enterrèrent leurs camarades morts et poursuivirent la lutte* ».

Puis il se détendit et conclut :

« *Mais les impérialistes réfléchiront. Depuis 1927, les pays socialistes ont rattrapé et, en quelques domaines, dépassé, le potentiel militaire adverse. Et il existe enfin à la guerre une autre parade que la guerre : les peuples se réveillent.* »

A Pékin, l'hôtel des Chinois d'outre-mer, énorme et banale bâtisse enserrée dans le quartier des Légations, dispose de deux salles à manger. L'une, au rez-de-chaussée, pour la cuisine chinoise ; l'autre, au septième étage, pour la cuisine dite « internationale ». A midi, celle-ci regorge de clients pressés — bousculés, on le devine, par un emploi du temps rigoureux. Ce sont les étrangers de la catégorie « touriste » venus en Chine pour les raisons les plus diverses (échanges intellectuels ou artistiques, affaires, rencontres syndicales, etc.) à l'exception d'une seule, trop futile ou trop suspecte pour mériter un visa : le tourisme. L'hôtel des Chinois d'outre-mer leur est affecté comme l'hôtel de Pékin l'est aux invités du gouvernement et de l'Institut de politique étrangère (y logent également des fonctionnaires de l'administration centrale, des cadres nationaux du parti, des dirigeants de province en déplacement dans la capitale). A moins d'un déjeuner ou d'un dîner organisé à l'extérieur par le comité qui les reçoit et les pilote, ils y prennent tous leurs repas.

Convié par mon ami F. de Gr., j'ai participé plusieurs fois à ce rendez-vous de vingt peuples autour de l'aile de poulet, du morceau de charcuterie, de la botte de radis, du bol de riz et du pot de bière qui composaient ordinairement, en cette fin d'hiver, un menu dont l'art culinaire passe-partout justifiait le label « international ». Parmi d'autres, des Russes, des Allemands, des Roumains, des Vietnamiens, des Birmans, attablés par trois ou quatre, bavardaient à voix basse. Deux groupes surtout attiraient l'attention : une trentaine de Cubains, hommes et femmes, bruyants, animés, secoués de rires, et, contrastant avec cette agitation, un cercle d'Africains noirs qui, tournés vers l'un d'entre eux, loquace et hiératique, l'écoutaient sans interrompre, oubliant presque de manger.

Une redoutable séduction

De Moscou à Irkoutsk, j'avais voyagé de conserve avec deux Poméraniens au chapeau vert-pomme posé droit sur une nuque rasée, et, ni pendant le vol ni pendant les escales, nous n'avions échangé un mot. Pourquoi, nous rencontrant là de nouveau, dans cette salle de restaurant, et plusieurs jours après notre plongée dans le monde chinois, nous sommes-nous serré la main, comme de vieilles connaissances, et sans autre présentation, avons-nous entamé une conversation qu'un anglais aussi rocailleux d'un côté que de l'autre ne facilitait guère ? Trois semaines plus tard, je devais observer la même réaction alors qu'à Bangkok j'attendais mon tour au guichet d'Air France pour les formalités du départ. De jeunes Russes me précédaient. Tout de suite ils me sourirent, me demandèrent d'où je venais, m'expliquèrent qu'ils rentraient chez eux après un long stage technique en Asie. Délaissant les Samois, les Cambodgiens, les Indiens et les Iraniens qui prenaient également notre « Boeing », ils paraissaient trouver un vrai plaisir à parler entre soi, je veux dire, entre Européens. Je n'avais eu cependant qu'à me louer de l'accueil de mes correspondants chinois qui n'avaient ménagé aucune attention, aucune gentillesse pour rendre mon voyage aussi agréable qu'il était instructif. De même, c'est avec enthousiasme que ces jeunes ingénieurs soviétiques évoquaient le travail qu'ils venaient d'accomplir. Il n'y avait, il ne pouvait y avoir entre nous le moindre soupçon de cette complicité vaniteuse qui rassemble les Blancs en pays de « couleur ». Mais nous étions comme soulagés de pouvoir partager nos impressions, tout naturellement communes, sur l'extraordinaire phénomène chinois dont nous éprouvions au même degré la redoutable séduction. Mes deux Poméraniens de l'hôtel des Chinois d'Outre-Mer avaient sans doute ressenti quelque chose de semblable. Ils m'ont désigné du regard les Birmans, les Cubains, les Noirs et ils ont simplement dit : « *Les Nations Unies sont ici* ».

L'importance et la variété des délégations étrangères qui circulent à Pékin sont, en effet, démonstratives. Elles soulignent qu'en moins d'un an la Chine a successivement signé des traités d'amitié et de non-agression mutuelle avec le Yemen, la Birmanie, le Népal, l'Afghanistan et la Guinée ; qu'elle a établi des relations diplomatiques avec Cuba et le Mali, publié des déclarations communes avec le G.P.R.A., le Soudan et le gouvernement

La semaine prochaine :

La Chine et l'U.R.S.S.

ET L'AMERIQUE

lisation de Souvanna Phouma ; reçu Ferhat Abbas, Sekou Touré, Norodom Sihanouk, Che Guevara (Cuba), Malan Tanko Yakasai (Nigeria), Mungungo (Congo), Anselme (Madagascar) et plus de cent autres personnalités originaires de quinze pays d'Amérique latine (Venezuela, Uruguay, Pérou, Panama, Mexique, Haïti, Honduras, Cuba, République dominicaine, Chili, Colombie, Brésil, Costa Rica, Bolivie et Argentine) ; que ses universités accueillent des milliers d'étudiants accourus des cinq continents ; qu'elle offre des salles supérieurement équipées et d'un confort ultra-moderne aux congrès scientifiques, syndicaux, culturels ; qu'elle ouvre ses théâtres aux troupes de spectacle, opéras ou baladins, du monde entier.

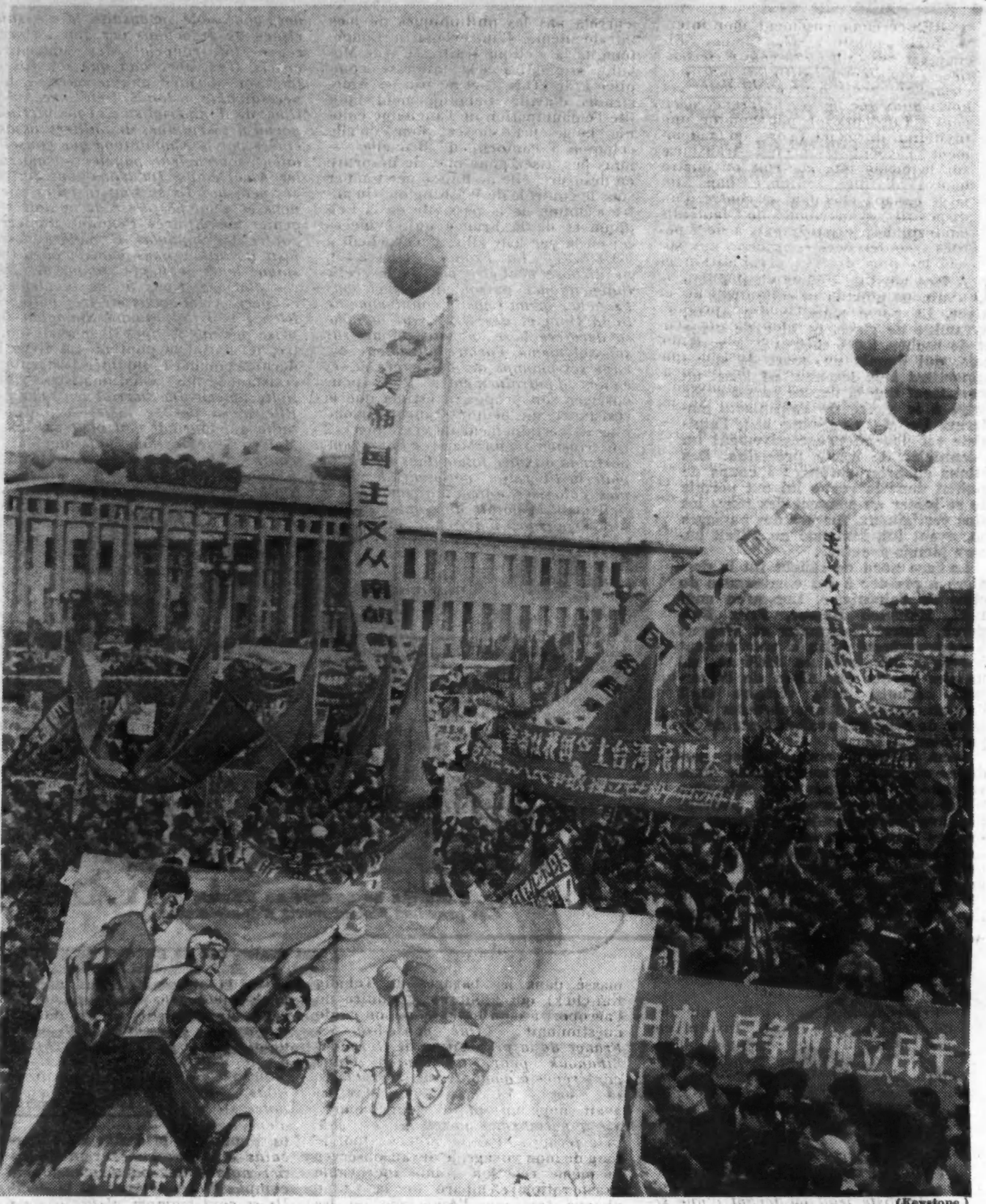
Parallèlement à la venue chez elle de ces visiteurs, elle envoie chez eux ses diplomates, ses assistants techniques, ses commerçants et ses agents. Les colonnes du journal Hsin hua (Chine nouvelle) contenaient régulièrement, fin janvier, des dépêches consacrées à la réception de la mission chinoise à la foire de Conakry par les autorités guinéennes et aux échanges amicaux qui ont présidé à l'installation de l'ambassade chinoise à Bamako. Depuis l'assassinat de Lumumba, la Chine agit directement à Stanleyville et s'est empressée de reconnaître le gouvernement Gizenga. Présente en Afrique et en Amérique latine pour la première fois de son histoire, elle peut considérer l'ampleur du terrain conquis. Est-ce la parade annoncée par mon commensal de Shanghaï : *« Les peuples se réveillent »* ?

Mao et son Parti ne joueront pas le sort de la Révolution sur le coup de dés d'une guerre atomique. Par là ils rejoignent la thèse russe. Toutefois, l'évolution de la Chine ne s'est pas accomplie dans le même contexte que celle de l'U.R.S.S. Elle est passée non seulement de la société capitaliste à la société collectiviste, mais encore de la tutelle coloniale à l'indépendance. Cette expérience l'incite à accepter plus aisément la « guerre froide » qui oblige à la vigilance et accroît le dynamisme révolutionnaire. Mais elle ne veut pas de la « guerre chaude ».

Sans bouger

Plus que tout autre pays au monde, elle a connu les ravages, les drames, les misères de la guerre. Pendant trente ans, des armées obéissant à trois pouvoirs concurrents campés sur son sol se sont affrontées. Des millions d'hommes ont péri de la plus atroce manière, brûlés vifs dans les locomotives de Shanghaï, déportés dans les mines du Mandchoukouo, torturés dans les prisons. La femme et le frère de Mao exécutés par le Kuomintang. Son fils tué en Corée. Les familles des chefs communistes retenues comme otages et décimées. Passionnée par son édification socialiste, elle n'en distraira aucune énergie. A moins que... A moins que, désirant étouffer l'expansion révolutionnaire qui, partie de Russie, a pris le relais en Chine, et gagne maintenant toutes les terres où vivent et travaillent des peuples opprimés, l'Occident ne resserre encore davantage son blocus — au risque de provoquer une sortie en force de la nation assiégée. L'Occident perd du terrain. Depuis quinze ans, il a concédé la moitié de l'Europe. L'Afrique s'éloigne. Et il découvre aujourd'hui, avec stupeur, que l'adversaire a pris pied dans sa zone de sécurité, l'Amérique du Sud. Il lui faut réviser ses moyens et ses perspectives.

Le choc dû à l'élection du président Kennedy était-il déjà amorti quand je suis arrivé en Chine ? Les dirigeants chinois, limitant leurs commentaires, faisaient mine de n'y attacher qu'un intérêt modéré. Souhaitaient-ils au surplus tellement que les erreurs dont ils profitent soient redressées par la nouvelle direction américaine — dans la mesure évidemment où ces erreurs ne débouchent pas sur la guerre ? Sans bouger, la Chine a gagné une bataille au Laos. L'ennemi a un doigt coupé. Analysons le processus : pendant quelques mois, les Etats-Unis proclament comme un dogme que la présence du Pathet-Lao communiste au sein du gouvernement royal constituerait une atteinte intolérable à l'équilibre mondial. Ils suscitent Phoumi, Boun Oum. Ils récusent Phouma et Norodom Sihanouk. Pour gagner l'adhésion populaire, ils prennent le masque du nationalisme, favorisent la revendication de Boun Oum sur la base française de Seno et ne bougent pas quand l'ambassade de France est investie. Leur intervention directe, concours militaire et appui financier, fournit au Parti communiste chinois l'aliment d'une propagande qui lui vaut la sympathie des pays non communistes de l'Asie du Sud-Est.



(Keystone.)

Un meeting anti-américain a Pékin.
« Il vaut mieux lui trancher un doigt que le blesser aux dix doigts. »

Il est aisé à cette propagande de semer l'inquiétude parmi des populations récemment libérées des tutelles coloniales : ce qui se passe au Laos peut se passer chez elles. Instinctivement elles cherchent un point d'appui auprès du plus puissant de leurs voisins. Et la Chine négocie aussitôt avec les rois, les dictateurs et les réactionnaires, qu'elle rassure tandis que l'Occident les inquiète.

D'abord à Washington

Or, voilà qu'un jour, Phoumi, leur protégé, rencontre Phouma, le neutraliste. D'un commun accord, les deux hommes *« condamnent les ingérences étrangères »*, demandent *« l'aide d'une commission internationale »* et proclament *« la nécessité de la réconciliation nationale avec... le Pathet-Lao »* — dont les revendications avaient précisément motivé le *non possumus* américain ! La Chine aurait tort de se plaindre. Elle se donne pourtant le luxe de protester contre l'entrevue Phoumi-Phouma. Sans doute attend-elle le prochain épisode... Ainsi se poursuit une opération dont le seul résultat aura été d'amoindrir l'Occident.

Mais si elle tisse sa toile dans toutes les directions, la République Populaire veille en même temps à ne pas multiplier inutilement les risques de crise aiguë. A la conquête idéologique des peuples sous-développés, elle applique la tactique militaire de Mao qui lui assura la victoire contre les Japonais et Tchang Kaï-chek. *« Dans la guerre, les batailles ne peuvent être livrées qu'une à une et l'ennemi ne peut être écrasé qu'unité par unité. Les usines ne peuvent être bâties qu'une à une, les paysans ne peuvent labourer la terre que parcelle par parcelle. Il est chimérique de ne faire qu'une bouchée de l'ennemi. Il vaut mieux lui trancher un doigt que le blesser aux dix doigts. »* Sa diplomatie obéit, comme le reste, à ces trois règles d'or : ne livrer les batailles qu'une à une ; appliquer à chacune l'effort maximum ; savoir attendre. En s'y tenant rigoureusement, elle avance à coup sûr. C'est ainsi que, demain, elle tiendra d'un vote majoritaire de l'Assemblée générale de l'O.N.U. ce que l'Occident voulait lui faire chèrement payer : la restitution de son siège. A cette fin, elle n'aura altéré en rien sa position de principe : il n'y a pas deux Chines. Autant que je puisse en juger, elle ne cédera pas sur Formose, elle continuera sa progression à travers l'Afrique et, en accord avec l'U.R.S.S., elle tournera les Etats-Unis en exploitant contre eux la révolte (qui mûrit lentement) des masses d'Amérique du Sud. Pressent-elle, cependant, qu'avec le renouveau des cadres américains et sous l'impulsion du jeune président des Etats-Unis, l'échiquier mondial va se modifier ?

A Shenzhien, ville frontière entre Canton et Hong-Kong mes amis chinois me disaient au revoir. Pour secouer l'émotion d'un départ pour l'autre bout du monde je plaisantai à demi : « Peut-être viendrez-vous bientôt à Paris ? ». L'un d'eux répondit : *« Nous en aurions une grande joie »* — puis, avec un indéfinissable sourire, il reprit à son compte ce que m'avait déclaré quelques jours plus tôt un haut personnage du parti : *« Des Chinois communistes à Paris, pourquoi pas ? Mais qui sait ? Ils s'arrêteront peut-être, d'abord, à Washington. »*

FRANÇOIS MITTERRAND.

UN VOYAGE MAGNIFIQUE...
...MAINTENANT A VOTRE PORTÉE !
CROISIÈRE AUX TERRES SAINTES ET PAIENNES
m/s "CABO SAN ROQUE"
18.000 tonnes - Entièrement climatisé
30 Juillet - 12 Août
GRÈCE - TURQUIE - RHODES
LIBAN - JÉRUSALEM - ISRAEL
Prix à partir de N.F. 700 de Marseille à Marseille
Renseignements et Inscriptions :
Toutes Agences de Voyages agréées et
LUCIEN RODRIGUES-ELY S.A.
Agents Maritimes depuis 1826
PARIS — 11, rue Tronchet, 11 — ANJ. 53-39 - 57-95
MARSEILLE — 5, rue Beauvau, 5 — Tél. 20-81-40

ALPINISME

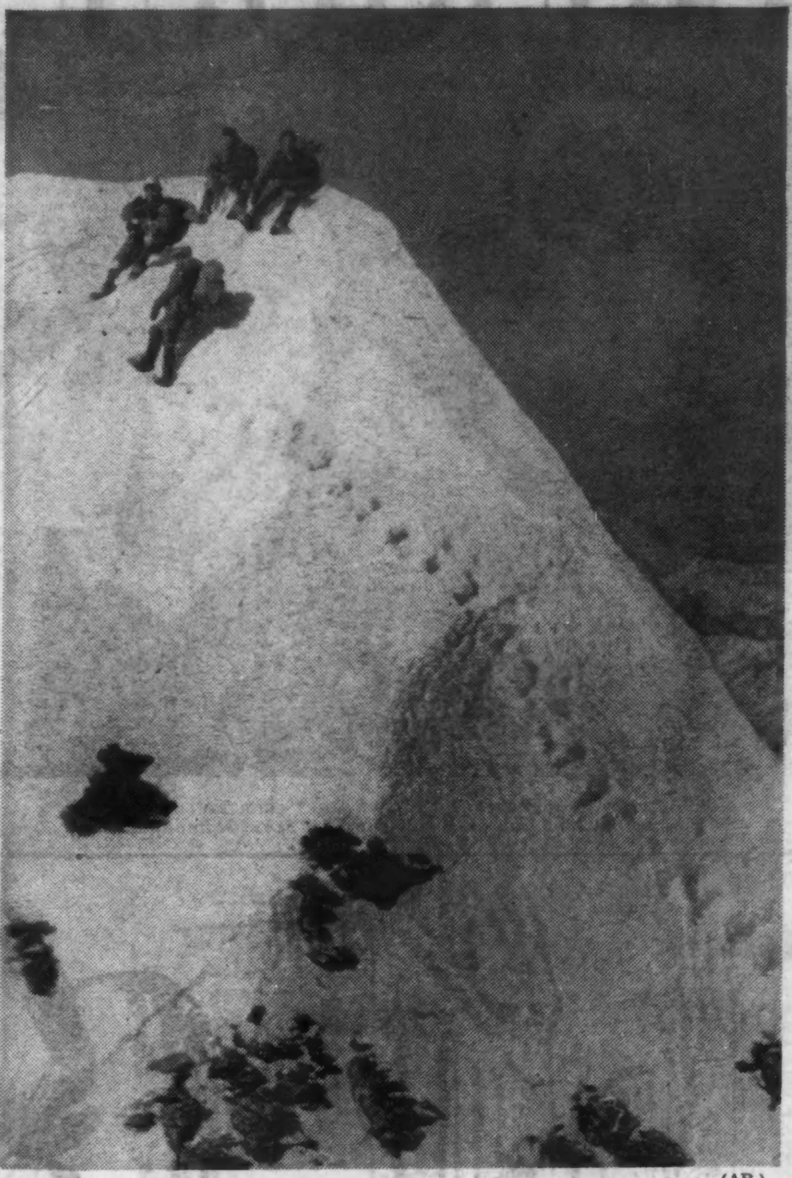
La patrouille du ciel

● ***La « première » hivernale de la face nord de l'Eiger racontée par un spécialiste de l'alpinisme, Serge Lang, qui en a suivi les péripéties au télescope.***

LA face nord de l'Eiger vient d'être vaincue pour la première fois en hiver. La paroi maudite des Alpes, pyramide de glace, ce bloc de neige et de roches, 2.000 mètres à la verticale, qui depuis un quart de siècle appartient à la légende, est aussi un monument que la nature paraît avoir érigé à la gloire de l'alpinisme moderne. Depuis vingt-cinq ans, l'alpiniste est devenu progressivement un mécanicien de haute précision. Des pitons en acier enfoncés à coups de maillet dans la roche lui ont permis de se hisser au sommet des murs les plus vertigineux, forçant des passages où, avant lui, l'homme ne s'était encore jamais aventuré.

La face nord de l'Eiger fut la dernière à résister à ces commandos de choc de l'alpinisme. Lorsqu'en août 1937, Heinrich Harrer, Fritz Kasparck, Auterl Heckmaier et Wiggerl Vorg trouvèrent enfin la voie menant à l'Eiger qui, avec ses 3.970 m., est un des géants des Alpes de l'Oberland bernois, cette victoire était l'aboutissement d'innombrables défaites de ceux qui avaient tenté de les précéder.

Dans la paroi nord, l'échec pardonne rarement. Prisonniers des murs verglacés, accrochés à d'étroites plates-formes rocheuses, ne pouvant plus avancer ni reculer, implorant un secours impossible à des sauveteurs impuissants qui se bouchaient les oreilles pour ne plus entendre leurs cris, les premiers aventuriers de l'Eiger sont morts d'épuisement. D'autres disparurent, balayés par une de ces avalanches de glace et de pierres qui, en été, déferlent le long des arêtes de la pyramide. Ces arêtes, après chaque échec, se hérissaient de nouvelles appellations, points de repères tragiques menant du « Passage Hinterstoisser » au « Bivouac de la Mort ».



(AP.)

L'ARRIVÉE AU SOMMET DE L'EIGER.
Les premiers étaient morts d'épuisement.

« L'Araignée »

Les étapes que le destin avait inscrites dans la paroi menèrent finalement Harrer et ses compagnons vers le sommet. Ni les drames, ni la décision des guides de la région de ne plus porter secours aux victimes de l'Eiger, ni même le décret du Conseil d'Etat bernois interdisant l'accès de la face nord ne réussirent à enrayer la compétition dont ce mur était l'enjeu. La « première » de Heinrich Harrer acheva d'attirer vers l'Eiger les meilleurs varapeurs et alpinistes du monde. On connaissait désormais la voie d'accès dont « l'Araignée » constituait le passage-clé. Avec un matériel sans cesse perfectionné, les amants de la face nord brûlèrent les étapes. Là où les premiers avaient mis trois jours, leurs successeurs forcèrent bientôt le passage en moins de vingt-quatre heures.

Parfois, il est vrai, la montagne se vengeait. En 1957, quatre hommes, les Allemands Gruther Nothturst et Franz Mayer ainsi que les Italiens Stephano Longhi et Claudio Corti, furent surpris par la tempête. En dépit d'un mouvement de solidarité des meilleurs alpinistes européens, de Lionel Terray à Heinrich Harrer, seul Claudio Corti fut sauvé. Longhi resta hors d'atteinte pour les sauveteurs descendus du sommet au moyen d'un filin en acier. Quant aux deux Allemands, ils avaient disparu dans ce désert vertical.

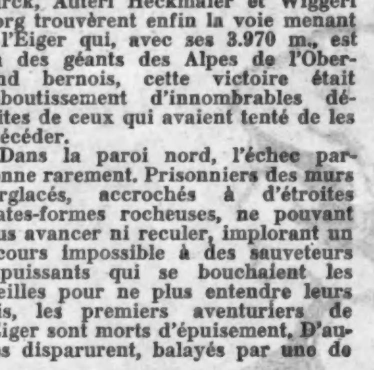
En dépit de ce drame, la voie resta ouverte. Jamais encore, toutefois, la paroi n'avait été vaincue en hiver. Les plus téméraires reculaient devant les problèmes que posait une telle entreprise. Tous cependant y songeaient. Depuis deux ans, chaque hiver, Toni Hiebeler, trente et un ans, journaliste spécialisé dans l'alpinisme, venait régulièrement à Grindelwald et à la Petite Scheidegg, les deux points de départ de toutes ces expéditions vers l'Eiger. Hiebeler y venait sous le prétexte de faire du ski. En fait, tous ses amis savaient qu'il rôdait autour de la face nord. Armé de jumelles, un carnet de notes à la main, il arrachait minutieusement ses derniers secrets au mur triangulaire, dont la voie d'accès estivale lui apparaissait brouillée par une carapace de glace et de neige. Il avait également trouvé ses compagnons pour l'aventure qu'il préparait, deux Allemands et un Autrichien : Andreas Mannhardt, vingt-deux ans, ouvrier dans une scierie bavaroise ; Anton Kinshofer, vingt-sept ans, menuisier, et Walter Almberger, vingt-huit ans, mineur.

Un crochet spécial

Lorsqu'ils se décidèrent dans le plus grand secret à attaquer la paroi, ils avaient fait le bilan de leurs chances. Dans le jeu dramatique qu'ils engagaient, leurs atouts matériels étaient solides. Ils connaissaient la paroi pour l'avoir franchie à plusieurs reprises en été. Enfin, au cours des six mois précédant leur tentative, ils s'étaient préparés plus durement qu'un athlète briguant la médaille d'or du marathon des Jeux Olympiques. Depuis le 1er septembre, abandonnant leurs lits, ils dormaient chaque nuit à la belle étoile dans leurs sacs de couchage, et cela par n'importe quel temps. Hiebeler avait en effet calculé : « *Il nous faudra passer six à huit nuits dans la paroi. Si nous ne parvenons pas à récupérer en dormant, nous échouerons d'épuisement.* »

Cet entraînement se révéla judicieux. A l'exception des deux dernières nuits qu'ils passèrent dans de mauvaises conditions, accrochés à des pitons d'acier, à 1.800 mètres au-dessus du vide, par 15 à 20° au-dessous de zéro, les quatre hommes dormirent d'un profond sommeil. Jeudi, ils reprirent même leur montée vers « l'Araignée » si tardivement que ceux qui les observaient au télescope crurent un moment l'expédition enrayée par quelque incident grave. En réalité, les quatre hommes dormaient à poings fermés dans le bivouac creusé dans la neige et ne s'étaient pas réveillés.

En février, Toni Hiebeler et ses camarades avaient achevé leur entraînement physique en couvrant chaque jour une vingtaine de kilomètres dans la neige poudreuse. Leur matériel était également perfectionné : duvet ultra-léger, sac en nylon dont ils se recouvraient la nuit, chaussures spéciales avec semelles en vibram qu'ils enfilaient par-dessus de minces bottes fourrées, crampons spéciaux munis de dix pointes en acier, un pic à glace et une sorte de crochet de leur invention qui leur permettait d'assurer certains passages avec leurs mains.



Si vous travaillez toujours à 8 et sur 1/50, vous n'avez pas besoin de l'ALPA!

par Georges Caspari

Mais si votre vocation vous appelle à la recherche de photographies plus étudiées, alors mieux vaudrait vous poser quelques questions :

1) Tel qu'il est, votre appareil actuel est-il à la limite de ses performances ou pourrez-vous, un jour ou l'autre, par l'achat d'instruments et d'accessoires souvent sensationnels, en *multiplier* à l'infini les possibilités d'expression photographique ?(Prenons un exemple : s'il vous faut entrer dans la cage aux lions pour obtenir un bon rapport de grandeur de leur gueule sur le négatif... mieux vaudrait sans doute que votre appareil vous offrît un autre objectif de plus longue focale, non ?)

Réponse : l'ALPA vous offre toute la *diversité* optique qui s'accorde à la *diversité* même des aspects de la chasse photographique. 13 objectifs, actuellement, du grand angle (architecture, panoramas en montagne) aux téléobjectifs (photos d'oiseaux et d'animaux en liberté) — presque tous avec présélection automatique du diaphragme !

2) Allons plus loin : tel qu'il est, si vous passez du noir/blanc à la prise en couleurs, votre appareil vous donne-t-il toutes garanties ? C'est maintenant la question du *reflex* qui se pose ! Avec la visée *reflex*, vous étudiez sur le dépoli l'image exacte que le « clic » enregistrera — cadrage, netteté et surtout harmonie des couleurs (très important !). L'ALPA vous est normalement livré soit avec un Switar 1 : 1,8/50 mm, soit avec le merveilleux Macro-Switar 1 : 1,8/50 mm qui vous permet de descendre jusqu'à... 17,5 cm de votre sujet ; avec ces deux objectifs à présélection totalement automatique de la maison suisse Kern, vous cadrez « grand ouvert » sur un dépoli si lumineux que votre lion de tout à l'heure paraît prêt à « bondir sur vous » (sic, un chasseur de tigres). Mais ce n'est pas tout : rien n'est plus piteux qu'un lion sans crinière. Avec l'ALPA, pas de ces massacres, pas de lions chauves, jamais ! L'ALPA ignore la parallaxe et ne vous oblige jamais à corriger par des masques le cadrage stupide d'une belle diapositive.

3) Dernière question pour aujourd'hui : avez-vous remarqué, même et surtout en vacances sur la Côte d'Azur, qu'on se repent toujours d'avoir raté une photo, la meilleure ! Pas le bleu de la mer (ah ! qu'elle est bleue, et je n'ai pas de filtre !), mais... un sujet mal éclairé : le marché aux poissons (qu'il y faisait sombre !) ou la chapelle de Jean Cocteau (que le mur était proche, pas de recul !).

Voilà pourquoi n'importe quel appareil vous permet de vous en tirer à 8 et au 1/50 sous un ciel d'été... mais vous ne rapporterez que des images qu'on trouve sur toutes les cartes postales à 40 centimes.

(A suivre dans *L'Express* du 13 avril.)

Import. : SABINE S. à r. l., boîte postale 138, Nice (Alpes Maritimes).

VACANCY

Important Executive Appointment Carrying Top Salary

Applications are invited from qualified and experienced men of character and outstanding personality for appointement as Sales Co-ordinator (United Kingdom and Europe) for the South African Co-operative Citrus Exchange Limited.

This is an important and responsible new post and only men possessing a sound knowledge of business organisation and methods, particularly on the marketing side need apply. English essential and ability to speak other foreign languages will be a recommendation.

The successful applicant will be paid a minimum inclusive salary of £ 5,000 per annum, depending on qualifications and experience, and will be provided with a suitable motor car and will enjoy other fringe benefits.

Applicants may be required to appear before a committee in Pretoria, if so requested, in wich event the full cost of one first class return fare by air from and to his normal domicile will be paid by the Company.

Applications should in the first instance be made in the applicant's own handwriting and should state his age, marital status, academic qualifications, past experience, knowledge of foreign languages, and should include at least two recent testimonials.

Applications will be treated in the strictest confidence and should be enclosed in envelopes marked « Confidential » and posted to the undersigned to reach him by or before 22nd March 1961.

General Manager, S. A. Co-operative Citrus Exchange, Limited P. O. Box 1158
Pretoria, South Africa

LES QUATRE VAINQUEURS DE L'EIGER, APRÈS LEUR EXPLOIT (*). (A.P.)
Un entraînement plus dur que pour les Jeux Olympiques.

Ils avaient, en outre, 240 mètres de cordes.

Hiebeler avait aussi minutieusement étudié la question météorologique. On lui avait assuré que le début du mois de mars était particulièrement propice. L'expédition n'était en effet possible que pendant une période de beau temps. La moindre chute de neige aurait transformé la face verticale, d'une hauteur de près de 2.000 mètres, en un immense couloir d'avalanche.

Chacun portant 20 kg de matériel, les quatre hommes s'engagèrent une première fois dans la paroi le 27 février. La neige étant imparfaitement stabilisée, ils renoncèrent le même jour. Le 1er mars, ils remettaient ça. Après un premier bivouac, ils renoncèrent une seconde fois, le temps s'étant gâté. Le lundi 6 mars, à 4 heures du matin, à la lueur de leurs lampes frontales, commença leur troisième tentative. Cette fois, ils allèrent jusqu'au bout. Seul Kaspar Vonallmen, l'hôtelier de la Petite Scheidegg, était au courant du projet, mais dès le deuxième jour des touristes les repérèrent et mercredi matin la nouvelle s'étala à la première page de tous les journaux suisses, allemands et autrichiens : « *Quatre hommes tentent la première hivernale de la face nord.* »

10.000 spectateurs

Se nourrissant d'aliments concentrés à base de fruits pendant le jour, se préparant chaque soir un repas chaud avec du lard, luttant contre la soif en suçant des morceaux de glace qu'ils mélangeaient avec des pastilles contre la toux, les quatre hommes, séparés par une longueur de corde d'une quarantaine de mètres, avançaient lentement, mais sûrement, suivis au télescope par une foule de curieux attirés par l'exploit ; grossissant chaque jour, elle atteignit dimanche, sur la seule plate-forme de la Petite Scheidegg, le chiffre effarant de 10.000 spectateurs.

En dépit de leur préparation méticuleuse et des innombrables reconnaissances qu'il avait entreprises, Toni Hiebeler, le chef de l'expédition, a reconnu par la suite qu'il s'était trouvé sur un terrain inconnu, face à des difficultés qu'il ne soupçonnait pas. Là où il croyait avoir affaire à de la roche nue, ses camarades et lui durent escalader des parois recouvertes d'une épaisse couche de glace. « *A chaque mètre que nous progressions,* devait déclarer dimanche Hiebeler, *je notais la voie à suivre pour sortir rapidement de la paroi.* »

Si, au début, les difficultés s'accumulèrent devant eux, dès le troisième jour, des passages qui, en été, sont réputés dangereux, se révélèrent miraculeusement plus aisés. A deux reprises, des igloos creusés à coups de pic dans la neige leur fournirent des abris

→

(*) De gauche à droite, Tony Heibeler, Anton Kienhofer, Anton Mannhardt et Walter Almberger.

LES JEUNES ADOPTENT LA MODE BRUMMELL JUNIOR

"Brummell" Jr

"AU PRINTEMPS"

Blazer bleu, droit ou croisé, boutons dorés, fentes côtés, draperie anglaise

99 nf

Pantalon flanelle anglaise grise, baguettes côtés, bas droit

49 nf

3ème étage, Magasin Brummell

La marche du temps

relativement confortables. Enfin, le jeune Andreas Mannhardt confirma sa classe dans tous les passages glacés. Au télescope, je le vis franchir seul une cheminée de glace verticale d'une dizaine de mètres de haut, s'aidant de ses seuls crampons qu'il plantait de ses mains dans la paroi, assurant ainsi la montée de ses camarades après un effort de près de trois heures.

La crise

Alors qu'à leurs pieds, 1.800 mètres plus bas, les pistes sur lesquelles glissaient des centaines de skieurs, étaient inondées de lumière, les quatre héros de la paroi nord ne voyaient le soleil qu'une demi-heure avant la tombée de la nuit. Durant le jour, ils restaient dans l'ombre du mur qu'ils rêvaient de conquérir. Parfois, les échos de la vie qu'ils avaient abandonnée montaient vers leur désert glacé : skieurs faisant la queue au pied du téléski du Lauberhorn, train grimpant vers la Petite Scheidegg, voitures roulant au fond de la vallée.

Pour retrouver tout cela, il leur fallait gagner la corniche de neige qui les dominait à 3.970 m. d'altitude. A partir du troisième jour, pour eux, le salut passait par ce sommet. « *Jusqu'au bout,* déclara Mannhardt, *nous avons été torturés par la pensée que nous pourrions échouer.* » Vendredi, après quatre jours et trois nuits passés dans la paroi, ce fut la crise. Le ciel, sans nuages jusque-là, se boucha. Des nuages s'accrochèrent à leur mur, il se mit à neiger et le vent soufflait en rafales. Accrochés à des pitons d'acier, ils ne fermèrent pas l'œil de la nuit.

Le lendemain, le beau temps était de nouveau là. Jetant alors toutes leurs forces dans la bataille, ils brûlèrent les étapes. Alors qu'on croyait qu'ils mettraient deux jours pour franchir « l'Araignée », ils forcèrent ce passage en quelques heures.

Pour la patrouille du ciel, le plus dur était fait. Dimanche, après sept jours et six nuits passés dans la paroi, ils se hissaient au sommet. Il était 10 h. 45. Les quatre hommes s'embrassèrent, descendirent vers une corniche et là, dans le soleil enfin retrouvé, ils se mirent torse nu et se frictionnèrent avec de la neige pour ressentir le plaisir dont ils avaient perdu l'habitude de se laisser réchauffer par les rayons d'un soleil printanier.

Mieux que l'Himalaya

Ils avaient gardé assez de ressources pour décider aussitôt de retourner chercher, dans les jours suivants, le corps d'un des Allemands disparus l'été 1957, lors de la dernière catastrophe de l'Eiger, et que le photographe suisse Sigi Maurer avait découvert en développant une photo de la cordée prise au téléobjectif. Un vol de reconanissance en « rase-roc » de l'alpiniste suisse Robert Sailer devait révéler plus tard qu'il ne s'agissait que d'un rocher à forme humaine.

A leur retour à la Petite Scheidegg, tous les vainqueurs de la paroi nord, des alpinistes célèbres comme Heinrich Harrer, jusqu'aux plus obscurs, étaient là pour les accueillir. Heinrich Harrer n'avait pas attendu leur descente pour déclarer à tous les micros : « *Toni Hiebeler et ses trois compagnons viennent de réaliser dans le domaine de l'alpinisme le plus grand exploit de tous les temps. Ce qu'ils viennent de faire dépasse même les victoires obtenues dans l'Himalaya.* »

Mais ceux qui ont suivi la terrible aventure savent aussi que les quatre hommes ont lancé un véritable défi au destin. La moindre perturbation atmosphérique aurait transformé en drame cette aventure sans précédent dans laquelle d'autres se préparent d'ores et déjà à se lancer.

SERGE LANG.

CECI NE SE TROUVE DANS AUCUN LIVRE :

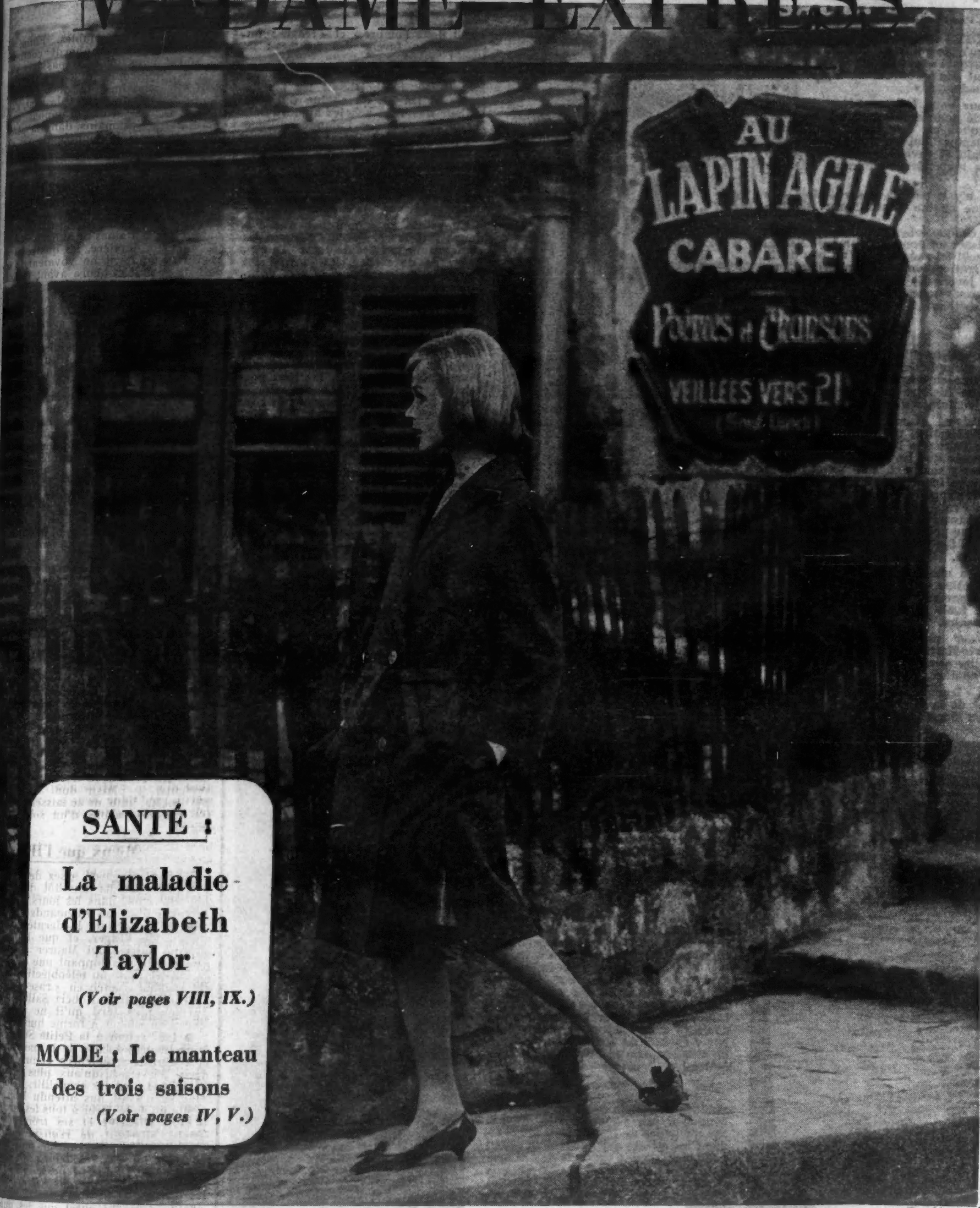
Méthode d'Harmonie Conjugale et Familiale

par Paul Chanson, psycho-sexologue

- Harmonie physique
- Régulation des naissances
- Initiation des enfants

Une solution à chacun de vos problèmes personnels est proposée dans une documentation très complète. Envoi gratuit de cette documentation sous pli rigoureusement discret, sur simple demande à M. Paul Chanson (service 200), 25, rue d'Astorg, Paris (8e). (Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi).

MADAME EXPRESS



SANTÉ :

La maladie d'Elizabeth Taylor

(Voir pages VIII, IX.)

MODE : Le manteau des trois saisons

(Voir pages IV, V.)

(Dambier.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Demandé*** à la R.A.T.P. pourquoi les écoliers devaient avoir au moins 14 ans pour bénéficier de la nouvelle carte demi-tarif métro-autobus. On a surtout pensé à ceux qui vont à l'école primaire de leur quartier jusqu'à 14 ans et entrent ensuite dans des écoles d'apprentissage ou techniques. Pour l'instant, les lycéens de moins de quatorze ans payent donc plein tarif. Mais, d'ores et déjà, la R.A.T.P., assaillie de demandes, étudie le moyen de les faire bénéficier du même avantage. Pour les autres, Madame Express rappelle qu'ils doivent se procurer une demande auprès de leur établissement scolaire et la déposer remplie avec deux photos et 2 NF au centre ouvert à la station Cluny.

● ***Enroulé*** en sautoir des chaînes dorées à maillons différents, vendues au mètre, pour égayer les blouses et tricots de printemps : de 3 à 9,50 NF le mètre. (Guilhermine, 24, rue Saint-Sulpice.)

● ***Verni*** la nouvelle exposition américaine qui s'est ouverte jeudi aux Galeries Lafayette. Première constatation : la France a pratiquement rattrapé le retard considérable qu'elle avait encore il y a cinq ans sur les Etats-Unis dans le domaine de la vie pratique. Mais l'effort américain porte maintenant sur le raffinement et l'esthétique. Madame Express a noté particulièrement :

— un ouvre-boîte électrique : en forme de boîte oblongue, il se fixe au mur ou se pose sur une table, la boîte s'y accroche par un aimant et tourne toute seule grâce au moteur (99 NF) ;

— un plateau-repas chauffant pour enfant. Il comporte trois compartiments et une résistance électrique avec rhéostat (95 NF) ;

— des casseroles électriques en aluminium : le thermostat est placé au bout du fil, de façon à pouvoir être enlevé pour le nettoyage. 2 litres : 150 NF ; 3 litres 1/2 : 169 NF ;

— une série de fonds d'évier en caoutchouc crème : l'un d'eux se pose à cheval sur la paroi de séparation entre les deux bacs et évite la casse au moment du rinçage (9 NF) ;

— des pantalons en satin de coton très fuselés en noir, beige, mandarine, turquoise (60 NF) et une tunique décolletée bateau à bandes multicolores assorties (10 NF).

QUATRE GRANDS FONT LE PRINTEMPS

TOUTES les femmes, même lorsqu'elles ont dépassé l'âge des « pourquoi » et des « comment », se posent des questions dès qu'il s'agit de mode.

Vous vous êtes peut-être déjà demandé comment cette mode naissait, pourquoi un coloris ou une forme longtemps oubliés réapparaissaient soudain et envahissaient en quelques jours toutes les vitrines de la capitale ?

Il n'y a pas de hasard. Mais une longue chaîne d'intuition et de travail.

A chaque échelon on trouve un spécialiste : un homme qui a « du flair », un goût très sûr, qui est un peu devin (il faut prévoir l'imprévisible), un peu joueur (il faut miser et prendre de gros risques), et très amoureux de son métier.

Le collectionneur

Le petit tailleur que vous admirez par exemple dans la vitrine de Marie-Martine en ce printemps 1961, a une longue histoire en quatre actes et... des centaines de tableaux.

D'abord pourquoi est-il là, chez Marie-Martine, rue de Sèvres, c'est-à-dire dans une boutique tellement renommée que les femmes les plus célèbres y sont « chez elles » et passent presque inaperçues ? Ici l'homme de génie s'appelle Frédérico. Il sait quelle petite robe conviendra à la femme de l'ambassadeur, quel tailleur doit porter une princesse ou quel manteau du soir il faut conseiller à une vedette de l'écran.

Il a choisi toutes les pièces de sa collection comme... un collectionneur. Chacune est une pièce rare, élue pour une foule de raisons souvent indéfinissables.

Pour personnaliser ses modèles, Marie-Martine a créé un service-atelier semblable à celui des maisons de couture.

La femme séduite par « le petit tailleur de la vitrine » pourra choisir le tissu dans lequel il sera réalisé. La

(Seeberger.)
EN RATINE DE LAINE BLANCHE.
Le manteau droit et ceinturé.

veste et la jupe seront coupées sur mesures et essayées autant de fois qu'il le faudra.

Mais Frédérico a décidé, il y a déjà quatre ans de réunir une deuxième collection, plus « facile ». D'abord destinée aux jeunes filles et aux jeunes femmes, elle s'adresse aujourd'hui à

(Derly.)
EN FLANELLE DE LAINE GRISE.
Le « 3 pièces » ganté.

toutes celles qui aiment une certaine simplicité et une certaine jeunesse d'allure. « Marie-Martine Junior », c'est Marie-Martine en... plus raisonnable.

Mais là encore le coup d'œil de Frédérico est nécessaire et pour sa grande ou sa petite collection il a couru les « couturiers en gros » depuis l'automne dernier.

Le magicien

Le deuxième acte en « flash back » se situe au mois de novembre 1960 dans les salons d'un de ces plus célèbres « couturiers en gros », WEBE, 42, faubourg Poissonnière.

Frédérico vient d'avoir le coup de foudre pour « le petit tailleur » en question. L'automne bat son plein, toutes les femmes portent des robes prune, des tailleurs bruns à jupes fuselées... Chez WEBE, cent personnes assistent à un curieux spectacle : la naissance du printemps prochain, celui que nous vivons actuellement. Cinquante modèles passent. Ils s'appellent Liseron, Ecume ou Corolle, leurs jupes sont courtes et évasées, les tailles ont glissé sur les hanches, les couleurs sont tendres et pourtant la haute couture ne « révèlera » la mode de printemps qu'en février 1961, c'est-à-dire trois mois plus tard.

Par quelle magie cette « haute confection » prévoit-elle (dans ses grandes lignes) la haute couture ? Le magicien, ici, s'appelle « M. Paul ». Ses méthodes de travail sont sensiblement les mêmes que celles d'un grand couturier. Depuis six mois déjà il prépare cette collection : des croquis d'abord (aucun modèle n'est acheté) puis une mise au point sur mannequin.

Mais quand le modèle de collection a atteint la perfection, quand il peut être présenté aux acheteurs et à la presse, le « couturier en gros » a une tâche supplémentaire, inconnue du « couturier tout court » et qui consiste à standardiser son modèle. Il ne crée pas une œuvre d'art irréelle destinée à une femme (le mannequin), mais un vêtement bien réel, parfaitement adaptable aux différents types de femmes qui le porteront.

Pour y parvenir, il dispose : d'une longue expérience personnelle (qui a créé chez lui un « sixième » sens, celui de la mode) ; d'une excellente équipe de réalisateurs et, surtout, d'une matière première exceptionnelle : les tissus d'un autre grand créateur, LALONDE.

L'inconnu

Ce troisième personnage, dont dépendront la matière et la couleur, est généralement le plus mal connu. Il « agit dans l'ombre » et « trame » un complot en faveur des femmes : le tissu !

Il y a un an exactement, en mars 1960, il choisissait les fils de trame et les fils de chaîne du petit tailleur que vous achetez aujourd'hui. En quelques phrases, Lalonde explique sa tâche délicate :

— Quand vous créez un tissu, que choisissez-vous d'abord : la couleur ou la matière ?

— C'est presque toujours la couleur qui m'apparaît en premier.

Elle s'impose à moi par une évidence intérieure. Parce qu'il y a les couleurs « qui sont dans l'air ». Les gens de métier, les journalistes de mode assistent aux mêmes cocktails, se rencontrent dans les mêmes dîners. Imperceptiblement, des tendances se précisent sans qu'on en prenne vraiment conscience.

Et puis certaines couleurs succèdent invariablement à d'autres : le vert, par exemple, amène la mode du marron. Pour l'hiver 1961-1962, les tons pastels du printemps 1961 se « durciront » presque certainement : le rose deviendra rouge, le vert Nil, vert dur, etc., c'est mathématique.

— La mise au point du tissage est sans doute encore plus scientifique ?

— Pour déterminer quel sera l'aspect d'un tissu, on dispose d'un nombre donné de combinaisons (avec huit fils, par exemple, on pourrait obtenir 75.000 combinaisons environ). Il s'agit d'éliminer les plus « extravagantes » et de choisir ensuite parmi... les meilleures en tenant compte de la matière et du coloris.

— Est-ce que vous « voyez » déjà comment le tissu que vous concevez pourra être utilisé, ce qu'il deviendra ?

— Oui, mais parfois j'ai des surprises. Il arrive même que le couturier en gros, en créant avec mon tissu un modèle tout à fait différent de celui que j'avais imaginé, me donne des idées nouvelles pour un prochain tissu !... C'est un cercle sans fin... »

(P. de Harambure.) (De Vassal.)
EN TOILE DE LAINE BLEUE PALE.
Le tailleur long double boutonnage.

Le « ressort » important

La plupart des tissus de LALONDE, et celui du petit tailleur 61 en particulier, sont en pure laine. En effet, grâce aux progrès réalisés chaque jour dans l'élevage des moutons et dans l'industrie lainière, le « pure laine » est devenu le textile de la vie moderne. Aussi trouve-t-on au Secrétariat international de la Laine, le dernier maillon de cette chaîne créatrice.

A la question : *« Pourquoi ce petit tailleur qui nous intéresse et qui a fait travailler tant de monde depuis un an est-il en pure laine ? »*, une seule

(De Vassal)
EN SHETLAND DE LAINE CHINEE.
Le tailleur à jupe clochée.

réponse : *« Parce qu'il acquiert grâce à cette matière unique et prestigieuse six qualités essentielles à l'élégance et au confort de celle qui le portera »* :

● LE TOUCHER MOELLEUX : Aucune autre fibre n'a un *toucher* aussi agréable que celui de la laine.

● LA LÉGÈRETÉ : Les fils de laine ne sont pas des fils lisses. Ils sont constitués par des milliers de petites mèches qui « habillent » le tissage. Il n'est donc pas nécessaire que celui-ci soit serré, donc lourd, pour « couvrir » parfaitement une surface.

● LA SOUPLESSE : La structure du brin de laine est une structure d'une très grande complexité. La multiplicité des éléments qui le composent le rend parfaitement souple et donne au tissu un « tombant » caractéristique.

● LA RICHESSE DES COLORIS : La laine a une très grande affinité pour tous les colorants. Certaines nuances, très recherchées, ne peuvent être obtenues que sur des tissus de laine. Et les progrès sont tels dans ce domaine que les tons pastels, parfaitement fixés sur la laine, ne « passent » plus.

● LE POUVOIR CLIMATISANT : La laine protège à la fois contre le chaud et contre le froid : elle est employée dans les expéditions polaires mais aussi... par les méharistes.

● LA RÉSISTANCE : Regardez un brin de laine, ce n'est pas un fil droit mais « ondulé ». Il ressemble à un petit ressort : comme lui il peut donc se tendre, puis reprendre sa place. Les tissus de laine résistent donc parfaitement à tous les efforts, à toutes les usures, ils sont indéformables.

C'est sur ce brin de laine que se termine l'histoire du petit tailleur 61. Une autre commence dès aujourd'hui : celle du petit tailleur 62 qui sera, lui aussi, pure LAINE, tissé par LALONDE, coupé par WÉBÉ, et que vous achèterez chez MARIE-MARTINE l'année prochaine.

Tous les modèles photographiés dans cette page sont en tissus de Lalonde, créés par Wébé et en vente chez Marie-Martine.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par :

— Les tissus Lalonde, 40, rue Etienne-Marcel.

— Marie-Martine, 8, rue de Sèvres.

— Le Secrétariat international de la Laine, 20, place de la Madeleine.

— Wébé, 42, faubourg Poissonnière.

ENFANTS

Flanelle grise et chandails roses

● *Des chaussettes de Papa à la jupe de Maman.*

IL n'existe pas, à proprement parler, de mode enfantine (1), mais on perçoit facilement chaque année des tendances générales. Celles de 1961 ont une origine facile à déceler : elles s'inspirent simplement de la mode des adultes.

Quelques exemples le prouvent : depuis que nous avons abandonné les manteaux à dos vague, nos enfants vivent en pardessus droit ou en trench-coat marine (un modèle vraiment pas cher : 55 NF le dix ans, *Monoprix*). Plus les pantalons de leurs pères ont rétréci, plus ceux des petits garçons ont moulé la jambe.

Côté garçons

Dans toutes les garde-robes masculines de 6 à 60 ans, règnent cette année :

● **La chemise à col transformable** : nous en avons remarqué une amusante pour l'été : en coton imprimé de dessins foulard, fonds marine clair, rouge foncé ou vert bouteille, manches courtes, encolure 28/30 : 10 NF (*Monoprix*). (Existe aussi pour hommes.)

● **La flanelle grise** : pour les culottes, pantalons, blazers et costumes. Il vaut mieux la choisir de bonne qualité car c'est un tissu relativement fragile. Vu à Paris : un blazer de flanelle gris croisé, quatre boutons corroso. Le 7 ans : 109 NF (*Pélican, chez Halphen, 52, rue de Passy*).

● **Les chandails rouges** : déjà lancés pour les hommes, on en trouve relativement peu dans les rayons enfants. Nous avons cependant trouvé un bon modèle, décolleté en V, emmanchures diminuées : 37 NF le 6 ans ; 39 NF le 10 ans (*Halphen, 52, rue de Passy*). Pour les mètres courageuses : une laine d'un joli rouge, à torsion renforcée : 1,40 NF la pelote (*Prisunic*).

● **Les chaussettes noires** : c'est la grande nouveauté 1961, dernière en date des adaptations de la mode masculine. Elles sont en nylon égayées de deux rayures de couleurs, existent en socquettes ou en jarrettes pour 4 à 16 ans, et vont aussi aussi bien aux petites filles qu'aux garçons. Le 8/10 ans : 4 NF (*Stemm*). (Photo ci-dessus.)

Côté filles

Même phénomène pour les filles. Il ne faudra pas s'étonner de voir éclore cet été une floraison de jeunes personnes à buste long et jupes virevoltantes. Leurs mères rêvent :

● **de tailles basses** : attention, elles ne sont vraiment jolies que sur les fillettes qui ont déjà une taille. Pour passer cette envie d'une saison, nous avons noté un bon modèle : robe en lainage léger pied-de-poule gris et blanc, corsage blousant dans le dos, monté sur la jupe froncée avec une patte de hanches : 79 NF le 8 ans (*Galeries Lafayette*).

● **de jupes évasées** : la classique jupe plissée est parfaite, mais l'écossais est largement détrôné par la flanelle grise, souvent complétée par un blazer assorti. Pour le jeudi : robe de flanelle grise, jupe à gros plis plats, gansée au col et aux mancherons. Vendue avec un cardigan assorti ras du coup et également gansé. Le 10 ans : 129 NF (*Galeries Lafayette*).

● **de blouses lingerie** : les grands magasins lancent pour les filles la reproduction exacte de modèles vendus pour les femmes : corsage ras du cou et sans manches à petits plis piqués, garni d'une dentelle ou d'un feston ; nœud au col. Blanc, ciel ou poussin. De 4 à 12 ans : 10 NF (*Prisunic*). Blouse en nylon rose, sans manches, à jabot plissé sous un petit nœud. Existe en bleu et blanc. Le 8 ans : 10 NF (*Galeries Lafayette*).

● **de robes sans manches** : et aussi sans col. On trouve dans ce style une quantité de modèles bon marché en cotonnade, le prix de la façon étant sensiblement réduit. Nous avons noté une charmante robe en vichy à carreaux turquoise et blanc, emmanchures, encolure et petite patte devant gansées blanc, jupe froncée et lien à la taille ; de 5 à 10 ans : 12,50 NF ; de 10 à 12 ans : 15 NF (*Prisunic*).

● **de vie en rose** : c'est la folie de ce printemps. Elle est particulièrement séduisant pour les petites filles. Voici trois modèles très réussis : chemisier en tissu « SUN-JEAN » rose fileté ; le 8 ans : 10 NF (*Galeries Lafayette*) ; twin-set rose, pull manches courtes, fermeture à glissière dans le dos ; le 12 ans : 23,50 NF ; le cardigan assorti : 25,50 NF (*Galeries Lafayette*).

(1) Les confectionneurs viennent cependant de créer un « groupement de propagande pour la mode enfantine » qui prévoit même des défilés de « mannequins ».

(Archives.)

UNE JEUNE PERSONNE TRÈS INFLUENÇABLE.
Comme les grandes personnes...

MODE

Le manteau des trois saisons

● *Pour rendre service, un manteau léger doit se porter de mars à novembre.*

MARS, « ensoleillé mais frais le matin », fait hésiter les femmes sur leur vestiaire de printemps. Tailleur ou manteau ? Lequel des deux rendra plus de services si le beau temps persiste (ou s'il ne persiste pas) ?

Les années pluvieuses, l'imperméable remplace le manteau de demi-saison. Mais il n'est ni tentant, ni élégant, de sortir en trench-coat un jour de soleil. Dans les grands magasins, cependant, les clientes semblent miser sur une baisse du baromètre et le rayon « pluie » est aussi actif que l'année dernière (!) Les modèles en soie ou en lainage, qui ressemblent davantage à des pardessus qu'à des imperméables, viennent en tête des ventes.

Se lasser moins vite

Dans les boutiques, au contraire, le manteau de printemps connaît plus de succès que les années précédentes.

→

TOUTMAIN
Jeunesse
de 16 à 20 ans
collection
"DERNIÈRE VAGUE"
Robes dynamiques, hautes en couleurs, aériennes et pratiques
●
Deux Pièces Jersey tons pastels
●
Pantalons fantaisie, moulants amincissants
●
A des prix Jeunes Filles
26, Champs-Élysées
métro : FRANKLIN-ROOSEVELT
Catalogue gratuit sur demande

PAQUES
Ville ou ski
Madame, Monsieur...
votre pantalon
sur mesures en 3 JOURS
depuis 79 NF
Ville : belles draperies très mode
(pli permanent)
élastiss laine ou shantung
Fuseau : Elastiss
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

PORTOFINO
vous propose
ses ensembles raphia 179 NF
et sa collection « Lempereur »
Réduction de 5 % aux Lecteurs de L'Express
99, r. de Sèvres. BAB. 24.62

INNOVATION SENSATIONNELLE
Le slip porte-jarretelles A.B.I. avec tension des jarretelles répartie sur toute la hauteur du slip ; en Elimousse Rilsan.
Très agréable à porter, il ne glisse pas et tend parfaitement les bas.
Bonneteries, Lingeries, Grands Magasins : 14 NF 75

Pour l'été
GARÇONS :
Blazers lainage ou coton. Pantalons, culottes en tergal, lainage, coton. Cami-vestes.
FILLES :
Jupes plissées, froncées, Pantalons, shorts, camisettes en lainage, nylon, tergal, coton.
En vente dans nos stands
P'TIT PIERRE
AU PRINTEMPS de PARIS
AUX DEUX PASSAGES, LYON
AU PRINTEMPS - NANCY
LILLE
VERSAILLES
ROUEN
A LA BOULE D'OR, LE HAVRE

Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPE. 65-60 - RIC. 81-80
390 Rue Saint-Honoré
OPE. 27-57

Le nom « HALPHEN » sur les façades
de ses 2 MAGASINS SPECIALISES est pour vous
LA MEILLEURE GARANTIE
Henri Halphen | Halphen Fils
52, RUE DE PASSY (16e) 3, RUE DE LA POMPE (La Muette)
TOUT POUR L'HABILLEMENT
DAMES, ENFANTS, J. FILLES, GARÇONS — JAS. 49-90
MESSIEURS, JEUNES GENS — MIR. 66-71

VOUS l'avez choisie...

POUR être sûre de présenter cette année une cuisinière qui soit révolutionnaire mais fonctionnelle, esthétique mais pratique, abordable mais luxueuse, les Ateliers de Constructions Electriques du Rhône — ACER — n'ont pas hésité à laisser la parole — non seulement aux ingénieurs et aux techniciens — mais aussi aux premières intéressées, c'est-à-dire aux ménagères, c'est-à-dire à VOUS.

Cent Françaises ont été longuement interrogées : « Qu'exigeaient-elles d'une cuisinière ? Que reprochaient-elles aux modèles déjà existants ? etc. » Leurs réponses ont été classées, confrontées, commentées. Tous les critères énoncés ont été pris en considération : pour la première fois, une cuisinière a été conçue par des femmes, pour des femmes, pour VOUS.

LE FOUR-TIROIR ACER.
Une solution à chaque problème.

A tous vos problèmes, ACER apporte une solution ; mais quels étaient ces problèmes ?

● VOUS AVEZ CONDAMNÉ LE FOUR CLASSIQUE : « Impossible de sortir un plat sans se brûler et de vérifier le degré de cuisson sans poser le rôti en équilibre instable au bord de la grille ».

SOLUTION : Le four-tiroir ; tout l'intérieur du four se tire vers l'avant grâce à un crochet spécial. Le chariot porte-plats se dégage entièrement, d'où facilité de manœuvre et d'entretien : il suffit de sortir le chariot et de le laver à grande eau sur l'évier.

● VOUS AVEZ EXIGÉ DE VOIR CLAIR DANS VOTRE FOUR : « Impossible de surveiller un soufflé sans qu'il retombe, chaque ouverture du four équivaut à une perte de temps et à une déperdition de chaleur ».

SOLUTION : Le four lumineux à visibilité totale. Vous tournez un bouton, la lampe intérieure s'allume éclairant parfaitement le four. Un simple coup d'œil sur le hublot vous permet alors de surveiller la cuisson de vos plats.

● VOUS AVEZ PORTÉ PLAINTE CONTRE LES ALLUMETTES : « Impossible de les trouver lorsqu'on en a besoin ; le briquet n'est pas plus pratique, les prétendus allume-gaz fonctionnent rarement plus de huit jours consécutifs ».

SOLUTION : L'allumage automatique. Une simple résitance électrique adaptée à chaque brûleur enflamme le gaz à son arrivée. La commodité s'ajoute à la sécurité : si pour une raison quelconque (courant d'air, casserole qui déborde), le gaz vient à s'éteindre, il se rallume aussitôt.

Votre vérité

Ces trois avantages révolutionnaires ne sont pas les seuls des cuisinières ACER (thermostat progressif, table de travail ébauche, ligne harmonieuse, tableau de bord fonctionnel). Une gamme de 7 modèles vous est proposée ; quels que soient vos besoins — et vos moyens, une ACER existe pour vous. Vous pouvez la choisir à gaz, électrique, mixte, à charbon et à 3 feux seulement si votre budget (et la place dont vous disposez) sont limités.

Tous les modèles de cuisinières ACER, de Laura-Luxe à sa petite sœur Laurette la cuisinière « jeune ménage », sont munis des mêmes perfectionnements. Les premières utilisatrices de Laura-Luxe ont été unanimes : « Chaque cuisinière a ses qualités, ACER les a toutes », ont-elles dit. Cette formule n'est pas un slogan, c'est l'expression de la vérité, de votre vérité, puisque c'est VOUS qui l'avez énoncée.

Communiqué.

élégant et chatoyant

NINO 402

FIBRE Diolen MÉLANGEE POLYESTER

Refuge douillet contre la pluie, ce vêtement satisfera votre double souci de confort et d'élégance. En tissu polyester chiné, NINO 402 vous offre, dans une grande variété de teintes, des modèles de classe aux lignes jeunes et souples ayant la douceur et l'aspect de la soie.

Franck & Fils

80, RUE DE PASSY A PARIS
MAGASIN CLIMATISÉ

→

C'est un achat presque indispensable si l'on se laisse tenter par la mode des robes de lainage sans manches. De plus, on se lasse moins vite d'un manteau, même porté tous les jours, que d'un tailleur unique. Il permet de varier les robes ou les jupes qu'il accompagne.

Pour rendre vraiment service, un manteau de demi-saison doit également se porter en été, et même à l'automne. Voici les quatre détails qui vous permettront de multiplier ses usages :

● COLORIS. Il doit être neutre ou classique pour s'accorder avec un maximum de robes ou de jupes. Le bleu marine est parfait avec les robes d'été, le gris pourra se porter aussi bien en avril qu'en octobre. Le rouge fait une offensive importante, il fera parler de lui encore l'hiver prochain. Attention aux teintes pastels qui vous ruineront en teinturier, et au bleu marine et rouge (très à la mode, mais très vite démodé).

● TISSU. Choisissez-le parfaitement infroissable pour supporter de voyager en week-end et en vacances plus ou moins roulé dans le filet d'un train ou sur la plage arrière d'une voiture.

Décision immédiate

● AMPLEUR. Bien que droit, le manteau doit s'enfiler facilement sur une robe d'été un peu large. Une bonne solution : les fentes qui donnent de l'aisance sans exiger d'ampleur. Presque tous les modèles de prêt-à-porter en comportent, cette saison.

● BOUTONNAGE. Les boutons cachés ou apparents sont indispensables. Attention aux cache-poussière lancés par les couturiers, charmants à condition d'être strictement assortis à la robe qu'ils ne cherchent pas à dissimuler.

Dernière recommandation : décidez-vous vite, vous pourrez ainsi profiter de votre acquisition au moment de Pâques. Après, vous n'en aurez plus vraiment envie, mais vous regretterez souvent d'avoir hésité. Surtout si le printemps ne tient pas ses promesses.

Voici quelques modèles qui nous ont semblé particulièrement réussis pour leur prix :

● En fibrane pied-de-poule noir et blanc, redingote appuyée devant, manches montées, boutonnage sous patte, deux poches à revers. Doublure de taffetas rouge : 139 NF (*Printemps*).

● En toile de laine, manteau droit deux boutons de nacre blanche, quatre poches fendues droites, manches montées, col tailleur ; existe en rouge, beige, rose, ciel, marine, roy, noir : 179 NF (*Modèle Weil en vente chez Valbère, 46, rue de Provence*). (Photo nº 4.)

● En diagonale rouge, pardessus droit, trois boutons noirs, deux poches à revers, col tailleur, manches montées. Doublure de taffetas noir : 220 NF (*Galeries Lafayette*). (Photo nº 3.)

● En shetland, pardessus droit, trois boutons, col tailleur boutonné haut, deux poches plaquées, manches montées. Existe en blanc, grège, vison, marine, roy : 289 NF (*Men Sport, 16, rue de Sèvres*). (Photo nº 1.)

● En lainage, manteau droit, quatre boutons, petit col fermé, manches montées rondes, deux poches fendues. Une grosse piqûre souligne le bord des manches et du devant. Existe en jaune, rouge, marine, roy, beige : 298 NF (*Modèle Mendès chez Véra Boréa, 376, rue Saint-Honoré*). (Photo nº 2.)

● En flanelle gris foncé, pardessus croisé, quatre boutons, col tailleur à revers très longs et légèrement décollé. Les coutures de côté sont soulignées d'une triple piqûre et s'ouvrent par deux fentes, un lien souple ceinture les hanches : 300 NF (*modèle Fouks, chez Denise Bonan, 277, rue Saint-Honoré*). (Photo page I.)

1. — LAINAGE
Il voyagera

4. — TOILE MARINE.
Il ira avec tout.

La femme élégante de style rive gauche s'habille chez

PATH

9, RUE DE SEVRES
TEL. : LIT. 14.09
PARIS

Goldy

Tous les tissus spéciaux de la Haute Couture

26, rue La Boétie - Mº Mirom

2. — Shetland jaune doré.
Il rendra service au printemps.

(Dambier.)

3. — Diagonale rouge vif.
On en reparlera l'hiver prochain.

LA [illegible]OLITÉ EST UNE CHOSE SÉRIEUSE

par PIERRE SCHNEIDER

[illegible]

y consacrèrent leur attention. Vous découvrirez encore que les premiers journaux de mode naquirent vers 1830, que la caricature a, dès cette époque, trouvé en elle une de ses cibles préférées...

Dumas narquois

Disons-le franchement : ce n'est que dans une bibliothèque qu'on peut comprendre la mode (2). Ce qu'il lui faut en effet, ce sont des femmes laides et des théologiens : trop belle, ou trop pure, la femme n'éprouve pas le besoin de se voiler. L'emblème des couturiers devrait être la pomme : avant qu'elle n'en ait goûté, Eve allait nue. La mode moderne a eu son docteur de l'église — défroqué, il est vrai, l'abbé de la Mésangère, qui, du Directoire à la Restauration, grava les tenues, fort lestes parfois, qui donnaient le ton.

Il n'y a qu'une chose que la frivolité ne supporte pas : de n'être pas prise au sérieux. Or, il n'est pas exagéré de dire qu'avec les écrivains français, elle a eu ses observateurs, ses historiens, et même ses philosophes : le docte Hippolyte Taine ne s'est-il pas penché sur le cas du couturier Worth ? Il ne s'agit pas seulement d'observateurs narquois, comme Alexandre Dumas fils, qui écrivait : « Les femmes sont de charmants petits animaux qui passent leur temps à s'habiller tantôt comme des sonnettes et tantôt comme des parapluies ». Ou qui se lamentaient, comme Paul Adam vers 1900 : « Se peut-il que sur notre terre le culte du boy remplace celui de la dryade alerte aux formes fécondes ? » Il s'agit d'esprit sérieux pour qui, selon l'expression de Stéphane Mallarmé, « Une robe veut dire quelque chose ».

Ce n'est point là une simple boutade. Pendant plus d'un an, Mallarmé publia et rédigea, à lui seul, un journal féminin, « La Dernière Mode », et ce n'est pas sans amertume ni regrets que, faute d'argent, il le céda. Croyons-le donc sur parole lorsqu'à une enquête sur le chapeau haut de forme, il répond : « Moi, il fournit, presque seul, voici des temps, ma méditation et je n'estime, à moins que plusieurs tomes d'un ouvrage compact, nombreux, abstrus, la science pour le résoudre et passer outre. »

« Il n'y a qu'à bien regarder pour s'apercevoir que les frivolités ont, elles aussi, leur profondeur et leur poésie » écrivait Léon-Paul Fargue. Balzac, qui savait regarder comme personne, ne s'y est pas trompé. Il consacra à la toilette, à la démarche, à la cravate, au rembourrage, à la vie élégante, plusieurs traités, compacts à souhait. C'est avec lui que la mode fait véritablement son entrée dans la littérature. Avant Mallarmé, il a son journal de mode. Comprendre la mode, n'est-ce pas au fond comprendre la vie ? « La vie est notre vêtement » écrit Balzac. Quelle haute fonction soudain conférée au tailleur ou à la couturière se rendant chez le client : « Sous leur bras, ils portent un des éléments les plus essentiels d'une destinée d'homme ».

Baudelaire passionné

Comment après cela n'éprouveraient-ils pas de la gratitude ? Le tailleur de Balzac en eut : c'est chez lui que l'auteur de la Comédie Humaine se réfugiait lorsqu'il était traqué par ses créanciers.

Nul cependant n'a mieux que Baudelaire senti « la haute spiritualité de la toilette ». « L'Eloge du maquillage » est la plus belle et la plus forte défense de la mode jamais écrite. Elle est, selon Baudelaire, la vie dans ce qu'elle a de passager, d'unique, de moderne. Baudelaire est sans doute l'inventeur de ce mot. L'eût-il été sans l'intérêt passionné qu'il portait à la mode ? « Cet élément transitoire, fugitif dont les métamorphoses sont si fréquentes, vous n'avez pas le droit de le mépriser ou de vous en passer. En le supprimant, vous tombez forcément dans le vide d'une beauté abstraite et indéfinissable, comme celle de l'unique femme avant le premier péché ». L'idée fera son chemin. « Il faut être de son temps. Il faut que la charpente éternelle porte le vêtement de l'intermittent », dira Daumier. Et Léon-Paul Fargue tire la conclusion logique : « Qui fuit la mode passe à côté de l'existence ».

Si la France règne en ce domaine, c'est que, plus qu'ailleurs, on y a compris, comme notait déjà Louis Racine, que « Ecrits, habillements, systèmes, tout est mode ». Les poètes ont contribué à nous le faire comprendre. Baudelaire le dit à merveille : « Quel poète oserait (...) séparer la femme de son costume ? Quel est l'homme qui, dans la rue, au théâtre, au bois, n'a pas joui de la manière la plus désintéressée, d'une toilette savamment composée et n'a pas emporté une image inséparable de la beauté de celle à qui elle appartenait, faisant ainsi des deux, de la femme et de la robe, une totalité indivisible ? »

(2) Madame Express laisse l'entière responsabilité de cette affirmation à l'auteur de l'article.

COLLECTION PRINTEMPS
ROBES - MANTEAUX - TAILLEURS
Raymonde LESCUR
[illegible], R. DE SEVRES - FON. 87-63

Ophélia
106 bis, rue de Rennes - LITtré 13-13
La spécialiste du beau Linge
LINGERIE de COTON et de SOIE NATURELLE
LINGE de MAISON
Ouvert de 10 h. à 12 h. 30 et de 14 h. à 19 h. 30 SAUF LUNDI

FLORENCE VOUS PRESENTE 14, AV. VICTOR-HUGO
Ses TAILLEURS et MANTEAUX STYLE ANGLAIS
ET POUR LES WEEK-ENDS
SES BLAZERS ET SES FAMEUSES Jupes Bon Voyage
ET TOUS LES TRICOTS D'ÉTÉ

SUPER-VACANCES...
... LES PIEDS DANS L'EAU

1948 est une date historique... A cette date en effet le Club Olympique créait le premier village de vacances. Il remportait donc une victoire sur le « tourisme de Papa » et révolutionnait l'art de se reposer.

Depuis treize ans ce village s'est perfectionné. A ses qualités *d'enfant précoce* il a ajouté des qualités d'*enfant unique* : le Club Olympique n'a pas créé d'autres villages afin de mieux se consacrer à celui-ci.

Aujourd'hui la perfection est atteinte. Voici comment vous apparaîtra le village du Club Olympique :

« Au physique »

● *Une situation privilégiée* puisque choisie « avant l'invasion ». Le village de vacances est situé dans la magnifique baie de Calvi — 100.000 m2 de pinède s'étendant le long d'une plage de sable fin. L'Ile déserte (ou presque : le nombre des participants étant limité) mieux que vous ne l'avez jamais rêvée.

A l'entour de cette baie, tous les enchantements de la Corse : des calanques sauvages, des petits ports de pêche, le maquis parfumé et... la montagne. Le tout inondé de soleil.

● *Des installations « civilisées ».* Vous aurez *votre maison* personnelle : un charmant bungalow en bois rustique. Vous disposerez d'un ameublement complet (lit et literie ; penderie ; table et fauteuils en osier ; rideaux et tissus de gais coloris).

Si vous préférez jouer les Robinson, vous coucherez sous la tente. Des groupes sanitaires nombreux sont répartis dans tout le village. Vous y trouverez votre cabine de douche individuelle, votre lavabo à eau courante et toutes les installations sanitaires indispensables perfectionnées.

Vous pourrez aussi brancher votre rasoir électrique, laver votre linge, le repasser et abuser de tous les « services village ».

● *Une cuisine « de Chef ».* Dans la salle à manger, à l'ombre des pins, vous choisirez votre petite table (quatre couverts) et vous dégusterez des plats « mijotés » par... le Chef d'un grand restaurant parisien.

« Au moral »

● *Une atmosphère parfaitement décontractée.* Vous vivrez « *pieds nus et sans argent* ».

Vous déciderez vous-même de votre formule — liberté individuelle totale — ou participation à des distractions collectives (soirées dansantes, bridge, débats publics, etc.).

● *Un esprit sportif « libéral » :* vous nagerez, vous ferez de la culture physique, de la chasse sous-marine ou du ski nautique. Vous participerez à des parties de volley-ball et de ping-pong. Vous disputerez des rallyes sans jamais « penser finances » : *tous les sports sont absolument gratuits.* Mais vous pourrez aussi vous limiter à... la pétanque ou aux échecs si tel est votre bon plaisir.

● *Des excursions bien dosées.* Par avion, par autocar ou en vedette vous découvrirez le maquis, Porto, Ajaccio et le Cap-Corsé.

Tout est donc en place. Vous n'avez plus qu'à choisir la liberté. Elle vous attend dans une baie splendide à trois heures de vol de Paris.

Club Olympique, 3, rue de l'Echelle, Paris. Tél. OPEra 93-70.

UN NOUVEL ART DE SE REPOSER...
...sans jamais « penser finances ».

COMMUNIQUE

VACANCES

Locations d'été

● *Une visite évite les surprises désagréables. Sinon, il faut savoir lire entre les lignes.*

DANS un mois, il ne restera pratiquement plus un appartement ou une villa à louer sur les plages. Si vous envisagez une location pour cet été, voici ce que vous devez savoir.

La reconnaissance

Si vous faites partie des privilégiés qui peuvent s'offrir un week-end de reconnaissance, n'hésitez pas. Tous les habitués des locations d'été que Mme Express a interrogés, ont insisté sur ce point : louer par correspondance, c'est l'aventure. Depuis le 1er mars, les agences des plages proches de la capitale restent ouvertes le dimanche. Si vous leur écrivez, elles vous conseilleront de venir voir sur place. Attention : si vous choisissez le week-end pascal pour effectuer votre tournée d'inspection, vous perdrez deux fois plus de temps et vous verrez deux fois moins de choses.

Si vous êtes tentés par une plage trop lointaine pour envisager un déplacement au printemps, il vous faudra apprendre à lire entre les lignes. Mme Express vient d'en faire l'expérience. Ayant écrit à dix-huit agences, choisies dans des stations balnéaires de diverses catégories, elle a reçu dix-huit réponses (comprenant chacune plusieurs propositions) et passé plusieurs heures à les étudier (1). Sa perplexité reste extrême. Pour loger cinq personnes (trois adultes et deux enfants) on peut dépenser entre 450 NF et 6.000 NF.

(Rapho.)

UNE PETITE VILLA TRANQUILLE.
Plus la taxe de séjour...

En style télégraphique

Pour choisir, en dehors du budget personnel, bien peu d'éléments. Toutes les offres sont rédigées en style télégraphique. Elles se contentent d'indiquer en gros :

● Le nombre de pièces, ou plutôt le nombre de lits. Même dans les luxueuses villas de la Côte, on case un divan dans la salle de séjour. Presque partout, on prévoit trois lits par chambre.

● Le sanitaire : la salle de bains est encore rare. Mais les w.-c. (en commun) dans le jardin ou l'escalier sont fréquents. (Signe de confort dans une station bretonne : le w.-c. avec chasse d'eau !)

● La situation de la maison ou de l'appartement par rapport à la plage et aux commerçants. Quelques agences intelligentes joignent un plan de la ville et prennent la peine d'indiquer l'emplacement des maisons à louer.

Les prix

Pour une location de même importance, les prix dépendent de trois éléments : la station, la période et le degré de confort. Pour une location cinq personnes, voici ce qu'il faut compter :

— PLAGES « FAMILIALES » : style Perros-Guirec, Argelès, Cap-Breton, Le Tréport, etc. On y trouve plus de logements (appartements ou parties de maisons) que de villas indépendantes. Les propriétaires continuent presque toujours à habiter la maison en s'installant pour l'été au sous-sol ou dans un petit logement avec entrée séparée. Attention alors aux remarques acides si les enfants marchent sur la pelouse ou font du bruit dans l'escalier.

Autre inconvénient de ce genre de locations : on y utilise le moindre mètre carré disponible. On a signalé à Mme Express le cas d'un palier d'étage qui servait de salle de séjour et un grand nombre de cagibis transformés en chambres d'enfants. Avantage : les prix sont réellement les plus bas, mais pas aussi bon marché que l'on pourrait le croire. Cette année, pour cinq personnes, il faut compter de 500 à 900 NF en juillet et de 850 à 1.500 NF en août.

Un conseil : si ces sommes représentent le maximum possible pour votre budget, essayez de choisir les petites stations de la côte basque ou de la région de Perpignan. Le climat permet au moins de vivre au maximum à l'extérieur et les prix sont légèrement moins élevés qu'en Bretagne.

— PLAGES « CONFORTABLES » : toutes les grandes stations de l'Atlantique (La Baule, Royan, Les Sables-d'Olonne ou Saint-Jean-de-Luz). Plus de constructions neuves et confortables, mais moins de jardins. C'est aussi sur ces plages que la différence de prix entre juillet et août est la plus faible. Pour cinq ou six lits, compter autour de 1.000 NF par mois.

— PLAGES DE LUXE : près de Paris (Cabourg, Le Touquet, dans la partie en forêt, Deauville-Trouville) ou sur la Côte d'Azur. Entre Saint-Raphaël et Monte-Carlo, une villa confortable mais non luxueuse ne se loue pas moins de 2.000 à 3.000 NF en juillet ou en août. En revanche, Mme Express a constaté que la même villa offerte à Cabourg pour 2.000 NF en juillet ne valait que 500 NF en juin, et que le même appartement de Cannes proposé à 1.500 NF en août était disponible à 700 NF en juin. Ceux qui n'ont pas des enfants d'âge scolaire peuvent donc profiter de ces mois creux.

Les mauvaises surprises

Avant de prendre une décision, étudiez attentivement la lettre d'accompagnement que vous enverra l'agence. Vous risquez, sinon, de mauvaises surprises :

● Toutes les agences n'incluent pas leur commission dans le prix de la location. Certaines demandent 10 % en sus. Vous devrez très souvent ajouter à vos frais : la taxe de séjour (0,20 NF en moyenne par jour et par personne), la consommation d'électricité, de gaz et d'eau.

● Des arrhes doivent être versées dès la réservation : le tiers ou parfois la moitié du montant de la location. Le reste se paye à la prise de possession.

● Le linge n'est jamais fourni ; il est parfois possible de louer des draps par l'intermédiaire des agences.

● Sur les plages chères, on trouve plus facilement à louer pour deux mois (juillet-août) que pour un seul. Presque toutes les locations portant

(1) Mme Express a également fouillé dans les revues spécialisées, Indicateurs Lagrange (1 NF) et Bertrand (beaucoup plus complet - 3 NF) vendues dans les kiosques.

Elles sont
toutes enchantées de leur

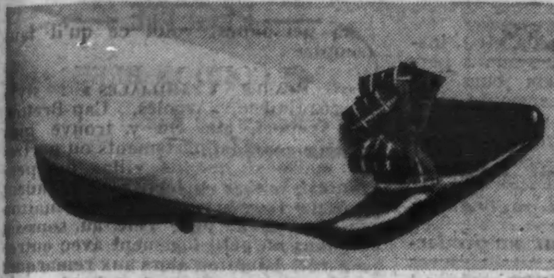
Mitoufle
combiné bas et slip
NYLON Helanca
supprime tous les problèmes d'attache de bas, est parfaitement invisible même sous la robe la plus moulante.
Se fait en 8 tailles avec ou sans couture Nylon et NYLON Helanca
C'est une production
IMPERIAL et gel

renseignez-vous sur le MITOUFLE dans un des nombreux
centres d'information
Mitoufle

SÉJOURS EN ANGLETERRE
Placements INDIVIDUELS en familles. Présence d'un enfant anglais de même âge.
COURS - SURVEILLANCE
VOYAGE en AVION
*
ANGLO FRENCH STUDIES BUREAU
7, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (5e)
Tél. : ODEon 56-14

ANGLETERRE
CONTINENTAL, Hastings
Collège mixte anglais, qui s'impose pour des VACANCES STUDIEUSES et AGREABLES
Voyages groupés, cours, excursions, sports, ciné-club. Inscriptions pour le 3e trimestre 61 et pour l'année scolaire 61-62 acceptées dès maintenant
CORRESPONDANT POUR LA FRANCE
M. CHEMIN
2, rue Fl.-Blumenthal, Paris-16e - AUT. 46-17

FUTURES
MAMANS
élégantes
"MAMAN CHIC"
a créé à votre intention une collection de "Classe" dans des tissus couture.
Tous modèles conçus pour être transformables par ses soins après la naissance.
48, RUE DE PASSY
"SALON BOUTIQUE" DANS LE JARDIN
416, RUE ST-HONORÉ
SALONS AU 1er ETAGE (ANGLE R. ROYALE)
CATALOGUE SUR DEMANDE



1) Version classique, détail fantaisie.
Chevreau marine, nœud écossais.

(Charpentier.)

2) Harmonie audacieuse, forme classique.
Empeigne bicolore, lien croisé.

sur six semaines (1er août-15 septembre) sont avantageuses.

A l'étranger

A l'étranger, la situation est à peu près identique. L'âge d'or des locations très bon marché sur la Costa Brava semble révolu. De plus, le règlement se fait toujours en monnaie locale. Voici quelques renseignements par pays :

● En Espagne : Augmentation considérable. Les prix des locations n'étant pas contrôlés par le gouvernement, contrairement aux prix des hôtels. S'adresser à l'Office du Tourisme Espagnol, 29, avenue George-V, à Paris, qui dispose parfois de quelques adresses de loueurs.

● En Italie : Ecrire à l'Azienda di Turismo de la station. Prix très variables selon les régions.

● Au Portugal : On étudie un système officiel de location, les demandes augmentant chaque jour. On peut s'adresser à la Casa de Portugal, 7, rue Scribe, à Paris.

● En Grèce : On nomme « hôtels de village » des chambres chez l'habitant, contrôlées par l'organisme officiel de tourisme grec. Ecrire à l'Office de Tourisme grec, 31, avenue de l'Opéra.

● En Suisse : Il existe des catalogues de locations très complets, mais d'un maniement difficile pour les étrangers. Il est plus simple d'écrire au syndicat d'initiative de la station choisie en demandant la transmission de la lettre aux agences immobilières. On peut aussi trouver des offres dans les journaux suisses vendus en France.

ACHATS

Des pieds pour le printemps

● *Des chaussures à moins de 90 NF.*

Si des envies de chaussures vous trottent actuellement dans la tête, encore faut-il savoir de quoi vous aurez envie, sinon besoin.

4) Les trotteurs clairs.
Nœud de lacets et lacet noué.

Madame Express a remarqué :

● Les bouts carrés : à noter, la chaussure à bout carré exige un talon moyen ; hauteur maximum conseillée : 4 à 5 cm.

● Les couleurs claires : vous avez assez vu (et assez porté) les escarpins de chevreau noir et les mocassins en veau gras marron. Tous les chausseurs proposent les nuances : « Mouette », « Caneton », « Epices », « Liégeois » ; plus simplement, on peut dire que vous aurez le choix entre le gris-beige, le beige-gris, le caramel pâle et le café au lait clair. Une note vive : le rouge.

● Les petits nœuds : accessoire superflu l'année dernière, les petits nœuds sortent des tiroirs : fixés sur les chaussures ou amovibles, ils sont habillés (satin, gros grain, taffetas), sport (cuir ton sur ton) ou fantaisie (écossais, broderie anglaise). Généralement compris dans le prix des souliers, ils peuvent aussi être achetés séparément ; ils valent alors de 8 à 12 NF.

● Le vernis noir : version raffinée de l'escarpin de demi-saison, le vernis est élégant, va avec tout. Mais un vernis bon marché risque de se fendiller rapidement, de s'affaisser. La qualité est ici indispensable... et elle se paye.

● Le bleu marine et rouge : c'est la fantaisie de la saison, la marque du printemps 61.

3) Les escarpins habillés.
Box ton sur ton, vernis et gros grain.

Nous avons sélectionné huit modèles de 33 à 90 NF :

Les claires :

● 32,90 NF : forme arrondie, écrasée du bout ; petits trous sur l'empeigne ; faux laçage et nœud papillon fixe. Petit talon. Existe en blanc, havane, noir. (*André, 36, avenue de Clichy, 102, Champs - Elysées, etc.*) (Photo n° 5, à gauche.)

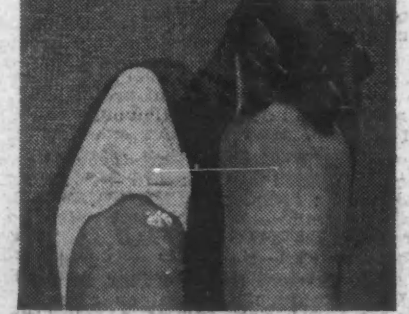
● 55 NF : forme pointue extrémité carrée ; double piqûre sellier, grain porc ; petit lacet piqué formant nœud, minuscule talon. Semelle en aggloméré. Existe en lin, porc, marron, noir. (*Heyraud, 14, bd Haussmann.*) (Photo n° 4, en haut.)

● 62,50 NF : extrémité carrée, empeigne perforée, fausse languette ; laçage (œillets dorés) se terminant par un nœud. Existe en sable, gris, café au lait. (*Raoul, 76-78, Champs-Elysées.*) (Photo n° 4, en bas.)

● 79 NF : escarpin bout carré, très échancré, gros nœud papillon amovible ton sur ton (cuir ou gros grain). Existe en havane, rouge, bleu marine, noir. (*Cécil, 68, rue de Passy.*) (Photo n° 5, à droite.)

Les foncées :

● 79,95 NF : chevreau, bout carré, talon assez fin ; grand choix de petits nœuds (écossais, taffetas ton sur ton, broderie anglaise, etc.). Existe en bleu marine, blanc nacré, rouge grenadine, vernis noir, etc. (*Renast, 33, rue Tronchet.*) (Photo n° 1.)



5) Les petits talons.
Arrondi et perforé, carré et décolleté.

● 89 NF : escarpin vernis noir, bout carré, forme assez allongée ; petit nœud plat satin. (*Stephen, 92, Champs-Elysées.*) (Photo n° 3, à droite.)

● 89,50 NF : box, bout carré, boucle amovible ton sur ton. Existe en gris, rouge, bleu marine, blanc. (*Quilichini, 86, rue La Boétie.*) (Photo n° 3, à gauche.)

● 89,50 NF : escarpin bicolore, double empeigne (la première bleu marine, décolleté rouge) ; lien de cuir très fin, croisé, se nouant sur le côté. (*Carvil, 67, rue Pierre-Charron.*) (Photo n° 2.)

SONS

La fidélité est un luxe

● *Une bonne chaîne s'acquiert maillon par maillon.*

POUR la troisième année consécutive, le Festival international du Son (haute fidélité et stéréophonie) s'est déroulé au Palais d'Orsay. Soixante exposants (Français, Alle- →

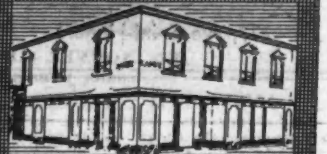
STYLISEZ VOTRE CORPS... SUR MESURE

Pourquoi rêver d'une silhouette fine au lieu de faire ce qu'il faut pour l'obtenir ?

La femme d'aujourd'hui doit savoir préserver l'harmonie de son corps malgré l'activité parfois excessive de sa vie. Vous ne connaissez pas encore le traitement extraordinaire que vient de créer l'Institut du Dr N. G. Payot. Par une prodigieuse installation technique, la "baignoire hydrosthétique" conjugue le massage à la douche sous pression et le massage vibratoire à l'ozone et à l'oxygène en milieu aquatique. C'est enfin le traitement complet qui agit localement et sur l'état général tout à la fois.

Stylisez donc votre silhouette sur mesure... et vous serez tellement légère...

INSTITUT DE BEAUTÉ
Dr N. G. Payot
DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE
10, rue de Castiglione - PARIS 1er
OPE. 72-85

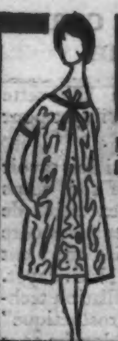


Les Nouveautés de printemps et le plus grand choix de modèles
Bettina
RAMUZ
361, RUE SAINT-HONORÉ
(ANGLE RUE CAMBON)

oscar pub

Neuf prestigieux produits de beauté, un microsillon vous expliquant leur emploi : voilà le coffret-disque de Miss Arden, sa "Leçon de Beauté en 33 tours" ! (19 NF seulement)

Elizabeth Arden


bientôt... Maman
LE PRÊT A PORTER LE PLUS « BOUTIQUE »
cette robe en lainage, infroissable, entièrement doublée.
140 NF
167, bd Montparnasse PARIS (6e)
et au BON MARCHÉ

Cadichon
Tissage à la main et soies peintes
MODÈLES EXCLUSIFS
ROBES - ENSEMBLES
FOULARDS - BIJOUX
19, rue Mazarine - PARIS (6e)
ODEon 33-70

Denise BONAN
PRÉSENTE SA COLLECTION
Printemps 61
ENSEMBLES, ROBES, MANTEAUX
PEAUX LAVABLES ET CUIR
277, rue Saint-Honoré

ROYALDAIM
74 RUE DE RENNES LIT 44-84
CANNES - PARIS - BEAUVILLE

PATISSIER - TRAITEUR
Organisation de réceptions
Lunchs
Cocktails
Soirées
Dîners
Personnel et Matériel complet
VIVIER
2, avenue de Châtillon
91, rue d'Alésia, PARIS (14e). Tél. VAU. 16-05
Livraisons Paris et Banlieue

élégance et qualité
les 5 MAROQUINIERS

CHAUSSURES ET SACS :
DEROCHE
67, Champs-Elysées - Paris
MURRAY
55, Bd Saint-Michel - Paris
P. GALANT
24, Bd Haussmann - Paris
CERVIN
13, Bd Saint-Michel - Paris
SAINT-HILAIRE
130, Bd de Clichy (Place Clichy) - Paris
SACS SEULEMENT :
GRIMM
92, Champs-Élysées - Paris
GUY D'YS
35, Bd des Capucines - Paris

mands, Anglais, Américains, etc.), installés dans de minuscules salons particuliers ont, pendant six jours, déversé des torrents d'harmonie. Des milliers d'oreilles plus ou moins initiées ont écouté, comparé, savouré les mérites respectifs des haut-parleurs Cabasse, des platines Thorens ou des adaptateurs Jason.

Etant bien admis que la haute fidélité est un critère de bonne reproduction sonore (défini par des mesures précises) et que la stéréophonie est une technique permettant d'apprécier la distance et la direction des sons, il est évident que l'amateur moyen est de plus en plus tenté par la qualité, qu'elle soit monophonique ou stéréophonique.

Ni impédances, ni tolérances

Mme Express, visiteuse profane mais passionnée, a tenté de faire le point.

Elle ne se sent pas capable d'entrer dans des détails de technique pure, elle n'ose pas vous parler d'impédances, de tolérances par rapport à la vitesse nominale, de fréquences fondamentales et de scintillation de crête à crête. Cependant elle va essayer de répondre à quelques questions que peuvent se poser actuellement les postulants à la haute fidélité.

● Le choix : Il est difficile. Il dépend du degré d'initiation de l'auditeur, de ses moyens financiers, de la disposition de son appartement et de la source sonore qu'il désire employer : platine ou tourne-disques ; magnétophone ou tuner (adaptateur radio pour modulation de fréquence).

Une fois la source sonore choisie, deux éléments essentiels doivent lui être adjoints pour composer une chaîne :

1) L'amplificateur.

2) Le haut-parleur et l'enceinte acoustique ou baffle.

Une chaîne haute fidélité peut évidemment être groupée dans un seul meuble, mais cette solution, qui n'est pas particulièrement économique, pose en outre des problèmes d'ordre esthétique. Les meubles, de lignes sobres, sont toujours très modernes, quelle que soit l'essence de bois employée. Ils s'intègrent donc assez mal aux intérieurs de style.

Mme Express ne conseille donc pas — à priori — aux amateurs de se lancer, pour leurs débuts, dans l'achat d'un meuble.

Tout de suite

Beaucoup plus passionnante (et plus avantageuse) nous paraît la solution qui consiste à acquérir sa chaîne haute fidélité par éléments séparés. Une platine d'abord (Thorens, Clément), une préamplificateur-amplificateur ensuite (Jason, Gaillard, Leak, etc.), une enceinte acoustique un peu plus tard (Cabasse, Clevox, etc.). Certains néophytes préfèrent sans doute acheter une petite mallette pseudo-stéréophonique, brancher une prise, et *écouter* — tout de suit ; n'importe quoi — mais tout de suite. Ils ont tort. La somme investie, même faible, est toujours trop élevée pour la qualité qui leur sera dispensée.

● Les prix : Ils ont tendance à baisser au fur et à mesure que la production augmente. La libération des échanges et l'entrée en vigueur du Marché commun ne semblent pas devoir influencer fortement le marché de l'électro-acoustique. En effet, chaque pays européen a une spécialité dans ce domaine. Les Allemands sont les maîtres incontestés du magnétophone, les Anglais règnent sur les grands meubles et les chaînes groupées, les Français sont imbattables sur le plan des électrophones portatifs, etc.

Voici quelques idées de prix. Comme on le voit, la haute fidélité est encore un luxe.

● Platines :

— Table de lecture semi-professionnelle stéréo : de 427,75 NF à 591,40 NF (Thorens).

— Platine tourne-disque avec tête équipée d'un saphir : 615 NF avec diamant : 686,80 NF (Clément).

● Amplificateurs :

— Amplificateur - préamplificateur stéréophonique présenté dans un coffret métallique noir mat en argent : 1.350 NF (Jason).

— Amplificateur avec préamplificateur (stéréo) : 1.522,30 NF (Thorens).

● Enceintes acoustiques :

— Baffles d'encoignure équipés à partir de 526 NF (Cabasse).

— Enceinte gainée complète avec haut-parleur 35 cm : 760 NF (Clevox).

● Tuner :

— Adaptateur F.M. (modulation de fréquence) miniature pouvant se brancher sur radio, téléviseur, magnétophone, électrophone : 249 NF (Dumont - Emerson, U.S.A.).

● Ensembles :

— Ensemble stéréophonique, ébénisterie façon acajou : 2.150 NF (Pathé-Marconi).

— Ensemble stéréophonique Mozart, meuble et deux enceintes carrées : 3.700 NF (Ribet-Desjardins).

— Meuble stéréophonique, ébénisterie bois clair : 4.300 NF (avec magnétophone incorporé : 6.269 NF). (Grandis.)

RECETTE

● CORDON BLEU

Tranches de bœuf aux anchois

4 tranches de bœuf ; quelques filets d'anchois ; 75 gr de lard ; 50 gr de beurre ; 1 cuillerée à bouche de farine ; 2 cuillerées à bouche de crème ; 2 verres de bouillon ; 1 verre de vin blanc sec ; persil, ciboule, échalotes, laurier, estragon ; 2 clous de girofle ; 1/2 tasse de câpres ; sel, poivre. Préparation: 10 minutes. Cuisson : 35 minutes environ.

Prenez des tranches de bœuf minces mais assez larges et bien aplaties. Pour les rendre plus tendres, vous pouvez, la veille, les enduire d'huile. Au moment de les faire cuire, vous les lardez avec les anchois et la moitié du lard. Coupez le reste du lard en petits morceaux et faites-les rissoler trois minutes dans la poêle. Posez dessus les tranches de viande, réduisez la flamme, et faites cuire à petit feu, et à couvert, avec le bouillon, le vin blanc, les herbes et les aromates (sauf les câpres), du poivre, mais peu de sel. Au bout de vingt-cinq minutes, passez la sauce au tamis en pressant bien ; ajoutez-y le beurre manié avec la farine et les câpres. Remettez au feu et laissez épaissir. Puis, en dernier, ajoutez la crème sans laisser bouillir. Versez la sauce sur les tranches de bœuf tenues au chaud.

SUZANNE ET HENRIETTE.

SANTÉ

La maladie d'Elizabeth Taylor

● Même les affections microbiennes peuvent être des maladies psychologiques.

DEPUIS quelques années, et surtout depuis quelques mois, Elizabeth Taylor, la ravissante femme-enfant, ne cesse d'être malade. Cette fois-ci, l'alerte a été sérieuse : infection des voies respiratoires. Liz étouffait, il a fallu pratiquer une trachéotomie et la placer sous un poumon d'acier, le seul modèle électronique existant en Europe.

De quoi souffre la vedette ? Il semble qu'elle soit victime d'infections microbiennes à répétitions dues à un germe particulièrement dangereux : le staphylocoque. Plus ou moins redoutables selon leur variété (blancs ou dorés), les staphylocoques peuvent rester assoupis dans les voies nasales et se « réveiller » quand se créent des conditions favorables à leur prolifération. Ils « descendent » dans la gorge, les bronches, les poumons, et parfois les organes digestifs, faisant apparaître des angines, des pneumonies ou des infections intestinales à staphylocoques qui sont d'une particulière gravité.

On sait que la vie d'Elizabeth Taylor a été jalonnée de difficultés sentimentales et de deuils. Sa maladie avait déjà arrêté une première fois le tournage du film « Cléopâtre ». Les événements sentimentaux ou professionnels de l'existence de la vedette et la façon dont elle y réagit avec son émotivité propre sont-ils susceptibles de la faire tomber malade ? En d'autres termes, et pour poser la question sur un plan plus général : des motifs d'ordre purement « moral » (chocs émotifs, problèmes psychologiques conscients ou inconscients) peuvent-ils entraîner l'apparition de maladies organiques caractérisées ? C'est tout le problème de la médecine psychosomatique qui est posé de cette façon.

(Dalmas.)

ELIZABETH TAYLOR.
En fonction de son passé.

Douleurs injustifiées

Spécialité nouvelle, la médecine psychosomatique (qui s'occupe à la fois de l'âme : *psukhê,* et du corps : *sôma)* ne rejette aucune des acquisitions de la médecine générale dont elle utilise à l'occasion chaque découverte. Mais c'est une médecine totale qui soigne non pas une maladie aux caractéristiques bien définies, mais un individu qui réagit globalement en face de la maladie non seulement selon sa constitution physique propre mais en fonction de son état affectif, de son histoire, de son passé. Dans certains cas, les facteurs émotionnels (et surtout les conflits inconscients qui pèsent sur tout le comportement de l'individu) sont à ce point prépondérants qu'une psychothérapie guérit un malade que les traitements médicaux et chirurgicaux avaient été impuissants à soulager.

Pour illustrer ces faits qui surprennent au premier abord, nous emprunterons quelques exemples aux dossiers des psychosomaticiens.

Un des cas les plus simples est celui des douleurs du type rhumatismal. Chez certains individus qui se plaignent de violents maux de dos et font des lumbagos à répétition, l'examen clinique et radiologique ne révèle aucune lésion organique ou des lésions si minimes qu'elles ne justifient absolument pas les souffrances accusées par le malade. Impuissant à les soulager, le rhumatologue envoie ces clients difficiles chez le psychosomaticien. Celui-ci leur parle, les amène à lui confier les problèmes qui les préoccupent ; il met en œuvre quelques séances de relaxation selon la méthode du training autogène ; les douleurs disparaissent.

L'importance des facteurs affectifs dans le déroulement des maladies allergiques est un fait désormais établi. Les asthmatiques font de violentes crises d'asthme sous l'effet d'un choc émotif. Un milieu familial défavorable joue un rôle aggravant indiscutable dans l'évolution de la maladie. Séparé des siens, hospitalisé et placé entre les mains du psychothérapeute, l'asthmatique n'a plus de crises. L'eczéma obéit aux mêmes lois. Une jeune fille qu'on avait désensibilisée — c'est-à-dire guérie de son eczéma — fit une poussée brutale sur tout le corps le jour où elle apprit le départ de son fiancé pour l'Algérie. 80 % des migraines, qu'on attribue généralement au foie, sont dues en réalité à des facteurs émotionnels.

Le fonctionnement glandulaire est très influencé par la vie affective. Les exemples foisonnent. Les règles peuvent disparaître sous l'effet d'une émotion. De très nombreuses femmes emprisonnées pendant la guerre souffraient d'aménorrhée (absence des règles). A l'inverse, certaines femmes ont des règles qui durent plusieurs jours et reviennent à des intervalles très rapprochés sans qu'aucun trouble des organes génitaux explique cette perturbation. Par peur de la maternité ou simplement parce qu'elles sont frigides, ces femmes ont trouvé là inconsciemment un moyen d'éviter les rapports conjugaux qu'elles redoutent. Un traitement psychothérapique ramène des règles normales. Phénomènes analogues chez les hommes : un jeune homme est devenu impuissant parce qu'il a assisté à des tortures en Algérie.

Changer d'appartement

Plus extraordinaires encore sont les cas de maladies psychosomatiques qui ne s'accompagnent d'aucune lésion organique caractérisée mais qui causent des souffrances telles (et parfois des désordres physiologiques si gênants) qu'on en arrive à l'opération. Après sa seconde maternité, une jeune femme ne peut plus contrôler sa vessie. Elle passe d'hôpital en hôpital. Elle subit plusieurs interventions sur les voies urinaires sans résultat. Elle finit par échouer dans un service spécialisé en psychosomatie. Petit à petit, le médecin capte sa confiance. Il met en œuvre une psychothérapie ; elle cesse de perdre ses urines ; mais pour stabiliser le traitement, il a fallu modifier ses conditions de vie : elle habitait dans un misérable wagon sur un terrain vague. On lui trouve un appartement de deux pièces dans un H.L.M. et du travail. Elle n'a plus eu, depuis, le moindre trouble urinaire.

Un psychosomaticien me citait le cas d'une femme qui a subi quinze opérations. Déportée, elle est revenue du camp, animée d'une terrible agressivité qu'elle a retournée contre elle-même. Elle cherche inconsciemment à se punir, à se détruire par la maladie. Elle développe d'abord un ulcère à l'estomac, qui est une maladie psychosomatique classique. Elle refuse le traitement médical. On l'opère. Elle commence alors à souffrir de la vésicule biliaire, si atrocement qu'on finit par l'opérer : vésicule normale, sans calcul. Puis elle souffre du ventre : trouble des règles, fibrome. On l'opère (hystérectomie). Après, elle se plaint de violentes douleurs dans le dos. Nouvelle opération : elle se fait fixer un rein un peu descendu sous l'effet de l'amaigrissement. A peine rétablie, elle se plaint à nouveau du ventre. Les douleurs qu'elle accuse paraissent si violentes que les chirurgiens (elle en change, bien sûr) finissent par ouvrir, trois fois, pour explorer l'intestin, sans rien trouver.

Cette femme est sous traitement psychothérapique depuis deux ans. Sa récupération s'annonce difficile. Mais elle n'a plus subi d'interventions chirurgicales.

Estomac, bronches, vessie

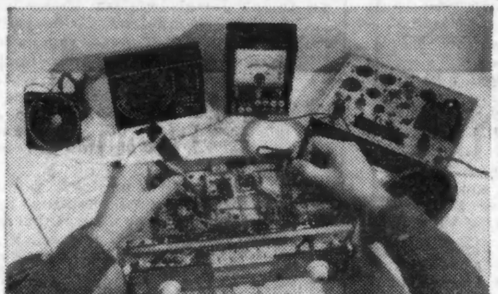
Il peut aussi, cependant, y avoir des conséquences organiques cliniquement vérifiables à des causes d'ordre psychique. Tel est le cas de beaucoup d'ulcères de l'estomac, de colite, d'hypertension artérielle qui cèdent à la psychothérapie, à la relaxation et à la cure de sommeil. Citons un cas particulièrement spectaculaire : une jeune femme n'avait jamais souffert de l'estomac. Son mari est tué dans un accident d'auto. Quelques jours plus tard, on doit l'opérer d'un ulcère perforé. Les maladies psychosomatiques les mieux connues portent sur les organes creux : estomac, vésicule, intestins, bronches, vessie, parce que ce sont des organes musclés, susceptibles de spasmes sous l'effet de chocs émotifs.

Peut-il en être de même pour les maladies microbiennes ? Dans le cas, par exemple, d'Elizabeth Taylor, il s'agit d'une maladie bien déterminée dont l'origine et le déroulement sont connus : l'infection par staphylocoques. Si l'esprit comprend qu'un choc émotif ou des problèmes émotionnels puissent influencer le fonctionnement de certains organes, il est difficile d'admettre qu'ils puissent déclencher une maladie microbienne ; une émotion si violente soit-elle ne pourra jamais donner la variole ou la typhoïde, c'est certain. Mais ne peut-elle pas créer des conditions favorables au développement de germes nocifs avec lesquels notre organisme vit relativement en bonne intelligence ?

On sait l'influence du « moral » sur l'évolution de la tuberculose. A égalité de gravité dans l'atteinte infectieuse, certains tuberculeux guérissent, d'autres pas. Venons-en au staphylocoque. Un jeune homme fait périodiquement des crises d'anthrax et de furonculose sur le visage. Tous les traitements classiques de staphylococcie sont essayés en vain jusqu'au jour où l'on remarque que les poussées aiguës ne se produisent jamais au hasard mais toujours le lendemain du jour où le jeune homme a fait une frasque : il a des problèmes sexuels et chaque « exploit » en ce domaine s'accompagne d'un sentiment de culpabilité. Ses furoncles réapparaîtront tant qu'on n'aura pas résolu son problème sexuel.

L'incidence du psychisme sur le développement des maladies microbiennes a été encore très peu étudiée et il n'est pas encore possible de trancher dans un domaine aussi délicat. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'est pas exclu que des conflits d'ordre émotionnel soient capables de réveiller une infection microbienne latente, et que ce soit le cas pour Elizabeth Taylor.

ROSIE MAUREL.



ASSUREZ VOTRE AVENIR

(et celui des vôtres)

Vous le savez : en notre siècle de civilisation technique, celui qui veut « arriver » doit se spécialiser !

Mais, comme tous les domaines de l'industrie n'offrent pas les mêmes débouchés, il est sage de s'orienter vers celui dont les promesses sont le plus sûres : l'ÉLECTRONIQUE.

C'est en effet l'ÉLECTRONIQUE qui peut le mieux vous permettre de satisfaire vos ambitions légitimes.

Science-clé du monde moderne, sans laquelle n'existeraient ni radio, ni télévision, ni satellites artificiels... son essor est si considérable qu'elle demande chaque jour davantage de techniciens qualifiés. Et cela d'autant plus qu'elle contribue à présent au développement des autres industries, et qu'au cours des prochaines années la plupart des usines devront avoir leurs spécialistes en électronique.

Des carrières de premier plan attendent ceux qui auront acquis une connaissance approfondie de la radio-électricité, base de l'électronique.

Pour vous permettre d'entreprendre cette étude, quelles que soient vos connaissances et votre situation actuelles, EURELEC a mis au point une forme nouvelle et passionnante de cours par correspondance qui remporte un succès considérable ; plus de 15.000 adhérents en un an !

Associant étroitement leçons théoriques et montages pratiques, EURELEC vous donnera un enseignement complet. Avec les 600 pièces détachées que vous recevrez, vous construirez notamment 3 appareils de mesure et un récepteur de radio à modulation de fréquence, d'excellente qualité, qui vous passionneront et qui resteront votre propriété.

Grâce à notre enseignement <u>personnalisé</u>, vous apprendrez avec facilité, au rythme qui vous convient le mieux. De plus, notre formule révolutionnaire d'inscription <u>sans engagement</u>, avec paiements fractionnés contre remboursement (que vous êtes libre d'échelonner ou de suspendre à votre convenance) est pour vous une véritable « assurance-satisfaction ».

Demandez dès aujourd'hui l'envoi gratuit de notre brochure illustrée en couleurs, qui vous indiquera tous les avantages dont vous pouvez bénéficier en suivant ce Cours de Radio captivant.

EURELEC
INSTITUT EUROPÉEN D'ÉLECTRONIQUE
14, Rue Anatole-France
PUTEAUX - Paris (Seine)

Pour le Bénélux exclusivement : écrire à EURELEX, 58 rue de la Loi, Bruxelles 4.

BON
(à découper ou à recopier)
Veuillez m'adresser gratuitement votre brochure illustrée EX 632
NOM ....
ADRESSE ....
....
PROFESSION ....
(ci-joint 2 timbres pour frais d'envoi)

cinéma

NOUVEAU

FEUX DANS LA PLAINE : pour ceux qui sont capables de les supporter, des images d'une horrible beauté : les derniers jours des Japonais aux Philippines en 1945. (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 35.) (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

ROCCO ET SES FRÈRES : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Rex, CEN.* 83-93 ; *Normandie, ELY.* 41-18.)

LA NUIT : le dernier film de Michelangelo Antonioni (L'AVVENTURA), avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Avenue, ELY.* 49-34 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

LOLA : Anouk Aimée chanteuse de beuglant à Nantes. Malgré des gaucheries, un premier film attachant de Jacques Demy. (*Rotonde, MED.* 08-52.)

LE FARCEUR : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

LA DAME AU PETIT CHIEN : la Russie de Tchekhov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

EL COCHECITO : le vieillard et la petite voiture, un chef-d'œuvre de méchanceté souriante (*Lord Byron, BAL.* 04-22.)

RECENT

LA VÉRITÉ : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY* 29-46.)

ZAZIE DANS LE MÉTRO : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue. (*Régent, MAI.* 40-40.)

TIREZ SUR LE PIANISTE : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups » (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04 ; *Concordia, BOT.* 32-05.)

LE SEPTIÈME SCEAU : une légende moyenageuse, contée par Ingmar Bergman : le chevalier, la mort et quelques raisons de vivre. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

PATHER PANCHALI : deux enfants pauvres dans un village bengali. Des images et une musique d'une exceptionnelle beauté. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

L'EQUIPÉE SAUVAGE : motos, blue-jans et blousons noirs, avec Marlon Brando. Au même programme : LA PORTE DE L'ENFER. (*Floride, PRO.* 63-40.)

LA DOUCEUR DE VIVRE : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

UN CONDAMNÉ A MORT S'EST ÉCHAPPÉ : un grand Bresson qui fut aussi un grand succès commercial. (*Cinex, BOT.* 41-00.)

CENDRE ET DIAMANT : le drame des résistants polonais non communistes à la Libération. Discutable mais ambitieux. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

LES ANNÉES FOLLES : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait vingt ans. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

LES AMANTS : la plus vieille histoire du monde contée par Louis Malle, avec Jeanne Moreau. Un succès devenu international. (*Studio Germain, ODE.* 42-72.)

ANCIEN

LE VOLEUR DE BICYCLETTE : 1948. Vittorio de Sica, metteur en scène, à la grande époque du néoréalisme. (*Noctambules. ODE.* 42-34.)

SUR LES QUAIS : 1955. Marlon Brando, dirigé par Elia Kazan, se révolte contre les abus des syndicats de dockers américains. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

LE SALAIRE DE LA PEUR : 1952. Un Clouzot. Montand et Vanel dans le célèbre camion d'explosifs de Georges Arnaud. (*Actüa-Champo. ODE.* 51-60.)

LA SPLENDEUR DES AMBERSON : 1942. Le deuxième film d'Orson Welles. (*Calypso. GAL.* 10-68.)

UNE FEMME DISPARAIT : 1938. L'Orient-Express, une vieille dame excentrique, deux Anglais passionnés de cricket, de vrais espions et l'humour de Hitchcock. (*Boul'-Mich, ODE.* 48-29.)

CORRESPONDANT 17 : un Hitchcock 1940. Un journaliste démasque un réseau d'espionnage. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

DROLE DE DRAME : 1936. Un Carné-Prévert d'avant guerre, burlesque et charmant. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

LES DISPARUS DE SAINT-AGIL : 1938. Le monde féerique de l'enfance à travers une intrigue policière racontée par Christian-Jaque et Jacques Prévert. Au même programme : SCIUSCIA. (*Studio 'Parnasse, DAN.* 58-00.)

télévision

JEUDI 16 MARS, A 21 H. 25 : « Discorama à Nice », premier Festival international du disque, présenté par Denise Glaser.

VENDREDI 17 MARS, A 22 H. : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par Monique Chapelle.

SAMEDI 18 MARS, A 20 H. 15 : « La Damnation de Faust », d'Hertor Berlioz, avec Jane Rhodes. Orchestre de la R.T.F. sous la direction de Georges Derveaux.

SAMEDI 18 MARS, A 22 H. : « Grand Prix Eurovision 1961 de la Chanson », transmis de Cannes et présenté par Jacqueline Joubert.

DIMANCHE 19 MARS, A 21 H. 15 : « Le Nain », pièce de Jean Cathelain, d'après une nouvelle de Marcel Aymé, avec Paul Frankeur.

LUNDI 20 MARS, A 20 H. 30 : « La part de l'ombre », film de Jean Delannoy, avec Edwige Feuillère, Jean-Louis Barrault.

MARDI 21 MARS, A 20 H. 30 : « En votre âme et conscience ». de Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes et Claude Barma. Le procès Sarrat-Schmidt (1933). Défenseur : Me de Moro-Giafferi.

MERCREDI 22 MARS, A 21 H. 45 : « Lectures pour tous », émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

théâtre

DES ENFANTS DE CŒUR : de François Campaux. L'auteur de « Chéri noire » et du « Voile bleu » a troussé un vaudeville rose et bien joué (Robert Murzeau, Nelly Vignon, Claude Rollet, etc.). (*Capucines.*)

LES EXALTÉS : de Robert Musil, une entreprise théâtrale difficile et courageuse. (*Théâtre Moderne.*)

LA NUIT DES ROIS : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Vieux-Colombier-Jacques Copeau.*)

ONCLE VANIA : un chef-d'œuvre de Tchekhov honnêtement servi par la Comédie-Française.

LE VOYAGE : le meilleur spectacle du Théâtre de France cette année.

JACQUES OU L'INSOUMISSION et LES CHAISES : deux reprises de Ionesco avec Jean-Louis Trintignant présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*)

LA BONNE AME DE SÉ-TCHOUAN : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier, jusqu'au* 29.)

LES PAPIERS D'ASPERN : une merveilleuse nouvelle de Henry James fidèlement adaptée par Marguerite Duras. Et pourtant... (*Théâtre des Mathurins.*)

CHER MENTEUR : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*)

L'ANNONCE FAITE A MARIE : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

IRMA LA DOUCE : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort, avec sa créatrice Colette Renard. (*Théâtre Gramont.*)

concerts

JEUDI 16 MARS. — *Théâtre des Champs-Elysées,* à 21 h. : Récital Reine Gianoli (Bach, Schumann, Mozart, Schubert).

VENDREDI 17 MARS. — *Eglise Saint-Germain-des-Prés,* à 20 h. 45 : Concert spirituel : « La Passion selon saint Jean », de J.-S. Bach, dir. Trajan Popesco.

DIMANCHE 19 MARS. — *Salle Pleyel,* à 15 h. : Igor et David Oïstrakh, sous la dir. de Pierre Capdevielle : concert Bach.

Théâtre des Champs-Elysées, à 17 h. 45 : Société des Concerts du Conservatoire, dir. A. Erede, avec le pianiste G. Tacchino (« Concerto n° 3 » de Prokofiev).

LUNDI 20 MARS. — *Salle Pleyel,* à 21 h.: Orchestre de chambre Pro Arte de Munich, dir. Kurt Redel, avec J.-P. Rampal et P. Pierlot : concert Bach.

MARDI 21 MARS. — *Salle Pleyel,* à 21 h.: Igor et David Oïstrakh, sous la dir. de Pierre Dervaux, avec l'Orchestre National : concertos de Vivaldi, Beethoven, Brahms.

JEUDI 23 MARS. — *Salle Chopin-Pleyel,* à 21 h. : Récital à deux pianos par le « tandem » canadien Victor Bouchard et Renée Morisset : Mozart, Saint-Saëns, Debussy, Hindemith et Messiaen.

expositions

LA PATELLIÈRE : le mystère de l' « expressionnisme français » sous sa forme la plus prestigieuse et la moins connue. (*Creuzevault, 9, avenue Matignon, jusqu'à fin mars.*)

LAPOUJADE : la peinture abstraite revêt, enfin, une signification sensible. (*Domec, 33, rue Saint-Placide.*)

(Pour ces deux expositions, voir page 38 la chronique de Jean-François Chabrun.)

CLASSIQUE

ROUSSEAU : le plus grand rassemblement jamais réalisé d'œuvres du « divin Douanier ». (*Charpentier, 76, fbg Saint-Honoré, mars-avril.*)

BERTHE MORISOT : la trop modeste « tante Berthe » des Impressionnistes replacée au premier rang qui lui revient de droit. (*Musée Jacquemart-André, bld Haussmann ; mars-avril, parking dans la cour du musée.*)

ANDRÉ LHOTE : le « maître à peindre » du néoclassicisme. (*Maison de la Pensée, 3, rue de l'Elysée, et Marcel Guiot, 7, rue La Boétie.*)

K.-X. ROUSSEL : dessins et pastels d'un des compagnons de Vuillard et Bonnard. (*Galerie de l'Institut, 6, rue de Seine.*)

NAIFS ESPAGNOLS : du XVII[e] siècle à nos jours, les trésors de l'art populaire ibérique. (*Gaveau, 45, r. La Boétie.*)

MODERNE

AFRO : un lyrisme à la fois élégant et fougueux. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

BAJ : de curieux et très féroces tableaux exécutés avec des chiffons et des objets de toute sorte. (*Raymond Cordier, 27, rue Guénégaud.*)

BREUIL : un jeu subtil de couleurs et de matières dans une heureuse harmonie abstraite. (*Boutin, 34, faubourg Saint-Honoré.*)

PELAYO : une œuvre partie du figuratif et qui a su conhuérir ce qu'il y a de meilleur dans l'expression abstraite. (*Synthèse, 66, boulevard Raspail.*)

GARDON : tradition des vieux maîtres. Un « Hollandais maigre » qui excelle dans l'intimisme illuminé. (*Galerie de Bourgogne, 49, rue de Bourgogne.*)

JENKINS : la peinture « gestuelle », avec ses faiblesses mais aussi sa valeur de choc. (*Flinker, 34, rue du Bac.*)

J.-P. JOUFFROY : un jeune peintre avide de concilier la « grande » peinture avec un expressionnisme réaliste. (*Abdy, 8, rue de Duras.*)

RAVEL : brillante symphonie de couleurs joyeuses. (*Heller, 33, rue de Seine.*)

THEPOT : dans la stricte orthodoxie de l'abstraction pure, un concert de gris d'une rare qualité. (*Galerie Hautefeuille, 3, rue Hautefeuillle.*)

GALERIE RAYMOND DUNCAN
31, rue de Seine
M. DUBRISAY
Du 17 au 31 mars

HOTEL DROUOT
VENTE AUX ENCHERES PUBLIQUES
Hôtel Drouot, salle n° 1
le 20 mars - Exposition le 18
TABLEAUX MODERNES
Me ROBERT, Commissaire-Priseur

VENTE A VERSAILLES
Me BLACHE, Commissaire-Priseur
en son HOTEL RAMEAU
à VERSAILLES, 5, rue Rameau
Tél. : 950-55-06 et 950-71-29
LE DIMANCHE 19 MARS à 14 h. 30
TABLEAUX MODERNES
ARTS NAIF, NON FIGURATIF et SURREALISTE
Expo : vendredi 17, de 21 à 23 heures et samedi 18, de 9 à 18 heures

GALERIE SAINT-PLACIDE - 41, rue Saint-Placide
LIQUOIS
Du 18 au 29 mars
A la cave : PETIT-JEAN

GALERIE JEANNE BUCHER
53, rue de Seine
MOSER

Galerie de Paris
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Person
1876 - 1926
Jusqu'au 1er avril

GALERIE RENE DROUET
104, Faubourg-Saint-Honoré
Marcelle BRUNSWIG
PEINTURES - AQUARELLES
Du 7 au 22 mars

Galerie HAUTEFEUILLE
3, rue Hautefeuille
THEPOT
Du 14 mars au 16 avril

GAL. JACQUES PERON
5, Faubourg-Saint-Honoré (8e)
17 MARS - 16 AVRIL
LAMBERT - LOUBÈRE
...Le « Prix Goncourt » de la peinture...

GALERIE DU DRAGON
HULTBERG
19, RUE DU DRAGON

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
PARIS (8e)
AFRO
Œuvres récentes

CATALOGUE FERNAND LÉGER
Les collectionneurs possédant des Tableaux, des Gouaches, des Dessins, des Céramiques originales de FERNAND LEGER, des éditions numérotées de Céramique, de Tapisserie ou de Bronze, sont priés de bien vouloir se mettre en rapport avec le Comité de Rédaction du Catalogue de l'Œuvre de FERNAND LEGER.
MUSÉE FERNAND LÉGER - BIOT (A. M.)

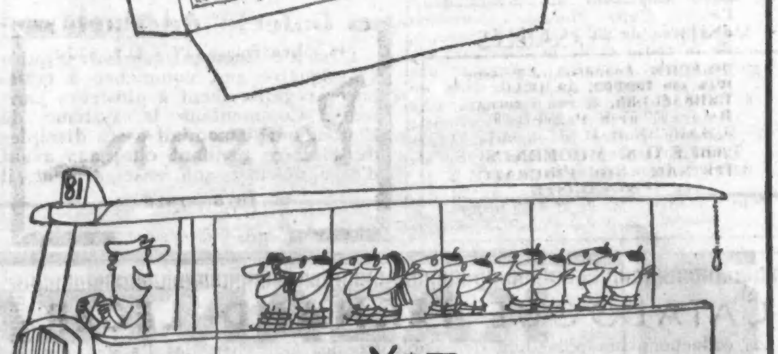
PAUL FACCHETTI - 17, rue de Lille
TAVERNARI
SCULPTURES

DE NOUVELLES AFFAIRES PEUGEOT

par SINÉ

— C'est pas juste, c'est toujours aux mêmes qu'on prend un gosse !

— Vous vous êtes trompé... moi j'suis de l'Assistance publique !



ESPAGNE

Actualité de Larra

Juan Goytisolo, jeune écrivain espagnol, commente la leçon d'un de ses aînés qui s'est suicidé il y a plus de cent ans (1).

« *Où est le cimetière ? Dans la ville ou hors de la ville ? Il est dans Madrid même. Madrid est le cimetière. Un vaste cimetière où chaque maison est la tombe d'une famille, chaque rue le sépulcre d'un événement, chaque cœur l'urne funéraire d'un espoir ou d'un désir.*

« Imbéciles, disais-je aux passants. Vous vous déplacez pour aller voir des morts. N'avez-vous donc pas de miroir ? Regardez-vous, insensés, et vous lirez sur votre front votre propre épitaphe. »

Ces lignes ne sont pas d'un écrivain contemporain. Elles sont extraites du « Jour des Morts de 1836 », de Mariano José de Larra. Cent vingt-trois ans après son suicide, Larra apparaît comme l'écrivain espagnol le plus vivant et le plus actuel. Alors que les œuvres d'Ortega et des hommes de la génération de 1898 (à l'exception de Machado et, dans une certaine mesure, de Baroja) sont soumises à une révision critique de plus en plus sévère par la jeunesse espagnole, le prestige de Larra ne cesse de grandir. Jamais ses livres n'ont été autant lus que depuis quelques années.

Etouffoir politique

Les écrivains de 1898 — Azorin, Unamuno et beaucoup d'autres — avaient fait de « Figaro » (pseudonyme sous lequel Larra publiait les articles qui firent sa célébrité) leur maître et le symbole de leur opposition au conformisme politique. Mais, à les relire, on constate aujourd'hui que leur œuvre n'était pas à la hauteur de la sienne. Il leur manquait cette foi et cette sûreté de jugement qui avaient permis à Larra d'établir le diagnostic rigoureux du mal dont souffrait l'Espagne. Et ce qui fait l'étonnante actualité des écrits de Larra, c'est que la société espagnole de 1961 n'est guère différente de celle de 1836, au moins dans ses grandes lignes. « Figaro » avait lui-même noté cette pérennité : « *Chaque fois que je m'arrête pour regarder notre Espagne et réfléchir sur elle, je lui adresse mentalement cette formule si courante entre gens qui ne se sont pas vus depuis longtemps : « Mon ami, vous ne changez pas du tout.* »

Larra a vécu 28 ans de cette histoire de l'Espagne du XIXe siècle que Pierre Vilar a définie comme un « *enchaînement d'intrigues, de comédies, de drames* ». Né en pleine guerre d'Indépendance (son père était médecin militaire sous Joseph Bonaparte et émigra après la défaite française), il avait à peine trois ans lorsque les Cortès, réunies à Cadix, rédigèrent la Constitution de 1812, véritable charte de la démocratie espagnole. Dès son entrée à Madrid, pourtant, Ferdinand VII dissout les Cortès avec l'appui de l'armée et, à partir de 1814, règne entouré d'une camarilla de courtisans. En 1820, la révolte, sous la direction de Riego, du corps expéditionnaire qui devait s'embarquer pour l'Amérique oblige le roi à prendre certaines mesures libérales mais, trois ans plus tard, une intervention des souverains de la Sainte Alliance — qui envoient en Espagne le duc d'Angoulême à la tête de cent mille « fils de Saint Louis » — rétablit Ferdinand VII dans ses prérogatives de monarque absolu. Commence alors, en 1823, la « honteuse décennie » de répression contre les libéraux, la première des périodes de terreur qui vont désormais s'abattre périodiquement sur le pays, contraignant les intellectuels au silence ou à l'exil. Larra décrira le gouvernement de cette époque comme « *le prototype du système de l'étouffoir politique, qui ne visait qu'à étrangler l'intelligence, la science, les arts et tout ce qui constitue l'espoir du genre humain. Il ferma les universités mais, pour compenser, ouvrit une école de tauromachie. Sanglante plaisanterie, insolent sarcasme politique qui caractérise à lui seul tout le système* ».

Après la mort de Ferdinand VII en 1833, une lutte s'engage pour la succession entre les partisans de son frère, Don Carlos, et ceux de sa fille Isabelle. Elle dégénère bientôt en guerre civile, Don Carlos prenant la tête des « factieux » dans les provinces du Nord.

(1) Après Bardem et Bergamin, Juan Goytisolo est actuellement l'objet d'une violente campagne d'injures de la part de la presse, de la radio et de la télévision espagnoles. Certains journaux ont mis en rapport la publication en Italie de son dernier roman, « La Resaca », avec l'attentat terroriste commis contre le consulat espagnol à Genève et même avec l'affaire du « Santa-Maria ».

(Archives.)

MARIANO JOSÉ DE LARRA.
« Mon ami, vous ne changez pas du tout ! »

Le grand saut

C'est à ce moment que Larra, qui a vingt-quatre ans, commence à collaborer régulièrement à plusieurs journaux. Commentant le système de Platon, qui demandait à ses disciples de se taire pendant cinq ans avant d'oser discuter son enseignement, il écrit : « *On peut se faire une idée approximative de ce qu'il est possible de taire pendant cinq ans en se rappelant ce que nous avons tu, mes lecteurs et moi, pendant dix ans, c'est-à-dire pendant deux cours complets de Platon, que nous avons suivis de* 1823 à 1833. *Pendant ces années, il nous est arrivé la même chose que dans la classe de Platon : seul le maître parlait, pour nous apprendre à nous taire* (*que le philosophe grec me pardonne cette comparaison*). »

Lorsque le mécontentement populaire éclate et provoque l'incendie de plusieurs couvents, Larra y voit un sérieux avertissement pour les dirigeants de l'Espagne. Plutôt que de réprimer aveuglément les troubles, il demande qu'on en comprenne les causes : « *L'Espagne va faire le grand saut. Elle a un pied dans le passé, l'autre dans l'avenir. Elle se trouve au point critique d'une transition qui risque d'être d'autant plus brutale qu'elle a été plus désirée et plus retardée... Assassinats pour assassinats, puisqu'il doit s'en produire, je suis pour ceux que commet le peuple.* »

En 1836, la régente Marie-Christine, qui gouverne au nom de sa fille Isabelle II, convoque le corps électoral et Larra se fait élire député d'Avila. Mais cette expérience politique le déçoit et il revient bientôt au journalisme. Ses articles de cette époque — sans doute les meilleurs qu'il ait écrits — sont pleins d'inquiétude et de désenchantement. La mélancolie de Larra — une « *de ces mélancolies dont seul un libéral espagnol peut se faire une idée* » — s'aggravera quelques mois plus tard à la suite d'une déception amoureuse, et, le 13 février 1837, il se suicide.

Ecrivain engagé, Larra pose le problème de la responsabilité de l'écrivain en des termes proches de ceux qu'utilisera, un siècle plus tard, Jean-Paul Sartre. Il dénonce les « *écrivains cosmopolites, les philosophes universels qui écrivent pour l'humanité tout entière* », et leur oppose « *ceux qui s'adressent non pas à l'homme en général, mais à l'homme en situation, marqué par les formes particulières de la société dans laquelle il vit* ».

Dans son effort pour éclairer ses compatriotes, Larra se heurte à l'une des institutions les plus solides du pays : la censure. Mais il ne cède pas devant elle. Dans les époques d'oppression, la règle morale de l'écrivain a toujours été sinon d'écrire tout ce qu'il pense, au moins de ne pas écrire ce qu'il ne pense pas. Larra n'a pas trouvé de mots assez durs pour ceux qui mettaient leur plume au service des oppresseurs : « *Quel sens cela a-t-il, d'écrire des choses que ne croient ni celui qui les écrit ni celui qui les lit ?* » L'écrivain digne de ce nom « *doit remettre à la censure trois articles pour un qu'on lui interdit... Il doit protester, subir les poursuites, la prison, la potence s'il le faut* »...

Toute l'œuvre de Larra apparaît comme une illustration de l'essai de Bertolt Brecht sur « Les cinq difficultés d'écrire la vérité ». Contraint de ruser avec la censure, il manie l'ironie en maître et retrouve l'habileté du Marc-Antoine de Shakespeare lorsque, devant le cadavre de César, il célèbre la « respectabilité » de Brutus mais fait de son crime un récit qui l'accable plus encore que s'il l'avait ouvertement traité d'assassin. Ainsi, Larra écrit : « *Aux Etats-Unis et en Angleterre, il n'y a pas de police politique. Mais on sait le désordre qui règne dans les idées de ces deux pays, où chacun peut professer l'opinion de son choix... La liberté mal comprise a ses limites et nous avons quelque chose à apprendre dans le grand livre ouvert des révolutions : c'est à ne pas suivre les traces des pays trop libres parce que nous finirions par arriver au même état de prospérité que l'Angleterre et les Etats-Unis. Or la richesse pourrit l'homme et la prospérité, quoi qu'on dise, le rend orgueilleux...* »

La beauté de la corrida

Larra croit en la transformation de la société et, en étudiant la vie espagnole, il arrive à la conclusion qu'il faudra faire table rase de tout ce qui existe, pour recommencer à zéro. « *Il ne nous reste rien à nous,* écrit-il, *que la poussière de nos ancêtres, que nous foulons d'un pied indifférent ; nouvelle Rome par les souvenirs de son ancien temps et sa nullité présente, nous trébuchons dans notre marche, de quelque côté que nous allions, sur des vestiges de grandeur passée, sur des ruines glorieuses, si toutefois il peut exister des ruines qui fassent honneur à un peuple.* »

Larra touchait ici au problème que, voici quelque temps, m'exposait une amie étrangère, à son retour d'un voyage en Espagne, problème toujours en suspens et que l'Espagne nouvelle devra un jour ou l'autre résoudre : est-il possible de transformer la société sans modifier en même temps les « vertus » caractéristiques du peuple ? Mon amie craignait, semble-t-il, pour l'avenir de l'« âme » populaire.

A en juger par ce qu'elle disait, le peuple de son pays avait perdu la sienne et il était fort réconfortant pour elle de voyager en Espagne. Si je me souviens bien, je crois lui avoir répondu que les Espagnols payaient fort cher ce réconfort. Comme les Grecs — j'aurais dû ajouter — nous courons le risque de nous accommoder de notre pauvreté actuelle et, flattés de l'éloge de ceux qui s'extasient sur elle, nous devons résister à la tentation de la cultiver. Puisque nous sommes pauvres, nous devons souhaiter, en outre, d'être laids. Si la beauté de la corrida suppose un système de grands domaines responsable de la misère de la main-d'œuvre andalouse ; si l'éclat du soleil sert à justifier notre paresse et nous pousse à nous croiser les bras, que disparaissent d'un bon coup le soleil et les taureaux. Les Espagnols doivent apprendre à s'en passer. Laissons à d'autres gardiens et à d'autres cicérones le privilège de vivre de leurs ruines et occupons-nous, quant à nous, de travailler pour l'avenir.

Les jeunes hommes que nous sommes sont particulièrement bien placés pour imaginer sans peine la réalité que connut Larra. Tout au long de l'Histoire, peu de sociétés comme la nôtre ont montré, en effet, une intolérance plus grande vis-à-vis des intellectuels. Depuis des siècles, nous

KAZANTZAKI
Lettre au Greco
SOUVENIRS DE MA VIE
un livre d'une exceptionnelle richesse
Plon

les voyons, d'étape en étape, au hasard des remous politiques, condamnés à se taire ou à émigrer, parfois privés de patrie, parfois de liberté, et presque toujours, de la possibilité d'exercer dignement leur magistère.

L'abîme qui existe entre ce qui est vécu et ce qui est décrit, entre l'âme et la façade, entre la réalité et la vérité officielle est si vertigineux qu'un dimanche matin dans la rue, qu'un après-midi aux arènes, l'intellectuel en arrive à douter de ses sens. Quelle est la réalité ? Celle qu'il voit ? Celle qu'on dit ? Celle qui, lorsqu'on écrit, rêve tout haut ? Et l'Espagne lui paraît alors — à travers le silence de la foule qui dort en marchant et qui, à la vue du sang, se dresse et crie — une hallucination, un mirage d'ivrogne, un mauvais rêve qui dure, un cauchemar sans fin. Il faut avoir les nerfs solides, le cœur bien accroché, la foi inébranlable, pour ne point céder à la monstrueuse tentation. Le problème qui se pose à un intellectuel espagnol doté de sensibilité sociale comme Larra est, purement et simplement, de ne pas devenir fou. Il faudra un jour étudier sous cet angle la vie de certains de nos hommes célèbres et nous découvririons que bien des attitudes, en apparence inexplicables, deviennent claires si nous les considérons comme des réactions de défense ou d'abandon devant l'invasion de la folie.

Ecrire à Madrid

Le brutal contraste entre l'Espagne dont rêve Larra et la caricature qu'il voit devait provoquer un déséquilibre. Naturellement enclin au pessimisme, Figaro glisse progressivement vers le désespoir. Le pays ne l'écoute pas, il prêche vainement dans le désert : *« Ecrire comme nous écrivons à Madrid, c'est prendre des notes, c'est écrire un livre de mémoires, c'est se livrer à un monologue désespérant et triste mais pour un seul. Ecrire à Madrid, c'est pleurer, c'est chercher une voie sans la trouver, comme dans un cauchemar écrasant et terrible. Parce qu'on n'écrit même pas pour les siens. Qui sont « les siens » ? Qui entend ici ? Les académies, les cercles littéraires, les petits groupes colporteurs de nouvelles de la Puerta del Sol, les tables des cafés, les divisions du corps expéditionnaire, les bandes de Gomez, ceux qui dépouillent, ou ceux qui sont dépouillés ? »* Mais l'Espagne *« ne change pas »* et, comme le disait en 1929 Antonio Machado dans une lettre à Unamuno, *« les gens ont l'air satisfaits d'être nés. Personne ne pense au lendemain. »* Larra lutte contre l'angoisse qui l'envahit et la colère avec laquelle il réagit nous vaut les pages saisissantes de sa promenade dans Madrid le jour des morts de 1836 : *« J'ai voulu sortir par force de l'horrible cimetière. J'ai voulu me réfugier dans mon propre cœur... Encore un cimetière. Mon cœur est une autre tombe. Que dit-il ? Lisons... Ci-gît l'espoir. Silence, silence ! »* Trois mois après avoir écrit ces lignes, Larra se suicide.

Cent vingt-trois ans sont passés depuis, et les paroles de Larra résonnent encore à nos oreilles, suscitent des vocations et, paradoxalement, ouvrent la voie à l'avenir et à l'espoir. On a dit que nous appelions utopie ce que nous désirons avec assez de force pour l'obtenir. Désirons-le donc, encore que pour l'instant cela paraisse impossible à gagner, parce que pour qu'il soit un jour possible, nous devons le demander avant, quand il est encore utopique. Prenons la relève de Larra dans son désir de voir une Espagne meilleure et si, comme il l'écrivit un jour, *« ce qui nous attend, c'est de tomber glorieusement dans la lutte, tombons avec courage et résignation en remplissant la haute mission à laquelle nous sommes appelés. »*

JUAN GOYTISOLO.

POÉSIE

Benjamin Péret

● *La première étude complète sur le dernier surréaliste maudit.*

BENJAMIN fit son entrée dans la vie intellectuelle du demi-siècle, vêtu d'un uniforme bleu-horizon en loques, et marchant au pas de l'oie. C'était au cours du « Procès Barrès », manifestation dada organisée par le jeune poète André Breton, à la salle des Sociétés Savantes, le 13 mai 1921. Barrès, l'*ultra* du jour, y était accusé de *« crime contre la sûreté de l'esprit »*. Témoin à charge : Péret, qui, pour n'être âgé que de vingt et un ans, avait cependant *« fait toute la guerre »*. Il tenait le rôle du Soldat Inconnu et répondit en allemand aux questions du « tribunal ». Le public, paraît-il, réagit avec fureur.

BENJAMIN PÉRET (A GAUCHE) AVEC SA FEMME REMEDIOS ET ANDRÉ BRETON (A DROITE). (Ylla.)
« Le rouge à lèvres dont on extrait le baiser. »

Depuis cette soirée mémorable, qui fut aussi comme un acte de naissance du surréalisme organisé, la vie et l'œuvre de Péret (sans qu'on puisse d'ailleurs observer la moindre distinction entre l'une et l'autre) se confondent avec l'histoire du mouvement surréaliste qu'elles contribuèrent, dans une bonne part, à orienter. Breton lui-même a écrit de Péret qu'il lui était *« une lumière qui, jour après jour, trente ans durant, lui a embelli la vie »*. Pourtant, alors que le surréalisme a imposé sa présence dans notre monde au point de devenir un nom commun reconnu par tous les dictionnaires — alors qu'il a apporté une notoriété internationale, ou la gloire, à des poètes aussi exclusifs qu'Eluard, Breton, Desnos, Tzara, Char, Aragon — Péret, lui, est demeuré inconnu. Mort en 1959, il fut totalement ignoré par la critique de son vivant — et l'on ne connaît qu'une seule étude sérieuse de son œuvre, celle de Jehan Mayoux : vingt pages, mais à usage interne, et parues dans une revue du mouvement : « Le Surréalisme même » en 1957. Mayoux, du reste, n'avait pas manqué de le souligner : *« Tout se passe comme si la critique, ne pouvant inclure Péret dans quelque système explicatif lénifiant, incapable de réfuter ses propositions théoriques, avait décidé, faute de mieux, de recourir à son égard à la politique du silence. »*

Jean-Louis Bédouin nous le rappelle, lui aussi, dès les premières pages du livre qu'il consacre à Péret, sous le matricule 78 de cette irremplaçable, bien qu'inégale, collection des « Poètes d'Aujourd'hui » (1). On se réjouit de cette publication. Mais pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps, quinze ans après l'« Eluard » de la même série, dix ans après le « Breton » — et que Péret fût mort ?

Une série de non

La modestie de Péret, qui se souciait fort peu du destin de ses écrits circulant à un très petit nombre d'exemplaires, n'est pas une raison suffisante pour expliquer cet oubli qui nous apparaît d'autant plus choquant qu'il est maintenant réparé. Car enfin, jamais homme, plus totalement que Péret, ne fut engagé dans son siècle (combattant de la guerre d'Espagne, militant révolutionnaire et syndicaliste) ; jamais poète plus directement ne se mit en prise sur une réalité dont il précipita la transformation. Et malgré tout, on le découvre comme en marge, et il n'a pas échappé à cette catégorie des *poètes maudits* que Verlaine inventa pour désigner les archanges du XIXᵉ siècle... La vérité, sans doute, c'est que Péret n'a cessé d'être un « élément subversif », comme on dit. Et si dans son destin, il y a effectivement « malédiction », celle-ci est comme retournée. Ce n'est plus tant la « société » qui maudit le poète, selon le schéma traditionnel des Romantiques, que le poète, cette fois, qui « maudit » la société. Péret le proclamait, du reste : *« Au poète, de prononcer les paroles toujours sacrilèges et les blasphèmes permanents. »*

L'opposant-né

Péret, dès sa jeunesse, avait posé sans équivoque les principes qui guideront son existence, et il leur demeura inconditionnellement fidèle. Une vertigineuse série de *non*, d'abord : non à *« cette vie délibérément sordide »* que nous offre la société *« avec son école, sa religion, ses tribunaux, ses guerres, ses occupations et libérations, ses camps de concentration et son horrible misère matérielle et intellectuelle. »*

Ces refus altiers, qui poussèrent d'autres à chercher refuge dans le désert ou la tour d'ivoire, menèrent du moins Péret en prison — comme en ce mois de mai 1940, où il connut les cachots de Rennes pour avoir commis *« le crime d'estimer que la société, comme il l'expliqua, était mon ennemie quand ce ne serait que pour m'avoir obligé, moi comme tant d'autres, à la défendre deux fois dans ma vie, alors que je ne me reconnaissais rien de commun avec elle. »*

Péret était bien « l'opposant-né ». Mais cette attitude, négative, ne l'empêchait nullement de proclamer certaines valeurs qu'il s'appliqua, par son œuvre, à redéfinir, à réinventer. De même que Dada, entreprise de destruction, engendra le surréalisme constructif, de même les refus de Péret nourrirent en lui la flamme féconde de la révolte. Et l'histoire offrira à cette révolte maintes occasions de s'incarner : au moment de la guerre d'Espagne, où elle deviendra action révolutionnaire ; dans la dénonciation de la dégénérescence de l'idéal socialiste en U.R.S.S. sous Staline, aussi : Péret fut parmi les premiers à crier gare. Ou encore dans la longue lutte contre le franquisme... Péret ne cessa d'être, toute sa vie durant, un partisan, un militant de base : mais les détails précis sur cette part très importante de son activité font défaut : Péret était avare de confidences personnelles ; c'était là un autre aspect de sa fondamentale modestie.

A côté de la révolte, il exalte l'amour. Tous ses poèmes, du moins les plus beaux, en sont illuminés. Et l'amour, Péret le voulait « sublime » : *« A lui seul,* écrivait-il précisément dans l'« Anthologie de l'Amour Sublime » qu'il publia en 1956, *l'amour suffit à justifier la confiance que je n'ai cessé de placer dans l'humanité et son devenir. »* L'amour, à son tour, débouche sur le « merveilleux ». Et ici, le cercle se ferme : car le « merveilleux » n'est autre que le sentiment de la vie purifiée par la révolte, et transfigurée par l'amour : la vie en poésie, *la vie même*... Aussi Péret ne cessera-t-il de quêter le merveilleux, de le provoquer : et c'est le thème dominant de son œuvre — qu'il s'agisse de ses poèmes ou de son travail critique. L'un de ses derniers livres, l'« Anthologie des mythes, légendes et contes populaires d'Amérique », et qui est dédié aux traditions profondes d'un conti- →

(1) Seghers, 224 p., 5,85 NF.

Après
Lampedusa : LE GUÉPARD.
Calvino : LE BARON PERCHÉ.
Svevo : SENILITÀ.
Carlo Cassola
FAUSTO ET ANNA
« Un beau, un excellent roman...
On pense aux grands Russes, à Tolstoï. »
M. NADEAU (L'Express)
12 nf (+ t.l.) SEUIL

Le nouveau roman
d'HENRI TROYAT
de l'Académie française
LA LUMIÈRE DES JUSTES
***
LA GLOIRE DES VAINCUS
TOME I - Les Compagnons du Coquelicot
TOME II - La Barynia
FLAMMARION

CONFERENCE-DEBAT de GEORGES SADOUL
S. M. EISENSTEIN, un maître du cinéma
sous la présidence de Léon MOUSSINAC
qui évoquera ses rencontres avec le grand réalisateur
Projection commentée d'extraits du « CUIRASSE POTEMKINE »
Georges SADOUL et Léon MOUSSINAC signeront le livre de S. M. EISENSTEIN
« REFLEXIONS D'UN CINEASTE »
Sous les auspices du Club de la Librairie du Globe
VENDREDI 17 MARS A 21 H.
Salle de la Société de Géographie
184, boulevard Saint-Germain (VI^e)

LES SAVANTS ET LE MONDE - LES SAVANTS ET LE MONDE
WERNER HEISENBERG
PHYSIQUE ET PHILOSOPHIE
Notre civilisation face à la physique moderne
9 NF
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
LES SAVANTS ET LE MONDE - LES SAVANTS ET LE MONDE

LES PARAVENTS
" Il faut s'empresser de lire cette farce de fureur et de pitié où résonne un rire amer et libérateur ".
CLAUDE ROY - (Libération)
" Cette réflexion vigoureuse se développe admirablement dans les " Paravents ".
MICHEL BUTOR - (L'Express)
"Il est recommandable de lire les Paravents".
GUY DUMUR - (France-Observateur)
264 p. 12 NF
JEAN GENET
L'ARBALÈTE
LE BALCON 9 NF - LES BONNES 15 NF - LES NÈGRES 12 NF

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE

Un grand livre d'histoire
Un magnifique album
Jean BRUHAT
Jean DAUTRY
Emile TERSEN
LA COMMUNE DE 1871
Un volume relié pleine toile, 23 × 29, 440 pages et 400 illustrations dont plusieurs de DAUMIER sous jaquette laquée .... 40 NF
CONDITIONS SPECIALES SANS FORMALITES :
10 NF à la commande + 2,70 NF pour frais d'envoi et 3 mensualités de 10 NF en indiquant vos noms, adresse et position sociale aux
EDITIONS SOCIALES
168, rue du Temple - PARIS (3^e) - C.C.P. Paris 4209-70

nent où il avait longtemps vécu et qu'il avait su aimer, n'est autre qu'un retour aux sources mêmes du merveilleux.

Un œil d'écrevisse

La lecture du choix de poèmes qui fait suite au commentaire de Bédouin vient encore renforcer cette impression unique. On est frappé par leur permanence, à travers quarante années, dans le même ton. Entre « Immortelle Maladie », recueil de 1924, et « Des Cris étouffés » (1957), la continuité est sans cassure. Péret est aussi agile, passé la cinquantaine, qu'à vingt ans. C'est, semble-t-il, exceptionnel, miraculeux. « Les Mains dans les poches » : tel est le titre — combien significatif — du poème qu'il écrivit quelques jours, ou quelques heures, avant de mourir. (On le trouve dans le catalogue de l'Exposition Surréaliste, galerie Cordier, décembre 1959.) Ainsi, on aimerait dire que Péret, en quelque sorte, venge le Rimbaud d'« Une saison en enfer », du Rimbaud de Marseille, agonisant dix-huit ans plus tard, entouré de visions pieuses et de bonnes prières...

Certes, l'œuvre de Péret, presque tout entière, reste à découvrir. Elle est introuvable en librairie. En attendant qu'un éditeur se soucie de la recueillir, comme Bertelé fit naguère pour Desnos, il faudra se contenter des soixante pages choisies par Bédouin. J'en ai dit l'unité de ton ; mais ce ton, pour autant, n'est pas un, et Péret a écrit dans bien des registres, de l'invective à l'élégie, de l'ironie à la tendresse. Surréaliste, il l'est sans cesse — par cette habitude, héritée de Lautréamont, qui lui fait mettre en contact, dans ses vers, les éléments les plus hétérogènes: « *Une fraise des bois dans une chambre à air* ». Pourtant, n'est-ce pas d'antique tradition, dans la poésie française ? « *Un cardinal — Qui faisait sacrifice — De l'œil d'une écrevisse* » : cette gaie séquence de mots coruscants n'est pas de Péret, mais de Philippe de Beaumanoir, auteur, au XIII^e siècle, d'un « Fatras » qui allait faire école jusqu'à la Pléiade... Ailleurs, dans une « Histoire Naturelle » de 1945, Péret donne une description circonstanciée des quatre éléments, en commençant par la terre. Selon le poète, « *la terre, arrosée, donne : premièrement, le rouge à lèvres dont on extrait le baiser ; deuxièmement, le bain turc ; troisièmement, la grenouille ; quatrièmement, le violoncelle* », etc. Un humour, que Prévert ne posséda jamais que de seconde main, se donne ici libre cours ; mais quelque chose de plus aussi, et qui est peut-être l'innocence retrouvée, ou reconquise: « *Le dieu à la terrible face en s'accouplant avec Rondeur produisit les petites baies poporo.* » Cet accouplement, cette fois, a lieu, non pas dans un poème surréaliste, mais dans tel hymne cosmogonique recueilli à l'île de Pâques par le savant ethnologue Alfred Métraux... N'est-ce pas, ce serait pour Péret un beau titre à notre reconnaissance, que d'avoir apporté à la poésie française, toute percluse d'alexandrins, cette fraîcheur du langage originel.

Pourtant, on ressent une certaine gêne, à la lecture des poèmes de Péret. Un empêchement diffus, qui fait qu'on ne peut leur apporter cette adhésion totale qu'exige le poème, ou qu'il devrait exiger. Les images les plus éclatantes, les plus neuves, organisent certes tout un feu d'artifice ; mais les fusées retombent ou se dissolvent dans l'air sans avoir *tout à fait* éclaté. Que se passe-t-il ? Ceci, je crois, et qui est dans la logique même du dessein de Péret : ses poèmes sont à la fois poésie et dérision de la poésie. Une fois le courant établi, Péret provoque immédiatement le court-circuit ; il traite la poésie à l'électro-choc, et c'est un dur traitement.

JEAN-CLARENCE LAMBERT.

(Roustan.)
MAURICE RHEIMS.
La « Dolce Vita » au I^er siècle.

HOMMES

De main en main

● ***Maurice Rheims : « Un milliardaire qui ne collectionne pas est un barbare. »***

L'HOMME qui côtoie chaque jour les collectionneurs les plus riches du monde, les objets d'art les plus chers et les plus beaux, n'est-il pas blasé ? Du tout : Maurice Rheims, commissaire-priseur à l'Hôtel Drouot, et auteur de « La Main » (1), est un défen-

(1) Julliard, 320 p., 16,50 NF.

seur acharné du « collectionnisme ». Et il possède, entre autres, un mobile de Calder, des Picasso de la première époque, un torse magnifique (fragment d'une statuette antique), un coquetier en augsbourg, etc.

« ...*Et cet ours olmèque* (*mexicain*), dit Me Rheims en montrant un fauve de pierre à la mâchoire féroce : *il est l'objet des quolibets de Malraux, qui prétend — à juste titre — que ce n'est pas un ours, mais un animal éteint ou presque, vivant dans les arbres...* »

Collectionneur ? Oui, mais pas comme ses clients : « *Car je ne suis pas attaché à ces objets,* affirme Maurice Rheims. *L'intéressant, c'est leur passage d'une main à l'autre.* »

Un tranquillisant

Témoin l'objet-sujet de son roman : une certaine main de bronze sur laquelle sont gravés des hiéroglyphes qui ouvriront, à qui saura les déchiffrer, la porte du trésor de Verrès : joyaux et objets d'art parfois achetés, souvent volés en Grèce et en Orient. Mélange d'histoire et de fiction :

« *Car si j'ai inventé la main, ses différents propriétaires ont existé. Le premier, ce Verrès, proconsul de Rome en Sicile, collectionnait jusqu'à la folie la plus coûteuse, avec une insolence extraordinaire. Il n'hésitait pas à faire disparaître le propriétaire de l'objet convoité. Sa vie — exemplaire dans son genre — n'était que luxe, faste et volupté : la* dolce vita *au Ier siècle, quoi !* »

De Verrès à Cicéron, à Peiresc (collectionneur du XVIIe siècle), à « Brown » (portrait-robot du milliardaire contemporain), la main, indifférente à ses propriétaires, fait son bonhomme de chemin, portant surtout malheur et gardant son secret.

Autant de collectionneurs, autant de mobiles : amour de la beauté, snobisme, besoin de sécurité.

« *La possession d'objets d'art est un des meilleurs tranquillisants de l'homme,* estime Maurice Rheims. *Ainsi il se défend contre ses angoisses extérieures. C'est une passion puérile (tous les enfants sont collectionneurs), parfois inexplicable (j'ai connu un homme qui collectionnait les réfrigérateurs). Certains collectionneurs (les pires) achètent parce que « tout s'achète » — ce qui est vrai de quatre-vingt-dix-sept pour cent des choses, n'est-ce pas ? Mais la plupart le font par amour. L'objet, c'est comme une femme, en plus durable, plus docile : on lui parle, il écoute* ».

Et Maurice Rheims, qui a fait des affaires avec les Hearst, les Getty, les Rothschild, reste convaincu qu'un milliardaire qui ne collectionne pas (et il y en a) est un barbare, « *une brute* ».

« *Accumuler la richesse pour la richesse, c'est le pire des avilissements. Le « collectionnisme », en revanche, n'est pas une forme de neurasthénie, mais un début d'humanisation.* »

ANNE GUERIN.

(Keystone.)

JULES ROMAINS.
Tous coupables, même avant Socrate.

ESSAIS

La raison selon Jules Romains

● ***Afin de mieux « raison garder », l'auteur des « Hommes de bonne volonté » refuse héroïquement de croire à la science.***

M. JULES ROMAINS a failli perdre la raison. Cela ne m'étonne qu'à moitié, me direz-vous, déjà certains de ses derniers romans montraient bien que le cher homme n'est plus tout à fait ce qu'il a été... Il ne s'agit pas de cela, mais d'une maladie mentale plus précise et plus grave, contagieuse d'ailleurs et qui nous menace tous, au point que le maître qui en a réchappé, du moins il le croit, publie un petit livre pour nous mettre en garde.

Le mal du siècle, nous dit le père du docteur Knock, dès les premières pages de « Pour raison garder » (1), c'est la confusion mentale. Cela n'est pas mal vu : l'auteur, qui est de « L'Aurore » et de l'Académie, sait qu'il y a beaucoup à dire sur ce sujet. Mais pour lui, le danger vient de plus loin, c'est le domaine scientifique qui est celui de la confusion mentale, et il dénonce sauvagement ces misérables, Einstein, Heisenberg, Pauli et quelques autres, qui ont conspiré pour ébranler la raison dans sa bonne conscience de Français moyen. Or, si la science est ébranlée, qui gardera la raison ? Ce n'est pas la philosophie qui est pervertie, et cela ne date pas d'hier puisque M. Romains fait remonter le mal aux penseurs ioniens d'avant Socrate. Et ce n'est pas la religion, « survivance idéologique assez peu croyable » : car enfin, pourquoi l'envoyé de Dieu, le Fondateur (ces majuscules sont de M. Romains), a-t-il perdu son temps à ressusciter Lazare ou à guérir des hémorroïdes ? Il lui suffisait de dévoiler, même en termes sibyllins, les lois de Képler ou celles de l'évolution, et la preuve de sa divinité était faite. Jules Romains voyait, croyait, était désabusé et confessait, bicorne à la main, sa foi en ce Nostradamus pour le bon motif.

En fait, ce petit livre, ce n'est pas Garo qui en remontre à son curé, c'est M. Homais qui fait la leçon à la déesse Raison. Son argument central, c'est que la science nous impose aujourd'hui un certain nombre de principes impensables : et puisqu'ils sont impensables, ils entretiennent la confusion dans les esprits. Les géométries non euclidiennes, la relativité d'Einstein, le principe d'incertitude de Heisenberg ne peuvent se penser dans les structures mentales classiques de l'espace et du temps, du rationalisme cartésien ou kantien. C'est ce que M. Romains reproche à la science comme une infidélité. Pourquoi m'as-tu fait cela ? Pourquoi essaies-tu de me faire croire qu'on peut renoncer au postulat d'Euclide qui a pour lui les données de la géométrie empirique, et le raisonnement allié à l'intuition ? Et ces histoires d'ondes et de corpuscules qui viennent de partout, qui se croisent et s'enchevêtrent, comme c'est compliqué, comme c'est encombré, l'espace. Vous me direz ce que vous voudrez, mais les problèmes de la circulation ne sont plus ce qu'ils étaient vers 1910.

Les godants des magiciens

Que l'on s'élève contre l'emploi abusif du vocabulaire scientifique ou des principes scientifiques, rien de plus normal, et rien de plus utile, car, en effet, la confusion règne. Le principe d'incertitude de Heisenberg ne justifie pas qu'on arrive en retard à un rendez-vous, ni que l'on tombe dans tous les godants des magiciens du matin ou du crépuscule. Mais pourquoi considérer comme des sophismes les principes d'une pensée scientifique dont l'efficacité, bénéfique ou nocive, peu importe, se manifeste chaque jour et dont la puissance de compréhension, d'intégration intellectuelle, va toujours en augmentant ? En fait, la religion de la science, chez M. Romains, est blessée parce que la pensée scientifique ne se développe pas dans le sens de l'anthropomorphisme classique. C'est un univers plié selon les principes de Descartes, enveloppé selon les règles de Kant dont il voulait prendre possession, et il est déçu.

Comme la séquestrée

Déception terrible, parce que, au-delà du domaine scientifique, elle atteint tous les domaines de la vie et de la pensée. On a parfois l'impression que « Pour raison garder » est, malgré qu'il en ait, la confession d'un rationaliste qui a perdu sa foi. Quand M. Jules Romains nous raconte, dans son dernier roman « Un grand honnête homme » (2), une histoire de séquestration arbitraire et de captation d'héritage à peu près analogue à celle dont M. Philippe Hériat a fait le sujet du drame que Mme Gaby Morlay joue pour le moment à l'Ambigu, on sent bien qu'il ne reste qu'une anecdote délayée et qu'il n'y croit plus guère. Comme sa séquestrée, il veut raison garder. Et tout d'un coup cela dévie : les derniers chapitres de son petit livre sont consacrés à la clairvoyance, à la transmission de pensée, à la prévision de l'avenir par certains sujets, etc. C'est le romancier de « Lucienne » qui va se prendre au sérieux, c'est une sorte de mysticisme honteux qui se propose pour panser les plaies d'un rationalisme meurtri et permettre à M. Jules Romains de continuer à se prendre pour celui qui a dit : « Paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté... »

Ne sourions pas trop vite. Au-delà d'un témoignage sur les embarras du rationalisme de papa, ce petit livre confesse peut-être une angoisse profonde. De ses premiers essais sur la vision extra-rétinienne à ces dernières pages sur la clairvoyance, il y a chez M. Romains une obsession du regard, de l'au-delà du regard, du super-regard : souvenez-vous de la curieuse preuve de divinité qu'il demandait au Fondateur. Ce petit livre, même en dehors des pages hargneuses consacrées à l'immortalité individuelle, c'est peut-être le cri d'un vieil homme qui confesse : « Je ne vois rien. »

ROBERT KANTERS.

(1) Flammarion, relié toile, 266 pages, 12 NF.

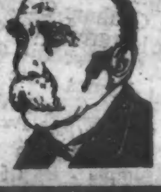
(2) Flammarion, 202 p., 7,50 NF.

ÉTUDE

« Les limites de la vie humaine » par Alfred Sauvy

● ***Alfred Sauvy s'attaque aux idées reçues sur la mort.***

JOUANT une fois de plus avec sérénité le rôle du tueur de mythes, Alfred Sauvy a choisi cette fois le thème de la Mort, particulièrement fertile en idées reçues (et fausses). Les enquêtes d'opinion publique ne montrent-elles pas qu'un Français sur trois estimait en 1960 que l'on vivait *moins vieux* qu'autrefois ? Méconnaissance aggravée par une autre ignorance touchant le phénomène du vieillissement, c'est-à-dire de l'accroisse- →

60 ANS D'HISTOIRE DE FRANCE
GEORGES WORMSER
LA RÉPUBLIQUE DE CLEMENCEAU
par son Chef de Cabinet
Un vol. illustré : 16 NF.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

ment de la proportion de vieillards dans la population (1).

Quel que soit le respect que l'on doive éprouver pour les vieilles légendes, tout ce que l'on raconte sur la longévité de nos lointains ancêtres est infirmé par la science démographique : *« Dans l'état actuel de nos connaissances, la vie moyenne des hommes n'a guère dû dépasser trente-cinq ans dans les périodes favorables, jusqu'à l'avènement d'une thérapeutique efficace et d'une hygiène appropriée. »* Cet avènement va permettre, à partir du XVIII[e] siècle, un recul spectaculaire de la mort, puisqu'en France l'espérance de vie double en cent-soixante ans (trente-quatre à soixante-huit ans entre 1800 et 1960).

Un âge ou un autre

Ce phénomène absolument révolutionnaire a exercé ses effets de façon très inégale. Les agressions extérieures contre l'organisme ont beaucoup régressé, tandis que les maladies « endogènes » (lésions cardiaques, cancer) restent toutes-puissantes. En outre, devant la mort, tout le monde n'est pas à égalité. Les hommes meurent plus que les femmes (ici « le sexe fort, c'est le sexe féminin ») et les célibataires, plus que les gens mariés. Le climat et les conditions géographiques jouent peu en revanche, car les inégalités actuellement repérables sont d'origine principalement économique et sociale. Ainsi l'espérance de vie des mineurs en France est actuellement de cinquante-huit-soixante et un ans, contre soixante-douze-soixante-quatorze ans pour les professions libérales.

Contrairement aux apparences, ce n'est pas l'allongement de l'espérance de vie qui provoque le développement irrésistible du vieillissement démographique, mais la baisse de natalité, ce qui ne veut pas dire, ajoute A. Sauvy, que cet allongement n'y contribuera pas à l'avenir, à partir du moment où la croissance des couches les plus jeunes n'arrive pas à compenser la progression du vieillissement.

Depuis un siècle la population française s'est accrue de 50.000 jeunes et de 3 millions de vieux, et la tendance doit se poursuivre encore pour une quinzaine d'années au moins. Aussi A. Sauvy termine-t-il son livre par une importante mise en garde : les évolutions en cours en matière de vieillissement imposent de revoir le problème épineux des retraites : sans remettre en cause les avantages acquis, et en relevant même sensiblement les taux après soixante-dix ans, il faudrait, d'après lui, permettre à chacun de prendre sa retraite à sa guise, le barème des retraites étant établi *« de façon que la société ne trouve ni avantage ni désavantage à ce que le retraité parte à un âge ou à un autre »*. Ainsi pourrait-on à la fois alléger les charges très pesantes du vieillissement démographique, et les inconvénients tant financiers que psychologiques d'une mise à la retraite subite et précoce.

BERNARD CAZES.

(1) Hachette, 150 pages, 6 NF.

CLASSIQUES

« Isabelle, ou le journal amoureux d'Espagne »

● ***Marc Chadourne pense avoir découvert un inédit de Madame de La Fayette. Bernard Pingaud en est moins sûr.***

ON imagine mal le lointain successeur de Jean-Jacques Pauvert publiant dans trois siècles un roman « présumé » de Gide ou de Mauriac. Les écrivains d'aujourd'hui prennent la responsabilité de leurs livres et se chargent, au besoin, de les défendre contre le pillage des imitateurs. Tout autre était la situation au XVII[e]. Œuvre de circonstance, faite pour le divertissement des gens du monde, le roman ne bénéficiait pas alors de l'autorité qui s'attachait aux genres reconnus tels que le théâtre, la poésie, l'épopée. Une personne de qualité pouvait en faire ses délices. Elle n'aurait pas songé, si elle écrivait un roman, à le signer. Et comme elle ne le signait pas, elle ne prétendait pas non plus à l'exclusivité. La même matière romanesque — image d'une société oisive, qui se complaît à rêver de galanterie et d'exploits chevaleresques — circule d'une œuvre à l'autre, et tout se passe comme si, appartenant à tout le monde, elle n'appartenait à personne.

C'est ainsi qu'aucun des romans de Mme de La Fayette n'a paru sous son nom. Il est infiniment probable qu'elle a écrit « La Princesse de Clèves ». Nous n'en avons pas la preuve formelle : certains contemporains attribuaient le roman à Segrais, d'autres à La Rochefoucauld. Récemment encore, un érudit a pu soutenir qu'il était de Fontenelle. Rien ne nous garantit donc que Mme de La Fayette soit l'auteur véritable de tous ses livres ; et peut-être en a-t-elle écrit d'autres, comme ce début d'une « Histoire espagnole » qu'un professeur allemand a découvert à Munich en 1909, ou ce « Triomphe de l'indifférence » qu'André Beaunier a arraché, en 1937, à l'anonymat de la bibliothèque Sainte-Geneviève, ou ce « Caraccio » dont la disparition intrigua longtemps les spécialistes et qu'un bibliophile, M. Yves Lévy, a découvert par hasard, il y a quelques années, chez un libraire. « Isabelle ou le journal amoureux d'Espagne » (2) fait partie de ces livres anonymes dont l'attribution restera toujours hasardeuse. M. Marc Chadourne, qui l'a déniché dans une bibliothèque américaine, veut absolument qu'il soit de Mme de La Fayette. Son enthousiasme ne doit pas nous cacher la fragilité des arguments qu'il avance.

Une hypothèse ingénieuse

Dans ces sortes de débats, les preuves négatives sont les plus faciles à donner. Parce que Mme de Villedieu — romancière contemporaine de Mme de La Fayette — avait écrit un « Journal amoureux » (de France), on a cru longtemps qu'elle était aussi responsable de ce « journal » espagnol. Un biographe obscur le conteste : il faut le croire sur parole. Reste à savoir si le roman peut être l'œuvre de Mme de La Fayette. Ici, M. Chadourne fait une découverte : la première édition d'« Isabelle » a paru en 1675 à Paris, chez Barbin. Or Barbin avait déjà publié, en 1670, « Zaïde », œuvre collective due à la collaboration de Segrais, La Rochefoucauld et Mme de La Fayette, et il devait publier en 1678 « La Princesse de Clèves ». Comme « Zaïde » avait eu beaucoup de succès, on peut imaginer que l'éditeur réclama un autre ouvrage du même genre et que la petite équipe fabriqua ce « Journal amoureux » pour le satisfaire.

L'idée est ingénieuse. Il est vrai qu'après avoir annoncé son nouvel ouvrage (sous le titre « Le Prince de Clèves ») dès 1672, Mme de La Fayette mit six ans à l'écrire. Mais cela ne prouve pas qu'elle écrivit autre chose entre-temps. Nous savons qu'elle était une femme très occupée et, de surcroît, malade. La littérature ne figurait pas au premier rang de ses soucis. La Rochefoucauld, son ami intime, a perdu ses deux fils, lors du passage du Rhin, en 1673 ; Segrais et Huet, ses conseillers littéraires, l'ont quittée en 1676 : il y a là, on en conviendra, des circonstances qui pourraient expliquer son retard. L'hypothèse de M. Chadourne, si elle ne heurte pas la vraisemblance, n'emporte donc pas la conviction.

Pour que nous soyons convaincus, il faudrait que le « Journal amoureux » présentât avec les autres œu-

(2) Ed. J.-J. Pauvert, avec une présentation de Marc Chadourne, 156 pages, 8,70 NF.

le premier roman d'anticipation de
JEAN HOUGRON
denoël
LE SIGNE DU CHIEN
collection PRESENCE DU FUTUR
5 NF le volume

vres de Mme de La Fayette des affinités évidentes. M. Chadourne en relève plusieurs : comme « Zaïde », le « Journal » est une « histoire espagnole » ; deux des principaux personnages, Dom Ramir et Dom Alphonse, portent des noms que la comtesse avait déjà utilisés dans son précédent livre ; enfin le sujet du roman, son ton, son style évoquent à la fois « Zaïde » et « La Princesse de Clèves ».

Eliminons tout de suite les deux premiers arguments : on écrivait beaucoup d'« histoires espagnoles » à l'époque ; il est fort possible qu'un imitateur, voulant profiter du succès de « Zaïde », lui ait emprunté jusqu'à ses prénoms passe-partout.

L'intrigue n'est guère plus originale : après avoir longtemps donné de l'espoir à deux soupirants, Guzman et Ramir, Isabelle finit par en épouser un troisième, Alphonse. Les deux rivaux décident de se venger. Guzman est tué en duel, mais Ramir réussit à attirer le mari dans un guet-apens où il périt. Isabelle, ignorant tout de la félonie de son ancien prétendant, accepte alors de devenir sa femme. Leur bonheur est de courte durée : Ramir, rongé par le remords, finit par avouer son forfait. Isabelle s'enfuit en Espagne, où, après avoir subi les affronts des pirates, elle mourra « accablée de chagrin et de tristesse ».

Quelque chose de suspect

Je ne vois rien là-dedans qui tranche sur les romans habituels de l'époque, sinon deux scènes que M. Chadourne détache à juste titre : celle où Isabelle invoque, pour ne pas épouser Ramir, sa fidélité à la mémoire d'Alphonse, et celle où Ramir avoue qu'il est responsable de la mort d'Alphonse. La première rappelle, en effet, la fin de « La Princesse de Clèves » ; mais l'analogie reste superficielle puisque, dans « La Princesse de Clèves », le mariage n'a pas lieu et que tout le sens du roman repose sur ce refus final. La seconde est une de ces scènes d'« aveu » dont Mme de La Fayette était friande. Mais, là encore, il est trop clair que l'aveu, loin de répondre à la logique interne du roman, y joue le rôle d'une péripétie providentielle. L'aveu de Mme de Clèves à son mari est la dernière arme qui lui reste pour échapper — croit-elle — au cercle où l'amour la tient enfermée. L'aveu de Ramir est la condamnation d'un crime : il sert au châtiment du coupable. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que le thème de l'aveu appartient en propre à Mme de La Fayette : on le retrouve dans un roman publié en 1675, « Les Désordres de l'Amour », et dont l'auteur était, précisément, Mme de Villedieu.

Je ferai la même remarque sur le style du « Journal amoureux » : que le ton de certains passages ressemble à celui de « La Princesse de Clèves », que nous y rencontrions des maximes ou des réflexions sur l'amour qui évoquent les préoccupations constantes de Mme de La Fayette, on l'accordera volontiers à M. Chadourne. Mais ce ton, ces préoccupations, pas plus que l'aveu, ne distinguent Mme de La Fayette des nombreuses romancières qui vers 1670-1680 évoquaient avec attendrissement le sort malheureux de la femme mariée.

Ce qui distingue l'auteur de « La Princesse de Clèves », c'est l'usage romanesque qu'elle en fait, le sens tragique qu'elle leur donne. Je ne vois rien dans « Le Journal amoureux » qui rappelle l'âpreté, la rapidité de trait, et jusqu'à certaines gaucheries caractéristiques de la manière de Mme de La Fayette. L'ouvrage a quelque chose de précieux, de solennel dans son élégance qui le rend suspect. C'est un divertissement de salon, et lorsque M. Chadourne évoque l'« idéalisme cornélien de la comtesse », je me demande s'il ne confond pas une certaine psychologie précieuse avec la sombre lucidité — celle de La Rochefoucauld, celle de Pascal — dont témoignent tous ses récits. Mais il faudrait une analyse approfondie du style pour apporter ici plus que des présomptions.

(Viollet.)

MME DE LA FAYETTE.
Où ranger « Isabelle » ?

Froideur bavarde

On peut en revanche avancer, contre l'attribution du « Journal » à Mme de La Fayette, un argument de poids : nulle part dans les correspondances ou mémoires des personnes de l'entourage de la comtesse, il n'est question de ce roman. « La Princesse de Montpensier », « Zaïde », « La Princesse de Clèves » provoquent des polémiques, des commentaires : on discute de leurs mérites, on s'interroge sur leur origine. Comment imaginer, si Mme de La Fayette est aussi l'auteur d'« Isabelle », que ce roman soit passé strictement inaperçu du petit cercle où elle vivait ? Les « erreurs de fichier » n'expliquent pas le silence des contemporains.

Il est plus vraisemblable de penser que l'œuvre avait pour auteur un des « romanistes » anonymes qui fournissaient de copie le puissant Barbin. Il avait lu « Zaïde », comme tout le monde. Mais il n'était pas du monde — de ce monde qui gravite autour de Mme de La Fayette et de La Rochefoucauld, et qui se passionne pour leurs travaux secrets. C'est pourquoi ce monde l'a ignoré. Avait-il tort ? Le lecteur de 1961 en jugera. Pour moi, je range « Isabelle » (comme d'ailleurs la plus grande partie de « Zaïde ») parmi ces œuvres du second rayon qui permettent — mieux que les chefs-d'œuvre, toujours excentriques — d'étudier la mentalité, le langage, les mythes d'une époque. A ce titre, elle intéresse l'historien. Mais je doute que sa froideur bavarde et distinguée puisse encore toucher beaucoup d'âmes sensibles.

BERNARD PINGAUD.

Un extrait de « La Princesse de Clèves »

« M. de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en avait pas trouvé en moi. Mais je n'aurai pas le même moyen de conserver la vôtre ; je crois même que les obstacles ont fait votre constance. Vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. »

Un extrait d' « Isabelle »

« Le mariage, qui est un grand préservatif contre une longue amour, et qui devient pour l'ordinaire le tombeau de la complaisance des petits soins, et de tous ces autres agréables amusements dont l'amour galant s'avise avant qu'il ne soit engagé, faisait à Dom Alphonse les effets tout contraires. Bien loin de devenir plus audacieux, moins civil et moins honnête, comme l'ordinaire des maris, il donnait tous les jours de nouvelles marques de respect et de soumission. Et la possession d'Isabelle, lui faisant découvrir mille charmes secrets dans cette aimable personne qui lui avaient été inconnus jusqu'alors, ne le mettait pas seulement à couvert des dégoûts qui suivent ordinairement la possession de ce que l'on aime, mais elle allumait tous les jours des feux nouveaux dans son âme, qu'Isabelle ménageait infiniment bien. »

Le livre d'André Halimi ON CONNAIT LA CHANSON est plus que jamais d'actualité. Le cas André Salvet rebondit. On lit dans *Paris-Presse* du 28-2-61. « Comment ne pas mettre en doute l'impartialité des producteurs TV de « Toute la chanson » qui présentent inlassablement Dalida et Jacqueline Boyer... » Et si Max Favalelli applaudit Léo Ferré à l'Alhambra, il ajoute : « Il est parfaitement incompréhensible et scandaleux que les ondes soient occupées et les scènes envahies depuis des années par les Dario Moréno, Dalida... » Avez-vous lu ON CONNAIT LA CHANSON ?

(Ed. Table Ronde)

MICHEL RAGON
LE JEU DE DAMES
7,50 NF
roman
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Vient de paraître :

CUBA A L'HEURE CASTRO
par Georges SORIA
Les faits sont têtus ; fou qui les ignore. L'épopée des barbus pourrait bien être l'un des événements capitaux de cette seconde moitié du siècle. 8,50 NF

CLÉOPATRE
par Pierre DAIX
Une magicienne ? Une grande amoureuse ? Une « tête politique » ?... Voici, enfin délivrée des impostures de ses biographes romains, cette reine d'Egypte qui fut, en réalité, une souveraine constamment menacée, une femme souvent bafouée et toujours seule. 9,30 NF

JUDICKAEL
par Yan BALINEC
Le roi sans couronne d'une île pauvre, mais heureuse. Fantaisie d'une rare originalité où l'auteur recrée les atmosphères chères à Beckett, André Dhôtel et Sternberg. 5,00 NF

LA CENTAURESSE
par R.-M. de ANGELIS
Dans l'Italie du Sud. Emilia est d'une exigeante sensualité. Ira-t-elle jusqu'à assassiner son mari ? Un roman réaliste bouleversant d'humanité. 8,50 NF

A paraître :
L'ETRANGE DESTIN DE NICKY ROMANO par Will-rd MOTLEY
L'EPOUVANTAIL par Phyllis HASTINGS

del DUCA PARIS

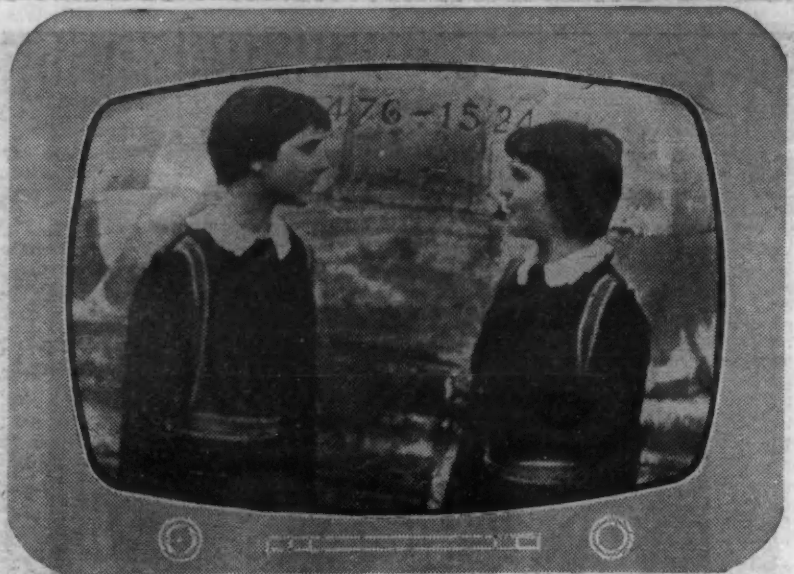
ALFRED SAUVY
LES LIMITES DE LA VIE HUMAINE
"La mort, cette chose qui arrive aux autres peut-elle être retardée ?"
LES GRANDS PROBLÈMES
HACHETTE

TÉLÉVISION

La chronique d'Armand Salacrou

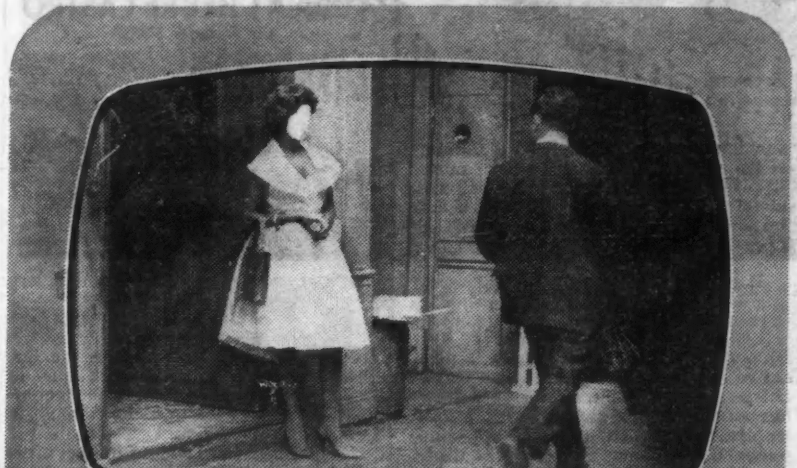
« Faire face » : une table ronde grande comme la France.

DANS un domaine nouveau, Etienne Lalou et Igor Barrère nous ont offert une véritable performance avec leur émission « Faire face ». La réalisation, j'imagine, était d'une très grande difficulté et les occasions de ratages et d'accidents nombreuses. Avec courage ils ont essayé et, avec quelle habileté ! ils ont réussi. C'était une sorte de table ronde, de colloque, comme en organisent souvent les journaux, mais ce soir-là, grâce à la T.V., la table était grande comme la France. Dans les colloques de journaux, les spécialistes convoqués parlent pendant une heure ou deux, puis, la discussion achevée, le meneur de jeu tire de la sténographie une quinzaine de minutes valables qu'il publie. Avec « Faire face », nous étions en direct. On pouvait interrompre mais on ne pouvait pas raturer. Et de toutes les villes apparaissaient des visages et jaillissaient des questions vers Paris qui ne répondait pas toujours. Certes, ce second volet sur la prostitution n'eut pas le pathétique du premier. On nous avait donné les documents — et quels documents ! — maintenant on en discutait. Bien sûr, il y eut de la confusion — et bien que l'horaire fût largement bousculé, pour conclure le temps manqua. D'ailleurs quelle conclusion aurait-on pu donner à ce débat ? Alors, à quoi bon ? direz-vous. Cette enquête, pourtant, ne fut pas inutile. Quand il y a une pourriture, s'il est déplaisant de l'étaler, il est dangereux de détourner la tête. En parler, c'est commencer le nettoyage. En tout cas, c'est appeler le nettoyage.



(Télé-7 Jours.)

DEUX DEMOISELLES DE LA LÉGION D'HONNEUR.
Si le ministre avait entendu...



(Rapho.)

DANS UNE RUE DE PARIS.
Il est dangereux de détourner la tête.

Le policier qui avait promis de répondre aux questions, prudemment, fut absent. Qu'aurait-il répondu ? N'est-ce pas avant tout une affaire de gouvernement, et même de législation ? Toutefois le juge a parlé de « souteneurs notoires ». S'ils sont notoires, et qu'ils poursuivent leur commerce, c'est donc qu'ils sont tolérés ? Pourquoi ? Mais ce que montrait aussi cette discussion animée, ce sont les attitudes fondamentalement différentes devant la prostitution. Pour les uns, c'est une affaire morale. Pour les autres, un problème social. Un docteur, qui ne nous a fait aucune confidence sur sa vie privée, voulait nous convaincre que seuls, ou à peu près, les anormaux fréquentaient les prostituées ; un client occasionnel des maisons closes avec bon sens et une honnêteté bien portante posa d'autres questions qui s'égarèrent dans le brouhaha de la discussion. En fait, depuis la fermeture des maisons, le danger et la plaie, c'est le souteneur. Pour s'en débarrasser, doit-on aller de l'interdit à la réglementation ? L'Etat doit-il réglementer la prostitution ? Un sociologue de mes amis qui pense plus à l'instinct sexuel qu'au péché de la chair recommande des « maisons » dirigées par des fonctionnaires ; c'est tout juste s'il n'ajoute pas : avec assistantes sociales et aumônier attaché à l'établissement. Cela permettrait, dit-il, d'interdire sans danger le racolage, entraînerait la disparition du souteneur, faciliterait le reclassement des prostituées qui voudraient changer de métier... L'émission « Faire face » a posé le problème avec droiture, et elle a passionné les téléspectateurs. Mais la fête est finie. Tout retombe dans le silence et les filles continuent à traîner sur les trottoirs...

« Les Demoiselles de la Légion d'honneur » : « Quelles sont vos lectures ? — Jean-Paul Sartre ».

A croire qu'un humoriste avait ordonné le programme ce soir-là, car nous quittâmes putains et souteneurs pour visiter, à Saint-Denis, les Demoiselles de la Légion d'honneur ! Elles nous firent des révérences, jouèrent du piano à quatre mains, écoutèrent avec nous les très longues histoires que leur raconta l'intervieweur, montrant ainsi leur bonne éducation ; certaines étaient fort jolies, presque toutes délurées et malicieuses, et j'espère qu'elles ne donnèrent pas un coup de sang à notre ministre de l'Information, quand à cette question : « *Quelles sont vos lectures ?* », il les entendit répondre : « *Jean-Paul Sartre* ». A la Légion d'honneur ! D'autres ajoutèrent Camus et Saint-Exupéry. Il est honnête de préciser que ce reportage n'était certainement pas en direct et qu'il eût été facile de couper la réponse des lectrices de Sartre. L'intervieweur, qui parlait beaucoup, a pourtant oublié de nous dire comment on entrait dans cette respectable institution qui semble ouverte avec intelligence sur la vie contemporaine, et comment étaient choisies, parmi tant d'autres, ces charmantes jeunes filles.

« Marceau ou les enfants de la République » : ni un film ni une pièce, mais un spectacle T.V.

A quoi tiennent les réussites ? Si on le savait, on ne raterait jamais son affaire. M. René Lecat a mis dans le mille avec « Marceau ou les enfants de la République ». Et c'est une réussite d'autant plus exceptionnelle qu'on l'a vainement tentée au théâtre ces dernières années. Souvent on a cherché et quelquefois mendié un succès de public en montant des mélodrames — mais, quand on ne parodiait pas, on clignait toujours de l'œil et l'on prenait grand soin de dire au public que le metteur en scène n'était pas dupe. Il semblait honnête de jouer avec des dés pipés. M. René Lecat y va bon jeu, bon argent. Sans forcer, sans se moquer, il nous raconte avec aisance et rapidité l'histoire de son auteur. J'avoue que je connais mal l'œuvre d'Anicet Bourgeois et qu'il m'est impossible de mesurer l'apport de l'adaptateur Louis Chavance. Les personnages sont présentés sans hésitation. Voici des jeunes gens : ils s'appellent Talma, Kléber, Marceau, Bonaparte, Robespierre. Ils boivent du vin dans une taverne et déclarent : « Un jour, on parlera de nous ». Et en avant ! Avec la fiancée noble et le traître sans remords, l'histoire se déroule sur un fond d'images d'Epinal. Je l'ai suivie jusqu'au bout avec plaisir. La photographie était excellente, la présentation intelligente et l'ensemble fort bien joué avec, en tête, le traître J.-M. Tennberg et le héros Jacques Destoop. Ai-je été le seul à goûter le charme naïf de ce mélodrame ? j'en serais surpris.

L'écran éteint, j'essayai d'imaginer le même spectacle, avec les mêmes décors, les mêmes acteurs sur une scène — y aurais-je pris le même intérêt ? Je n'en suis pas certain. Pourquoi ? Si je connaissais la réponse, j'aurais découvert les impératifs d'une « dramatique » à la T.V. Ce qui m'apparaît, c'est que le théâtre T.V. et le théâtre sur scène sont deux arts qui commencent à se différencier. « Marceau ou les enfants de la République » n'était ni un film ni une pièce, mais un spectacle T.V., simple, naïf, attachant, sincère et charmant.

A la rencontre de Joseph Haydn.

PLUS jeune, j'aurais crié au scandale. Une émission détestable. Du faux art pour faux esthètes. Est-il besoin de regarder un garçon et une fille prendre un bain de mer pour écouter un fragment de la « Création » de Haydn ? Voulait-on vraiment nous faire croire à Adam et Eve ? Et à quoi voulait-on nous faire croire avec l'image d'une starlette en train de grignoter un épi de maïs dans le Prater ? Nous avons vu aussi, plusieurs fois et fort longuement, la roue gauche d'un tilbury, puis la lanterne droite de la même voiture... oui, je sais, la musique en images et les correspondances baudelairiennes... Et si l'on nous avait tout simplement apporté des documents sur la vie de Haydn ? Seulement, voilà : comment aurait-on montré que l'on sait photographier en contre-jour, au crépuscule, sur les vagues de la mer ?

ARMAND SALACROU.

CINÉMA

« Sanctuaire »

Il aurait fallu un Bunuel.

IL était logique que les adaptateurs de « Sanctuaire » (1) le refondissent avec le roman-théâtre qui lui fait suite, « Requiem pour une nonne ». Le film commence donc comme la pièce qu'Albert Camus traduisit et mit en scène aux Mathurins. Une négresse, ex-pensionnaire de bordel, est condamnée à mort pour avoir étranglé un bébé, le fils de Mrs Stevens, sa bienfaitrice. Là-dessus, retour en arrière pour expliquer ce meurtre incompréhensible. Six ans plus tôt, Mrs Stevens, alors miss Temple Drake, jeune étudiante futile et vertueuse, a été, une nuit, enlevée et violée par un bootlegger. Celui-ci, un certain Candy, l'a enfermée dans une des chambres de la maison close où Nancy « travaillait ». Puis Candy a disparu, Temple a été rendue à ses parents et s'est bourgeoisement mariée. Cependant, le souvenir du bordel la hante, car il lui a révélé sa vraie nature, sensuelle, amorale, et lorsque Candy, que l'on croyait mort, reparaît, elle décide de tout quitter pour le suivre. C'est à quoi s'oppose Nancy, convertie, elle, au bien ; et, pour forcer sa maîtresse à s'arracher définitivement à son passé, elle tue son enfant. Crime dostoïevskien, qui sauve Temple du pire en la plongeant momentanément dans l'horreur ; monstrueuse communion des saints, par quoi le sacrifice d'un innocent délivre les coupables du mal.

A ce qui précède, on a sans doute déjà mesuré combien le film simplifie le roman original. On n'y retrouve ni la fameuse scène du « viol à l'épi de maïs », ni les épisodes burlesques et funèbres du bordel de miss Reba, pas même le personnage inoubliable de Popeye, le gangster infantile, impuissant et voyeur. Pour choquantes que puissent paraître ces simplifications, je les crois cependant moins graves que la dégradation interne du sujet. Il est peut-être légitime de resserrer

(1) Ermitage.

LES AMANTS EN EXCLUSIVITÉ DANS l'Avant-Scene du CINEMA
PHOTOS - TEXTES INTÉGRAUX • KIOSQUES • NF : 2,50 • 27, RUE St-ANDRÉ-DES-ARTS - PARIS-VI° • C.C.P. 7353-00

une intrigue. Il n'est pas permis de l'édulcorer.

Chère prison

Or, c'est à cette besogne navrante que Tony Richardson s'est employé tout au long de son film. Il a médiocrisé l'aventure de Temple Drake, il a fait un mélo bien-pensant de cette tragédie chrétienne. Un exemple entre vingt : les séquences du bordel de Memphis. Au centre de cette maison close, une chambre plus close encore, la cellule où Candy-Popeye oblige Temple à vivre en recluse, soumise à son plaisir, inondée de parfums, couverte de fourrures et de lingeries érotiques... Que reste-t-il de ce « sanctuaire », de cette chère prison où Temple découvre la folle liberté des corps ? Rien : une banale chambre d'hôtel.

Il fallait un Bunuel, un puritain exaspéré comme Faulkner, un poète de la cruauté voluptueuse, et on nous donne un réalisateur bien sage qui traite « Sanctuaire » comme n'importe quel best-seller de Mme Edna Ferber. Absence totale d'imagination, de style, d'invention dans les détails : Richardson ne sait même pas meubler un décor. Erreur, enfin, sur la direction des interprètes. Au lieu de la primitive Nancy, jouet de ses instincts obscurs, Odetta nous offre une « mammie » noire sentencieuse et bien coiffée, jusqu'à nous rendre son crime final platement *antipathique.* Quant à Lee Remick, elle ne se transforme pas de Temple Drake en Mrs Stevens : elle n'est ni l'adolescente vicieuse du début ni la femme frustrée et frigide de la fin. A aucun moment le temps écoulé ne nous est sensible : injure suprême à Faulkner, le plus proustien des romanciers vivants.

Reste Yves Montand, qui fait très bien ce qu'on lui donne à faire. Mais on lui donne si peu de chose, et dans une telle convention ! Décidément, Faulkner n'a pas de chance avec le cinéma. Mais, il est vrai, qui pourrait mettre Faulkner en images, sinon Faulkner lui-même ?

« Feux dans la plaine »

● *Le radeau de « La Méduse » dans la jungle des Philippines.*

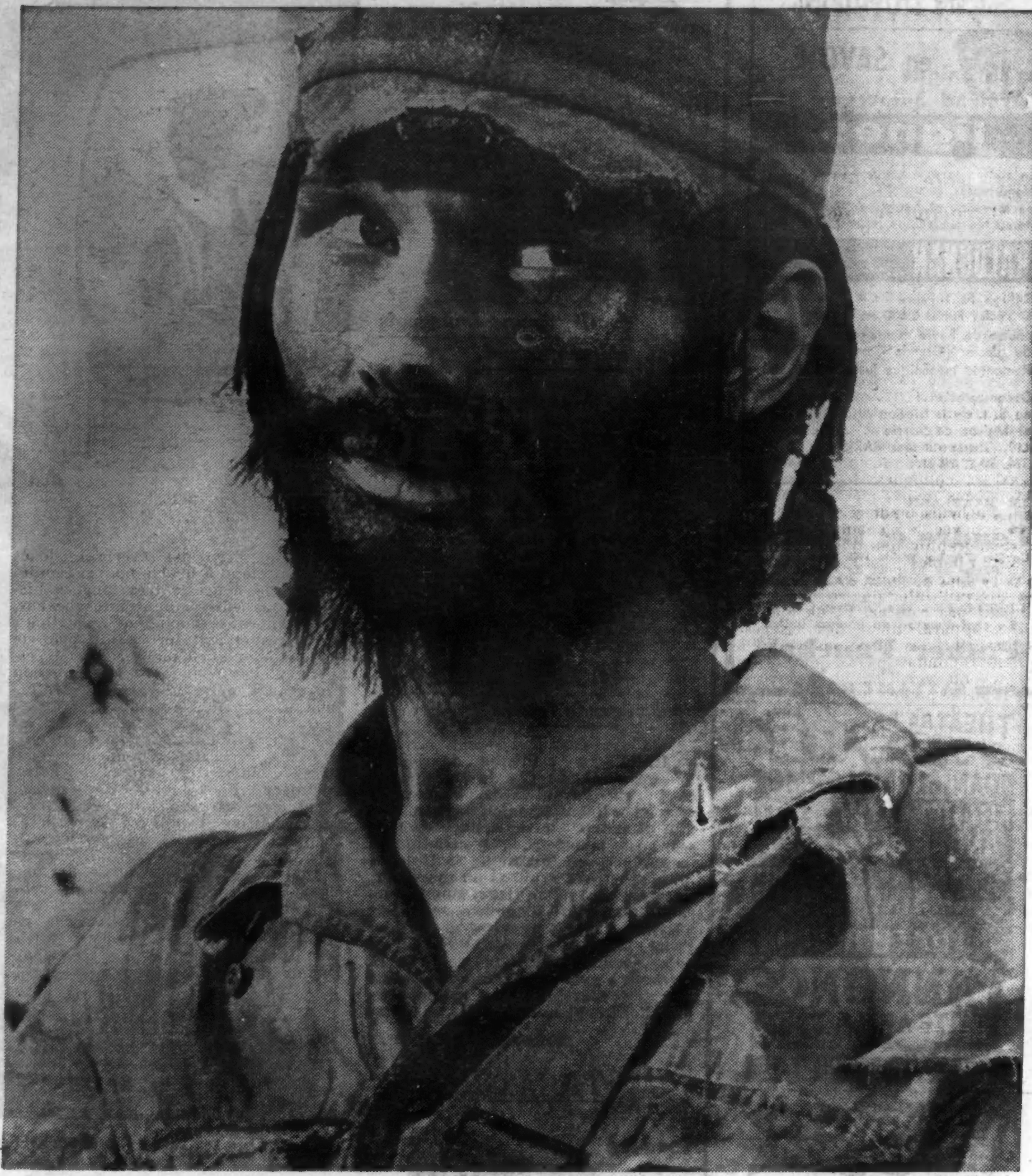
HISTOIRE vraie : en 1945, des soldats japonais, cernés par les Américains aux Philippines et refusant de se rendre (leurs chefs les avaient persuadés qu'ils seraient massacrés), en vinrent à se dévorer entre eux comme les passagers du radeau de « La Méduse ». La vérité, on le sait, n'est pas bonne à dire. Encore moins à montrer. Aussi ce sujet hors série n'aurait probablement jamais été traité à l'écran s'il n'existait en ce moment un réalisateur unique au monde, Kon Ichikawa, l'auteur de « L'Etrange Obsession ».

On a beaucoup ri de « L'Etrange Obsession ». On ne rira pas de « Feux dans la plaine » (2). Mais, je le crains, on ira peu voir ce film. Moi-même, qui l'admire profondément, je ne puis le recommander qu'aux spectateurs capables de supporter ses images. Celle, par exemple, qui nous montre un soldat-cannibale barbouillé du sang frais d'un de ses compagnons, ou cette autre — la pire — un moribond mangeant ses excréments. J'ai prévenu le lecteur : je crois que je devais le faire. A présent, il me reste à louer de mon mieux une œuvre qui passe, en horreur sans doute, mais souvent en beauté, tout ce que nous avons vu au cinéma.

Une silhouette breughelienne

Le récit, d'abord. Il est conduit avec une rigueur et une intelligence étonnantes. La caméra s'est attachée à un

(2) Studio de l'Etoile.



(Archives.)

MICKY CURTISE DANS « FEUX DANS LA PLAINE ».
Au niveau du chien.

personnage, Tamura, soldat entre mille, ni pire ni meilleur apparemment que ses camarades. Tamura est tuberculeux, ce qui le rapproche déjà de la mort et en même temps décuple sa fureur de vivre. Paria parmi les parias, il s'accroche au moindre groupe humain, en quête d'une impossible fraternité. S'offre-t-elle à lui ? Son destin veut qu'il la repousse : il tue une paysanne innocente, il fuit les Américains qui le sauveraient. Chasseur et gibier à la fois, pantin tragique dans les griffes de la guerre, il assiste lucidement à sa décomposition physique et morale. Et pourtant, dans ce corps décharné, fantomatique, pourrissant sur pied, réduit peu à peu à une silhouette breughelienne errant dans un désert d'ossements, une lueur immortelle demeure : Tamura, homme, refuse de manger de l'homme. Et lorsqu'il meurt enfin, frappé par une balle de hasard, c'est vers un « feu dans la plaine » qu'il se traînait à genoux : vers la cité des hommes, qui ne l'a pas reconnu.

Dirai-je la grandeur de ce thème ? Elle tient dans la loi de nature qui fait de l'homme un être à part dans la création : *lui seul peut succomber à des métamorphoses.* Le chien le plus choyé ou le plus misérable reste un chien : mais l'homme, lui, peut tomber au niveau du chien. Ainsi, parmi les chiens que sont devenus ses compagnons, mangeurs de reliefs et d'immondices, Tamura, en restant jusqu'au bout un homme, magnifie notre condition. Quelque chose en lui le préserve de redescendre l'échelle des êtres. Et que ce « quelque chose » soit l'âme ou simplement la dignité, peu importe : en refusant de déchoir de son espèce, l'humble soldat des Philippines témoigne pour nous tous.

Cauchemar éveillé

L'épithète « admirable » revient forcément sous ma plume, et qu'on ne s'étonne pas de la voir accolée à des mots inhabituels : admirables tueries, admirables charniers... C'est que le film d'Ichikawa, long récit de décomposition auprès de quoi les fables de Samuel Beckett ne sont en somme que de l'écriture, bouleverse nos conformismes esthétiques et mentaux. Sans souci de nos pudeurs ou de nos censures, il nous ramène à la vision élémentaire : cette chose sans nom que nous deviendrons un jour. Il sublime l'épouvante, il ridiculise notre sage réalisme ; œuvre de fiction pourtant, il passe les plus terribles documentaires. Obtenir des acteurs qu'ils jouent vrai de pareilles situations tenait déjà du prodige. Or, pas un instant la moindre fausse note ne nous décroche d'un réel hallucinant, pas

→

APRÈS PAQUES
Ski de printemps
en SAVOIE

tignes

La station la plus haute d'Europe
Nombreuses excursions
en moyenne et haute montagne
Remontée mécanique jusqu'à 2.704 m.

PRALOGNAN *La Vanoise*

Refuge Félix Faure
et Péclet Polset 2.600 m.
course de haute montagne et
de glacier (Grande Casse 3.865 m.)
Remontée mécanique jusqu'à 2.365 m.

Documentation :
au S. I. de la Station
et Maison de Savoie
117, Champs-Elysées PARIS
Tél. BAL. 29-21

LE RANELAGH
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
Cendre et Diamant
Un film d'Andrej Wajda 1958 (v. o.)
Primé au Festival de Venise 1959
En 1re partie GUERNICA d'Alain Resnais

URSULINES - 10, r. Ursulines. ODE. 39-19
Le chef-d'œuvre du cinéma indien
Pather Panchali
de
SATYAJIT RAY

THEATRE DE L'ŒUVRE
DANIÈLE DELORME
MICHEL ETCHEVERRY
ANDRÉ OUMANSKY
ANTOINE TAFFIN
GERMAINE DELBAT
ET
LOLEH BELLON
L'ANNONCE FAITE A MARIE
de PAUL CLAUDEL

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU, DANCING 2, r. des Italiens

BARBARA
JACQUES GRELLO
et tout un programme à
L'ECLUSE
Tous les soirs, sauf lundi à 22 h. 30
15, qu. des Grands-Augustins (pl. St-Michel)

Restaurants

TABLE DU **MANDARIN**
8, rue de l'Echelle - OPÉ. 63-76 - Fermé lundi

COLETTE RENARD
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39
Diners facultatifs - Parking facile

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRABAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

ALPHONSE ALLAIS
FRANCIS BLANCHE
CHARLES CROS
PIERRE DAC
ROBERT DESNOS
GEORGES FOUREST
MICHEL MERY
ROGER PIERRE
RAYMOND QUENEAU
dans
AD LIBITUM
fantaisie hurluberlumoristique d'après-minuit, en 24 séquences, mise en musique par MICHEL EMER
mise en scène par HENRI LABUSSIÈRE
au
CLUB DU VIEUX COLOMBIER
21, r. du Vieux Colombier - LIT. 30-09
on y danse aussi de 22 h. à l'aube - Consommations (dîners, soupers facultatifs)

un instant la moindre rupture ne se produit dans ce cauchemar éveillé. Nous sommes fascinés ? Non : nous sommes en enfer. « Feux dans la plaine » mériterait une longue étude technique — un jour, sans nul doute, on la lui accordera. Et alors, on découvrira, image par image, les secrets de métier d'un très grand artiste.

D'ici là, que tous ceux qui en sont capables aillent le voir. Pour la première fois peut-être, le cinéma nous oblige à *regarder en face.*

« La Novice »

● ***Un drame bourgeois conventionnel.***

« LA Novice » (3), d'Alberto Lattuada, appelle peu de commentaire. Le sujet — une fille mythomane en proie aux démons du « moi » — requérait une étude approfondie, un style grinçant, une atmosphère trouble. Au lieu de cela, nous avons un drame bourgeois convenablement photographié, sans dimension ni arrière-plans, et des comédiens (Pascale Petit, Belmondo) honnêtement fidèles à eux-mêmes.

« Le Propre de l'homme »

● ***Si c'est cela l'avant-garde !...***

QUANT au « Propre de l'homme » (4), de Claude Lelouch, si c'est cela l'avant-garde, retournons vite au « Chien andalou ». Rien : le film d'amateur classique, avec ses tics, ses gags laborieux, ses cabotinages techniques, son écœurante sensiblerie. A un moment : le repas au snack-bar, on songe à ce qu'un Henri Monnier ferait aujourd'hui d'une caméra. Mais aussitôt, Lelouch revient à ce qui l'épate lui-même, la possibilité de fixer cette caméra sur une voiture. Et « rebelle » avec ça ! Le film se termine sur une « Marseillaise » rythmée en jazz. Follement audacieux, je vous dis !

MORVAN LEBESQUE.

(3) Balzac, Helder, Scala, Vivienne.
(4) Cinéma d'Essai Caumartin.

THÉATRE

Ionesco

● ***L'esperanto de l'universelle dérision.***

L'IONESCO est une des grandes institutions internationales de notre époque. Elle a un siège permanent sur la rive gauche au théâtre de la Huchette depuis plus de cinq ans, et il n'est pas exclu que son établissement sur la rive droite, au Studio des Champs-Elysées, avec « Les Chaises » et « Jacques ou la Soumission », soit d'aussi longue durée. Mais on parle aussi de l'ionesco à Fribourg et à Hambourg, à Utrecht et à Lubeck, en Italie et en Israël, en Pologne et au Paraguay, à Hong-Kong et à Cuba, bref dans tout le « monde libre » et même un peu au-delà, comme si la cantatrice chauve était la Callas du théâtre où l'on ne chante pas. Ce n'est plus le culte d'une chapelle d'avant-garde, c'est la grand-messe de l'homme moderne. *Credo quia absurdum.* Ou plutôt : c'est absurde et il ne faut pas y croire.

REINE COURTOIS ET JEAN-LOUIS TRINTIGNANT.
Comme les abeilles de von Frisch.
(Pic)

Vanité des vanités

Si ce théâtre franchit ainsi toutes les frontières, s'il est sans doute, avant André Roussin ou Tennessee Williams, le plus grand succès international de notre temps, c'est peut-être parce qu'il traduit une angoisse métaphysique (ou pataphysique ?) fondamentale dans un langage simplifié jusqu'à en être universel. Le ressort du théâtre d'Ionesco, c'est l'absurdité des idéaux, des institutions, des sentiments, des habitudes, des rêves, des paroles : vanité des vanités, et tout est vanité. Il tourne tout en dérision, et il obtient notre assentiment : nous rions. Mais est-ce que ce sentiment fondamental n'est pas aujourd'hui le plus répandu, est-ce que ce n'est pas la conviction de base de la conscience occidentale et de ses annexes ? Or, logique avec lui-même, puisque la racine de l'illusion est dans le langage, M. Ionesco « atomise » le langage avant toute chose. Il le disloque, il le désaccorde et, homme de théâtre, il rend sensible ce désaccord en doublant le langage parlé d'un langage visuel élémentaire et concret : les vieux parlent dans un rêve éveillé, les chaises sont sur la scène, sous nos yeux, Jacques semble en proie à un délire visionnaire, mais il mime une sorte de danse sexuelle, de vol nuptial sans équivoque : tout l'art de M. Jean-Louis Trintignant est de nous faire sentir qu'il utilise ici un langage aussi universel que celui des abeilles de von Frisch. Ainsi l'ionesco est à la fois anti-langage et esperanto étroitement adapté au sentiment de l'universelle dérision.

Dans sa version française (1), ce théâtre est actuellement fort bien joué par des comédiens qui en ont compris l'humour et la mécanique et qui restent strictement fidèles à leur anti-texte : Mme Tsilla Chelton et M. Mauclair pour « Les Chaises », Mmes Chelton et Reine Courtois, MM. Trintignant, Chevalier et Crauchet pour « Jacques ». Ce sont deux farces énormes, avec de l'angoisse à fleur de peau, une sorte de machine à laver les cerveaux pour le bon motif. Une visite s'impose.

(1) Studio des Champs-Elysées.

Théâtres universitaires

● ***L'école des spectateurs.***

PEDAGOGIE en action de la littérature et de la scène, le théâtre universitaire est un théâtre où des étudiants en jouant une pièce, la comprennent mieux et la font mieux comprendre à leurs camarades. C'est une vieille tradition des collèges et des universités, très importante parce qu'elle est en somme la seule école des spectateurs. En Amérique, l'activité culturelle des troupes universitaires est considérable. En France, « antiques » et théophiliens

André Kostolany
SI LA BOURSE M'ÉTAIT CONTÉE
"ce livre nous fait pénétrer dans le monde de la Bourse derrière un expert qui possède deux vertus rares : l'enthousiasme et la gaieté"
KLÉBER HAEDENS (Paris-Presse)

ont rafraîchi, par leur jeunesse, des spectacles ressuscités par la science de leurs maîtres. Rien que cette semaine, on a pu voir les représentations du Groupe de Théâtre antique, du Théâtre espagnol de la Sorbonne, et du Groupe théâtral du lycée Louis-le-Grand.

Au Groupe antique, à vrai dire, on semble préférer aujourd'hui la tradition de Brecht à la recherche de la tradition d'Eschyle. On ne joue plus « Les Choéphores », mais « Le Cercle de craie péloponnésien » : Electre, c'est la bonne âme d'Argos. La pièce doit illustrer un changement sociologique, le passage du matriarcat au patriarcat dans la société grecque primitive. On donnera donc au chœur un rôle didactique brechtien, on fera adopter par les acteurs un jeu réaliste et direct. On laïcise le thème de la tragédie, il est donc logique de la jouer comme un drame. Le meneur de jeu, ce n'est plus le professeur de grec, c'est le professeur de sociologie épris des idées d'Engels et de Bachofen.

« L'Etoile de Séville »

Il y a là sans doute une source féconde de contresens, et il est peut-être un peu abusif de présenter ce spectacle sous le titre de « Groupe antique » : mais ce n'est pas un mauvais spectacle, et son metteur en scène, M. André Steiger, a eu plus de chance avec les étudiants de la Sorbonne qu'avec les professionnels qu'il a parfois fait travailler.

Le Théâtre espagnol et le Centre de Recherches et d'Expression dramatiques se contentent de présenter avec une honnête gaucherie « Le Damné pour manque de Foi », de Tirso de Molina, belles images d'un Epinal espagnol. Mais, tant pis pour ces Journées théâtrales hispaniques (1), c'est au lycée Louis-le-Grand qu'il faut voir « L'Etoile de Séville », de Lope de Vega. C'est une belle pièce de cape et d'épée où il y a des coins du « Cid » et même un coin de « Britannicus », elle convient à la jeunesse par son romantisme, elle a trouvé un metteur en scène intelligent, un décorateur plein de goût, un jeune comédien qui a de la flamme, un autre qui a du style et du mouvement. Le théâtre universitaire remplit ici son rôle éducateur, et c'est une représentation qu'il ne faut certes pas professionnaliser, mais qui pourrait sortir du lycée et jouer auprès de beaucoup de jeunes spectateurs de toutes formations le rôle d'une véritable mission du théâtre.

ROBERT KANTERS.

MUSIC-HALL

Juliette Gréco

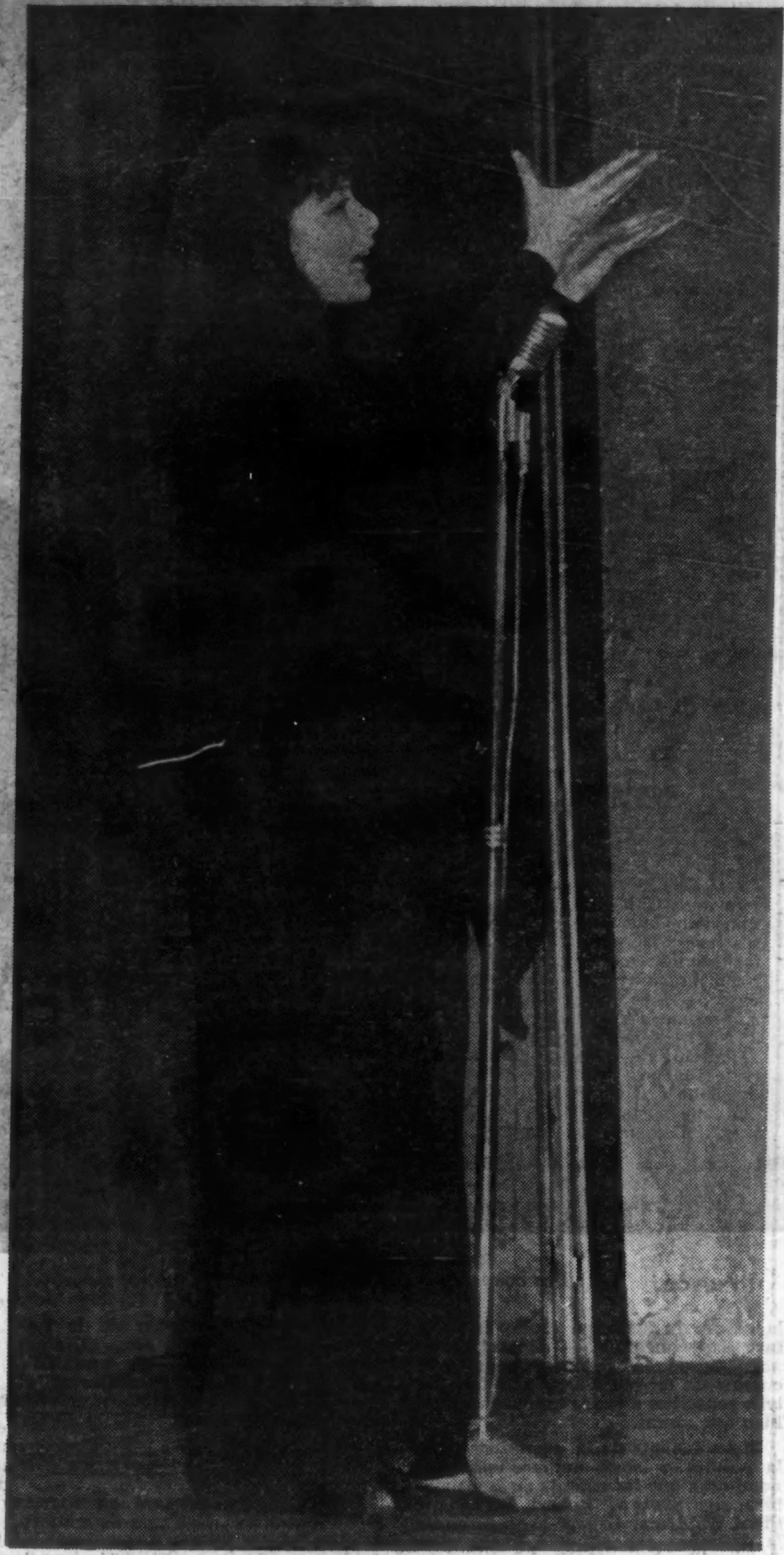
● *La fleur de cave est devenue un tanagra musclé.*

JULIETTE GRECO revient. Lassée des superproductions, la muse prodigue retourne à ses amours. Dieu merci, le technicolor n'a pas déteint sur elle.

On l'attendait depuis trois ans sans savoir qu'elle nous manquait, et pourtant...

Nous avions quitté une jeune veuve échevelée, une fleur de cave poussée trop vite ; nous retrouvons un tanagra musclé en costume de sirène : elle est belle, présente, accomplie.

Elle a gardé sa diction percutante de diseuse et sa voix sombre de noctambule, mais perdu toute causticité systématique. Elle n'est plus méchante, ni triste ni aigrie ; elle est féroce, drôle, épanouie.



(Dalmas.)

JULIETTE GRÉCO.
Même les dimanches.

Elle caresse ses flancs noirs de ses mains blanches, secoue une crinière légendaire désormais domestiquée, chante Ferré, Brassens, Gainsbourg, Desnos, Queneau, Brel, Béart.

Une insolence tranquille

Son choix ne relève pas du snobisme mais de l'intelligence. A noter d'ailleurs que le public ne s'effarouche pas. Avec Juliette Gréco, il rapprend à écouter — et à aimer — les chansons qui ont un sens.

Surpris, conquis, il l'écoute se plaindre avec une insolence tranquille que l'amour soit si souvent mal fait. Les mots, et même les gros mots passent la rampe, rebondissent, éclaboussent, secouent sans choquer.

Jamais vulgaire, Juliette Gréco franchit parfois les frontières de la lascivité ; mais elle féminise l'anarchie de Ferré, poétise l'érotisme de Gainsbourg, dissèque l'ironie de Desnos.

Tout lui est permis ; elle possède ce don rare entre tous : *l'humour.*

La seule chanson à laquelle elle ne s'intègre pas complètement, qu'elle paraît ne plus habiter, est : « Je hais les dimanches ».

Il semble, en effet, que, depuis trois ans, elle ait appris à aimer beaucoup de choses : la vie, le soleil, le grand jour... et même les dimanches.

« Il n'y a plus d'après, à Saint-Germain-des-Prés », chante-t-elle.

Oui, mais après Saint-Germain-des-Prés, il y a encore Juliette Gréco.

DANIELE HEYMANN.

Les derniers disques de Juliette Gréco :

Récital à Bobino : « Il n'y a plus d'après », « Jolie Môme », « La Cuisine », etc. (33 tours, Philips 76.515).

Dix ans de chansons : « Chandernagor », « Coin de rue », « Je hais les dimanches », etc. (33 tours, Philips 76.479).

MUSIQUE

Prokofiev et Martinet

● *Le chef-d'œuvre entendu n'est pas celui qu'on attendait.*

LA première audition à Paris d'une œuvre de Serge Prokofiev, huit ans après la mort du compositeur, est évidemment un événement dont on est *a priori* en droit d'attendre beaucoup. Le catalogue de Prokofiev est assez riche en partitions de première grandeur pour que l'on puisse espérer en ajouter une autre. C'est pourquoi cette exécution du « Quatrième concerto pour la main gauche » suscitait, et à juste titre, un intérêt majeur. Il faut, hélas ! avouer que le chef-d'œuvre espéré n'était nullement au rendez-vous...

Composé pour le pianiste manchot Wittgenstein en 1931 (Wittgenstein est d'ailleurs mort, l'autre jour, à peu près au moment où Paris découvrait le concerto qui lui avait été dédié), ce concerto connut des aventures assez agitées ; délaissé par Wittgenstein, il fut probablement recomposé par Prokofiev après son retour en Russie, vers 1938 ; c'est d'ailleurs cette dernière version que nous avons entendue.

La gélatine de Debussy

En tout cas, c'est là de la musique bien peu « aimable » ; le style en est plus que jamais heurté, fracassant ; l'harmonie en est volontairement gauche, hargneusement « à côté » ; et le piano lui-même s'y refuse absolument tout ce qui pourrait ressembler à une concession faite à la tendresse ou au charme. Il paraît que Prokofiev comparait la musique de Debussy à de la gélatine, et décrétait que notre pays n'avait pas eu un seul musicien de premier plan depuis Bizet ! Il ne faut sans doute point lui tenir rigueur de ces propos outranciers : mais nous sommes d'autant plus à l'aise pour juger que ce concerto pour la main gauche n'est point digne de son auteur, et qu'il mérite de retourner aux oubliettes ; cela dit, il bénéficia, grâce au pianiste Georges Bernand, d'une exécution parfaitement scrupuleuse, et qui sut respecter également la violence et la virtuosité, ces deux pôles de l'art de Prokofiev. Et les applaudissements allaient certainement plus à l'interprète qu'à l'œuvre.

J'ai dit que nous espérions la révélation d'un chef-d'œuvre au cours de ce concert ; nous l'avons tout de même obtenue, avec le « Mouvement symphonique n° 5 », de Jean-Louis Martinet, dont la première audition nous a causé une joie totale, ce qui est rare lorsqu'il s'agit d'une œuvre nouvelle. Ce « Mouvement symphonique » se compose de deux parties, l'une rapide, en forme de mouvement perpétuel, l'autre, lente. L'une et l'autre ont su nous convaincre, car elles possèdent cette espèce de nécessité interne qui n'appartient qu'aux grandes œuvres. En particulier, chaque mesure, chaque accord du mouvement lent « apporte » véritablement quelque chose, un quelque chose d'une exceptionnelle qualité.

Les « Variations » de 1946

J.-L. Martinet, qui a travaillé avec Koechlin, Roger Ducasse et Messiaen, a quarante-huit ans ; aucune des nouvelles techniques « compositionnelles », comme on dit maintenant, ne lui est étrangère ; il a su en faire la synthèse la plus sincère et la plus intime ; et, si on entend ses œuvres assez rarement, c'est qu'il ne les offre au public qu'à coup sûr.

On se souvient peut-être de ses belles « Variations pour quatuor à cordes », qui datent de 1946 ; le « Mouvement symphonique n° 5 » reste dans la même ligne, celle d'une plénitude absolue dans le fond comme dans la forme — chose qui manque trop souvent dans la production contemporaine, où la forme fait oublier le fond, à moins que ce ne soit le contraire...

Ce concert mémorable était dirigé par Maurice Le Roux, qui, une fois de plus, a bien mérité de la musique de notre temps.

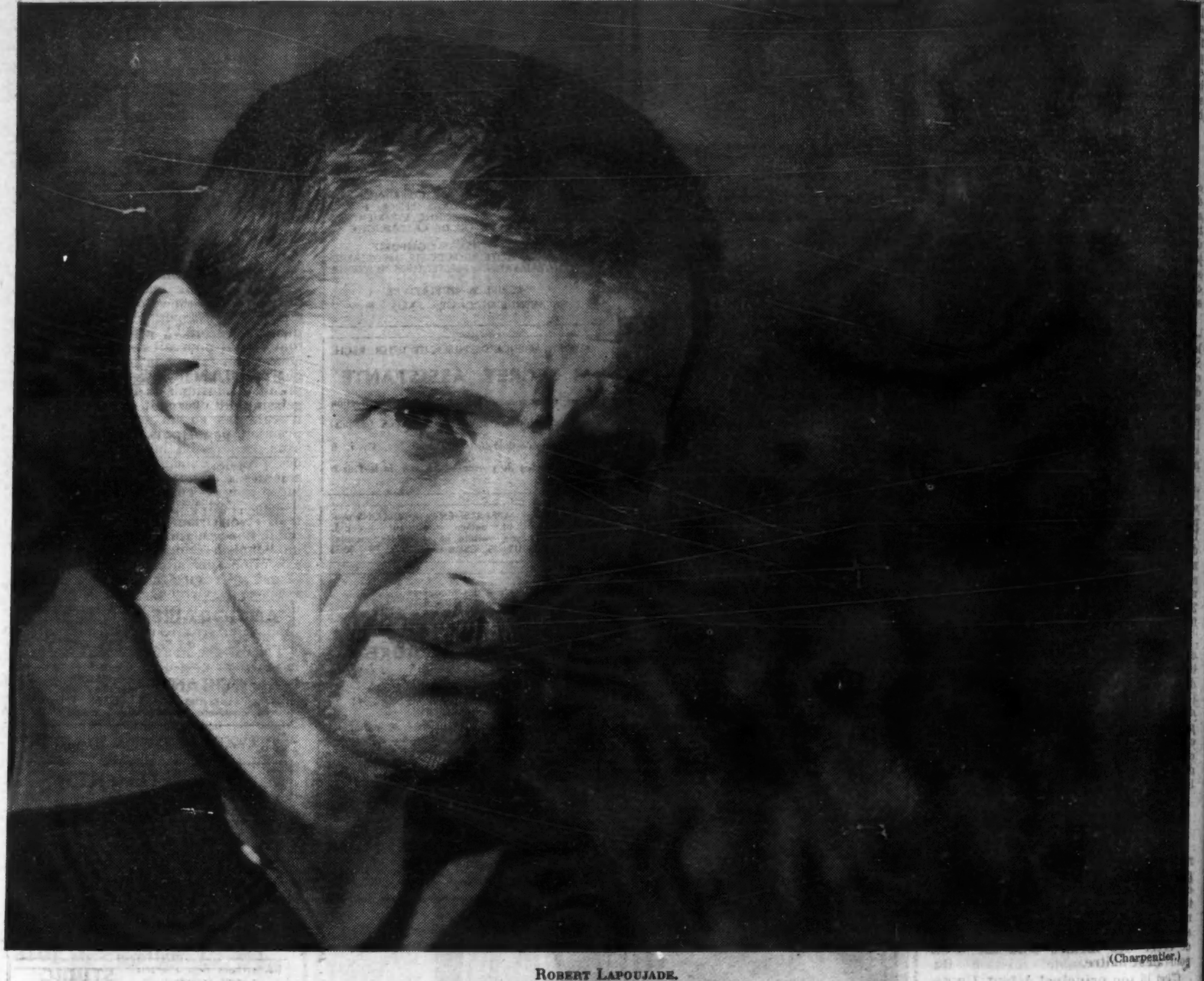
CAMILLE RAMEAU.

(1) Journées théâtrales hispaniques à l'Alliance française, les 15, 16, 17, 18 et 19 mars.

LISE GRAF
décoratrice
conseille,
aménage,
décore
6, rue Vavin-6e
odé. 31-34

les IMPERMEABLES
et les COSTUMES
de
jack Romoli
exclusivités masculines
39, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES



(Charpentier.)

ROBERT LAPOUJADE.
Des coups de poing dans les joues.

EXPOSITIONS

Lapoujade

● ***L'ancien garçon boucher de Montauban a gagné son pari.***

« L*A qualité picturale est dépourvue de signification si elle n'est pas l'expression d'une certaine qualité de sentiment. L'idée selon laquelle une peinture n'est qu'une combinaison de formes, de lignes et de couleurs est, tout simplement, assommante.* »

Cette phrase du peintre américain Adolph Gottlieb, citée par Waldemar George dans le très intelligent ouvrage qu'il vient de consacrer à « La Peinture expressionniste » (1), donne la mesure du fossé qui sépare la peinture expérimentale — décorative ou non — de la peinture considérée comme un moyen d'exprimer telle ou telle sensation d'ordre esthétique aussi bien que moral.

Si les tenants de la « peinture pour la peinture » sont, aujourd'hui, plus nombreux que les tenants de la « peinture signifiante », Robert Lapoujade (dont Waldemar George avait présenté la première exposition à Paris, chez Jeanne Castel, en 1947) n'en a eu que plus de mérite à travailler sans relâche, pendant deux ans, aux toiles qu'il vient d'accrocher sur les cimaises d'une galerie de la rue Saint-Placide (2).

Et l'on conçoit aisément que Jean-Paul Sartre, après une méditation de deux heures dans l'atelier du peintre, près de la place des Vosges, se soit aussitôt décidé à écrire — comme il le fit pour Calder et Giacometti — une longue, élogieuse et pénétrante étude qui constitue la préface de l'exposition.

Certes, les titres des toiles : « Emeutes », « Triptyque de la torture », « Hiroshima », etc., devaient frapper l'imagination du moraliste. Encore fallait-il, pour emporter sa conviction, que leur facture séduisit aussi l'amateur d'art.

L'Athènes du Sud-Ouest

Or, ces toiles ne sont en aucune façon figuratives. Rythmes de matière, éclatement des formes s'organisent ici dans la meilleure tradition de l'art le plus moderne. Mais un phénomène nouveau est intervenu : chaque tableau se propose d'imposer *de lui-même et par ses propres moyens* le thème suggéré par le titre qui lui a été donné.

Que « *l'expression d'une certaine qualité de sentiment* » aboutisse, chez Lapoujade, à la traduction picturale des plus graves obsessions contemporaines (le problème de la torture et celui de la menace atomique, notamment) n'étonnera nullement ceux qui, depuis quinze ans, suivent ses efforts heureux ou malheureux, mais ininterrompus, à la recherche d'une signification dans l'art abstrait.

Grand diable roux au visage d'ascète goguenard, il est né le 3 janvier 1921 au pays d'Ingres et de Bourdelle : Montauban. Le musée Ingres, sur place, ceux tout proches de Goya à Castres, et de Toulouse-Lautrec à Albi constituent une sorte de triangle magique à l'intérieur duquel il est normal que naissent des vocations picturales. Tapie de Celeyran, inventeur de l'« art informel », y a passé son enfance. Deux grands peintres contemporains, Desnoyers et Seigle, y ont pris racine. La présence de personnages singuliers comme Hugues Panassié, introducteur du jazz hot en France, ou comme le poète Georges Herment, batteur de jazz, auteur d'un merveilleux « Traité de la pipe » paru il y a dix ans environ chez Denoël et facteur auxiliaire rural dans la commune voisine de Penne-du-Tarn, contribue d'autre part à donner à Montauban le visage d'une petite « Athènes du Sud-Ouest ».

Georges Herment avait été initié à la poésie par un autre « occitanien », Gaston Bonheur (actuellement directeur de « Paris-Match ») dans les brasseries du boulevard Saint-Michel, à Paris, quelques années avant la dernière guerre. Georges Herment allait, à son tour, initier à la poésie un fils

(1) Waldemar George : La peinture expressionniste (Klee, Rouault, Kokoschka, Gruber, Buffet, Soutine, Pollock, Picasso, etc.), 100 pages, 50 illustrations en couleurs, éditions Somogy.

(2) Galerie Domec, 33, rue Saint-Placide.

GALERIE CHARPENTIER
HENRI ROUSSEAU
DIT " LE DOUANIER "
EXPOSITION DE SON CINQUANTENAIRE
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE NORVAL
14, rue des Beaux-Arts - ODE. 38-64
AMALIA DE CÁLA
PEINTURES
Du 14 au 30 mars

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
Mortensen

SALON des FEMMES PEINTRES et SCULPTEURS
MUSÉE DES BEAUX-ARTS
16 mars - 2 avril

Galerie BIGNOU
8, rue La Boétie
T. CARIFFA
Du 7 au 25 mars

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four, PARIS (VIe) - LIT. 40-26
FEITO
PEINTURES - 1953-1961

Galerie PIERRE DELFONO
27, boulevard Raspail - LIT. 24-37
NORBERT PLEIFF
16 mars - 15 avril

...cette semaine

d'une vieille famille de boulangers de la ville, le jeune Lapoujade. Ce dernier venait de quitter la boutique paternelle pour assumer, faubourg Lacapelle, les fonctions de garçon boucher et décorait les goguettes des faubourgs montalbanais de fresques qu'il signait modestement du nom de « Robert Sansuite ».

Le chant des oiseaux

A l'âge où Victor Hugo se rasait chaque matin une partie des cheveux de façon à donner à son front une allure plus « géniale », Lapoujade, entre deux livraisons de viande crue, se donnait des coups de poing dans les joues. Pour qu'elles soient bien creuses et qu'elles confèrent à son visage ce caractère « inspiré » qu'à quarante ans, cette année, il possède encore.

A l'occasion d'un séjour au maquis — car c'est la guerre— il lit, dans les grottes où il se cache, Platon, Saint Thomas d'Aquin. La philosophie et la peinture sont, aujourd'hui, les deux mamelles du succès. Lapoujade est intelligent et très adroit de ses mains ; il « monte » à Paris dès la Libération. Désormais, il va se vouer à une double aventure ; théorique et pratique.

D'une part, il travaille à l'élaboration — entre autres ouvrages — de ses « Mécanismes de fascination » parus en 1955 aux éditions du Seuil. D'autre part, il peint. Et sa réputation de théoricien décidé à sortir de l'ornière abstraite lui vaut d'avoir en permanence autour de lui, depuis 1950, une dizaine d'élèves âgés de 17 à 20 ans qui, eux aussi, « cherchent la formule » et lui font confiance.

Ils n'ont pas tort. Ses écrits valent ce que vaut toute tentative d'explication dans un domaine où il s'agit d'émouvoir plutôt que de prouver. (« *La peinture, c'est comme le chant des oiseaux,* dit Picasso, *ça ne s'explique pas, ça se sent.* ») Il faut les considérer comme des « pauses » nécessaires dans l'exercice de son métier de peintre. Des supports de méditation.

Amédée de La Patellière

Néanmoins, les préoccupations théoriques de Lapoujade n'ont pas été sans gêner, pendant quelque temps, son évolution plastique. Nombre de ses toiles, au cours de ces dernières années, se sont ressenties du désir qu'il avait d'illustrer ses idées plutôt que de créer des formes d'où les idées pourraient naître.

C'est là son principal défaut. Un défaut de jeunesse qu'il semble bien avoir dépassé, maintenant qu'il atteint la quarantaine, l'âge auquel un peintre se « révèle » généralement à lui-même.

Le plaisir des sens n'est en tout cas pas, en face des toiles qu'il expose rue Saint-Placide, altéré par le plaisir qu'on éprouve à découvrir qu'elles ont un sens. Le pari tenu par lui est donc un pari gagné.

« *Qu'est-ce que l'expressionnisme ? — Un exorcisme, une libération. L'expressionnisme exorcise la routine. En libérant nos sources d'émotion spontanée,* écrit Waldemar George, *il permet à l'homme de s'évader de sa prison modèle.* » Lapoujade est le premier de nos expressionnistes abstraits, comme il y eut des expressionnistes baroques, « fauves », cubistes ou tout bêtement réalistes.

Son exposition coïncide symboliquement avec la remise en honneur d'Amédée de La Patellière (3), mort trop jeune (à 42 ans) et trop tôt (en 1932), pour qu'on s'aperçût à temps de la place immense qu'il tiendra dans l'histoire de la peinture. Parce qu'il sut, lui aussi, dégager sur le mode expressionniste la leçon des expériences théoriques, plastiques et poétiques des plus hardis de ses contemporains.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(3) Galerie Creuzevault, 9, avenue Matignon.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 57-50 et 51
"L'IMPECCABLE"

CEINTURES POUR HOMMES

BELLARD-THILLIEZ
24, Fg-Montmartre - PARIS (9e)
Spécialiste agréé Sécurité Sociale

Les Médecins :

La cigarette provoque la fatigue

Déjà on accuse le tabac d'être la cause du cancer du poumon. Le Larousse Médical déclare : « Le cancer des poumons est très fréquent chez les grands fumeurs alors que les non-fumeurs sont rarement atteints. » Le Président de la Ligue Internationale contre le Cancer, le professeur Dr Maisin lui-même n'hésite pas à écrire : « Il y a un rapport évident entre le fait de fumer et l'incidence du cancer du poumon. » Ce n'est pas tout. On vient de découvrir qu'en aspirant la fumée du tabac on détruit les vitamines C (anti-fatigue). Ceci explique, disent les médecins, la fatigue chronique dont souffre souvent le fumeur. Certes, personne ne fume pour se porter mieux. Depuis toujours on a cherché à remédier aux conséquences du tabac. Le Dr Lieb, qui y a consacré sa vie, certifie qu'on peut fumer sans danger en prenant certaines précautions. Lesquelles ? Elles sont exposées avec beaucoup d'autres détails faciles à suivre... et à appliquer tout de suite, dans un petit livre gratuit pour les fumeurs. En voulez-vous un exemplaire ? Il suffit pour le recevoir d'envoyer une carte postale avec vos nom et adresse au Centre de Propagande Anti-Tabac (serv. 10 C), 18, Chaussée-d'Antin, Paris. Mais faites vite, car cette offre gratuite ne pourra être maintenue.

Communiqué.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68

Hauteur minimum 12 mm.
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)

PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

AGENCE INTERNATIONALE **RELATIONS PUBLIQUES** CHERCHE **ATTACHÉ** 35 ANS MAXIMUM AYANT DE PREFERENCE EXPERIENCE PROFESSIONNELLE DANS LES R. P. OU A DEFAUT UNE BONNE EXPERIENCE DU JOURNALISME OU DE LA PUBLICITE. LE POSTE ENVISAGE COMPORTE LA RESPONSABILITE DE BUDGETS IMPORTANTS ET D'INTERESSANTES PERSPECTIVES D'AVENIR. ECRIRE A INITIATIVES 7, AVENUE DELCASSE - PARIS - 8e

IMPORT. AGENCE DE PUBLICITE INTER. RECH. **1 SECRET. ASSISTANTE** ayant expérience des problèmes de production de films télévision et cinéma. Bilingue français-anglais, sténo-dactylo. 20-28 ans. Env. C. V. à J.W.T. service du personnel, 21, rue de la Paix-2e

VENTE APPARTEMENTS, PAVILLONS neuf et ancien. Débutant accepté. Formation payée, voiture nécess. Référ. morales exigées. ARGUS, 35, Chaussée-d'Antin. TRI. 80-33

L'une des premières Agences Françaises de PUBLICITE offre **POSITION CADRE** à diplômé Etudes supérieures ou Ingénieur dont elle assurerait la formation. L'Agence dirige la publicité de 80 parmi les plus importantes entreprises françaises (Banques, Pétrole, Métallurgie, Alimentation, etc.) Il y a place parmi ses cadres pour les formations et les intérêts les plus divers (techniques, économie, études d'opinion, création d'annonces). Ecrire avec curriculum vitae précis à **PSYCHOTEC** Service S. E. 13, rue Beudant - PARIS (17e) Discrétion assurée

CHERCHE **REDACTEUR** (H. ou F.) conn. mise en page pr rubr. fém. (mode, tour.) et rel. ext. C.V. man. dét. Ecr. n° 7779 L'Express, 29, r.Marignan-8e

Importante AGENCE DE PUBLICITE demande **CHEF STUDIO** EXECUTION possédant sérieuses références techniques et d'organisation. Ecrire avec curriculum vitae DUMARCAY 61, avenue Hoche - PARIS (8e)

Importante AGENCE DE PUBLICITE demande **DESSINATEURS** D'EXECUTION confirmés. Si possible libres rapidement. Se présenter avec dossier DUMARCAY A.F.P. 61, avenue Hoche (8e) - Téléphoner pour rendez-v.

DEMANDES D'EMPLOI

ÉCONOMISTE, analyste financier, organis. conseil, études de marchés, recherche poste ou mission France-Etranger, libre juillet, références 1re ordre. Ecrire n° 7701 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

ETUDIANT SCIENCES-PO RECHERCHE TOUTES TRADUCTIONS du polonais ou travail à mi-temps de secrétariat. Ecrire n° 7716 L'Express, 29, rue de Marignan (8e)

BONNES ADRESSES

SIMON, Tailleur, vous propose ! 51 bis, rue du Fg-Montmartre (9e) - TAI. 37-85. Votre COSTUME SUR MESURES Coupe moderne, 3 essayages. TISSUS PEIGNÉ pure laine à partir de 390 NF. VOTRE PANTALON SUR MESURES pour le prix du prêt à porter. TERGAL, ELASTEX, etc. à partir de 79 NF

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS ET DE STYLE POUR L'EXPORTATION 73, rue des Vignes - JAS. 25-65

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

TRAVAUX A FAÇON (Demandes)

VOS VETEMENTS retouchés, rectifiés par tailleur SIMON - 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

DIVERS

A VENDRE cause maladie à **JUAN-LES-PINS** EXPLOITATION PLAGE et SKI NAUTIQUE Téléphoner l'après-midi à ODEon 54-74

APPARTEMENTS (Achats)

Recherchons pour clientèle payant comptant **STUDIO** à 8 pièces, standing, tous quartiers. Imm. A.C.E., 9, rue Brémontier - MAC. 07-79

APPARTEMENTS (Ventes)

Quai VOLTAIRE Vue magnif., app. de caract., 5-6 p., grand standing, parquets d'époque 17e siècle, prix justifié - LAGRANGE, 34, rue Pasquier, Paris

Partic. vend directement cause départ étranger BEL **APPARTEMENT** PARIS (16e) **5 pièces** (3 chambres, séjours, salle de bains, cabinet de toilette, cuisine, chambre de bonne). 2e étage, BON STANDING. Double exposition ensoleillée. Appartement partiellement meublé par grand décorateur (meubles fixes modernes). Cuisine entièrement installée. TOUT COMPRIS : 180.000 NF. POSSIBILITE CREDIT 40 à 50 % par organisme bancaire. Intermédiaires s'abstenir. VISITE SUR PLACE l'après-midi 15 à 18 heures (sauf samedis et dimanches). 5, RUE GUICHARD, 2e étage, droite, PARIS (16e).

PROPRIETES (Ventes)

MANTES à 5 km. Très belle PROPRIETE meubl., gd parc, riv., terr., 7 p. tout confort + maison gardien et petit bungalow COTEN, 30, rue du Colisée - BAL. 84-92

Vends BELLE MAISON GRAND TERRAIN - ARBRES FRUITIERS **LE CHESNAY** S'adresser Agence du Centre, 17, r. Hoche, à VERSAILLES - Téléphone : 950-21-67

Petite PROPRIETE 65 km. Pte St-Cloud, près de Pacy-s/Eure, 2.000 m2, amén. tt cft, gde poss. agr. D. WEISS, 41 bis, r. Condorcet, Tru. 62.53 h. repas

R. L. Dupuy

Filmez avec **PAILLARD BOLEX,** c'est une sécurité totale !

Le posemètre incorporé mesurant automatiquement la lumière à travers l'objectif, qui équipe les modèles 8 mm ci-dessous garantit une réussite infaillible de tous vos films.

NOUVEAUX PRIX à partir de 590 NF

C 8 L
AVEC PAN CINOR 40
- ensemble à visée réflexe et mise au point télémétrique
- objectif à focale variable 5 fois 8 à 40 mm
- 7 cadences de prise de vues de 12 à 64 i/sec.
- obturateur variable permettant les fondus ouverts et fermés.

1 500 NF

C8SL à un objectif SOM BERTHIOT 590 NF
B8L à tourelle deux objectifs SOM BERTHIOT 995 NF
D8L à tourelle trois objectifs SOM BERTHIOT 1.295 NF

PAILLARD BOLEX S.A. 22, avenue Hoche, PARIS 8e

Démonstration et vente chez les concessionnaires PAILLARD BOLEX.

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub. Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

12 MARS.

C'EST la chose de ma vie qui aura le moins changé, tout ce que trois mots « vacances de Pâques » peuvent contenir de joie — joie très singulière, quand j'étais écolier, très différente de ce que j'aie jamais ressenti, joie religieuse à cause de la Semaine Sainte dont au collège on nous faisait vivre le drame presque heure par heure ; mais les arbres avaient part eux aussi au miracle, ils allaient ressusciter; la merveille se passerait sous mes yeux, dans cette lande où je serais bientôt. Je comptais les jours. Les marronniers des squares, ceux de la cour de récréation, si pressés d'avoir des feuilles, ne me donnaient aucune idée de ce lent verdissement, à peine visible, sous le couvert des bois de chênes encore vêtus de leurs feuilles mortes et où je croyais être déjà.

IL est étrange que jusqu'à la fin de la vie, notre année se découpe selon le pointillé de l'enfance, qu'elle soit demeurée « scolaire » à travers tout et que comme il y a soixante ans, l'approche des vacances de Pâques me fasse battre le cœur. Quel sacrilège que ces changements imposés au temps des vacances par des gens qui saccagent tout ! Comme s'il dépendait d'eux d'appeler vacances de Pâques un autre moment de l'année que celui qui a été à jamais embrasé d'une certaine lumière, pénétré d'une certaine odeur de terre, d'encens et d'herbe, de jacinthe et de cire. Mais les hommes d'aujourd'hui ont perdu à la fois la connaissance de tous les secrets et de tous les maîtres-mots du bonheur.

QU'AI-JE besoin de raconter ces choses ? C'est que la politique, ces jours-ci, ne me porte plus. Ce Bloc-Notes a beau prétendre toucher à tout, l'événement le dessine d'avance et l'écrit avant moi. Si je renonce à l'événement, je me sens comme perdu. Dès que je crois avoir des raisons de ne plus commenter l'Histoire, jour après jour, dans l'ombre de Gaulle, la tête me tourne un peu : de quoi entretenir les gens ? Bien sûr, j'ai été au théâtre, j'ai dîné en ville, j'ai lu des livres... Parlerai-je d'Adrienne de La Fayette dont André Maurois nous raconte l'histoire comme lui seul sait le faire ? Héroïne adorable, cette Adrienne, mais la révélation du livre demeure pour moi ce pauvre La Fayette, que les émigrés ont tellement haï et calomnié et nous avons fini par les croire. Maurois, qui lui rend justice, le peint tout de même comme un chimérique. Il n'empêche qu'en 1789, c'était La Fayette qui avait raison et que sous un autre roi, et s'il s'était entendu avec Mirabeau, il eût pu fonder une monarchie à l'anglaise... Mais j'ai la paresse d'écrire un devoir sur La Fayette.

J'ai songé, faute de mieux, à « déplauter » les revues et les hebdomadaires. J'y ai picoré au hasard, et plus d'une fois heurté du bec mon propre nom. Je ne me suis pas retenu de répondre à ma manière, comme je sais faire... Mais à quoi bon ? Et puis, c'est violer le serment que je me suis fait, de ne pas permettre qu'une seule goutte de mon encre soit versée pour ma querelle particulière. Au diable les revues ! Je me rabats sur une visite. Un jeune confrère est venu me parler de Teilhard de Chardin à qui il a consacré une étude. A l'en croire, Teilhard de Chardin détestait Pascal. Là-dessus, je prends feu mais à l'intérieur. J'imagine tout ce qui, à travers les lunettes de Pascal, peut sembler exécrable et même ridicule dans cet illustre jésuite. Je me sens tout fumant d'impatience et, à peine mon jeune frère theilardien dans l'escalier, je me précipite sur mon stylo... Alors je m'avise qu'après tout, ce Teilhard de Chardin, je le connais moins qu'un peu, que je ne l'ai guère lu qu'en diagonale, que je m'en suis rapporté aux commentaires des autres, et que s'il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père, ce n'est pas assez dire que la mienne et celle de ce jésuite ne communiquent pas, fût-ce par quelque souterrain secret. A quel point on peut appartenir à la même religion et ne pas croire aux mêmes choses, il y aurait là matière à quelques pensées.

QUE m'est-il advenu d'autre ? Le temps presse, et il faut pourtant écrire ce Bloc-Notes. Comme j'appartiens à l'Académie française, j'ai été dîner à l'Elysée. Cela est très nouveau, paraît-il. Il n'était jamais arrivé, m'assure André Malraux, au cours des deux dernières Républiques, qu'on fût reçu à l'Elysée en qualité d'homme intelligent et qui fait métier de l'être. Nous étions deux cents autour du chef de l'Etat, à avoir de l'esprit par profession, ce soir-là.

C'est un trait connu du Général : il croit aux grands corps de l'Etat, et donc aussi à l'Institut de France. J'entrevois ses raisons. Nous sommes à ses yeux les illustres restes d'une œuvre qu'il admire entre toutes : celle de l'Empereur. Les hommes pèsent peu, il est vrai. C'est l'Institut qui a duré et non Ducis ou Luce de Lancival.

Je mourrai sans avoir parlé tranquillement avec le Général sur un banc de jardin, comme avec tout autre ami ; mais il n'est pas un mortel ordinaire. On m'amène à lui d'autorité et sans crier gare. Il faut lui dire quelque chose coûte que coûte, au milieu de cette foule qui s'écarte et observe. J'aligne des mots à la hâte ; je comprends mal les siens : « Vous qui ne pouvez envier personne... » Parole qui me déconcerte. Pourquoi donc me croit-il envieux ? Il me faut deux ou trois secondes pour comprendre que le Général me loue à sa manière.

Il n'empêche qu'au retour je m'examine sur l'envie. Ce n'est pas là mon faible : l'orgueil m'en a toujours préservé et un vice chasse l'autre. Il n'empêche que j'incline assez depuis l'enfance à cette sorte d'envie qu'aucun mot français n'exprime et que signifie en patois « embéjous ». Etre « embéjous », c'est désirer, mais gentiment, d'avoir ce qu'ont les autres : par exemple, jeudi dernier, dans cet admirable logis que notre secrétaire perpétuel inaugurait à l'aile gauche du Palais Mazarin, devant la plus belle vue du monde, je me réjouissais de tout mon cœur pour lui et pour les siens, mais je me maudissais une fois de plus, moi qui n'ai de goût que pour les vieilles maisons et pour l'architecture du XVII^e et du XVIII^e siècle français, d'avoir toujours vécu dans des bâtisses d'il y a trente ans où l'odeur de miroton de la loge est centrale comme le chauffage et où, quelquefois, au-dessus de ma tête, des enfants arrachent les notes à Mozart et à Bach, comme des plumes à un oiseau vivant (mais qu'ils soient bénis de ne pas aimer le jazz !) Il eût fallu chercher, se donner du mal pour trouver ce logis que je n'ai jamais su que rêver. Le vrai est que je ne me sens chez moi qu'à Malagar. Là encore je n'aurai bâti qu'un château de phrases. Je me souviens de quel ton Claudel m'a dit un jour : « Brangues a toujours été habité princièrement. » Ah ! j'aurai été un bien petit seigneur. Mais c'est peut-être que j'ai toujours pris mon exacte mesure, si « embéjous » que je sois ; ma pauvre maison, sa charmille, sa terrasse, que je vais retrouver dans huit jours, ressemblent à ce que j'ai écrit et à ce que je suis. Et si ces propos vous semblent futiles, songez qu'il est des temps pour parler, et des temps pour ne rien dire.

F. M.

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8^e). Tél. : ELY. [illegible]

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8^e). Tél. : BAL. [illegible]
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 1,25 NF.
Tunisie : 107 millimes.
Maroc : 1 D. 30.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.

CHARRIER

ménage votre cœur !

Trop de sel dans l'organisme détermine un excès d'eau dans les tissus. Résultat : le cœur se fatigue à pomper à travers des tissus gonflés comme une éponge. Voici pourquoi, pour le cœur, le médecin prescrit généralement le régime sans sel.

Un régime sans sel commence par une eau sans sel ; il faut boire Charrier, la moins salée des sources de France, l'eau que son goût incomparable de pureté désigne pour toutes les tables et aussi, ne l'oublions pas, pour le coupage des biberons de Bébé.

CHARRIER l'eau des régimes SANS SEL

la moins salée des sources de France

Langelaan & Cori